
3 1761 07838273 6

LE
“ POÈME-ÉVANGILE ”
DE WALT WHITMAN

DU MÊME AUTEUR

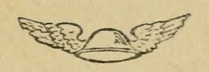
WALT WHITMAN. *L'Homme et l'Œuvre,* avec un portrait et un autographe. . . . . 1 vol.

LÉON BAZALGETTE

—

Le "Poème-Évangile" de Walt Whitman

> Je ferai le poème-évangile des camarades et de l'affection.
>
> W. W.



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
—
MCMXXI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

100 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma,
numérotés de 1 à 100.

JUSTIFICATION DU TIRAGE

593

AVANT-PROPOS

Lorsqu'un poète a eu le loisir de s'exprimer dans son œuvre aussi pleinement, aussi clairement qu'il l'entendait, pourquoi ne pas nous contenter de ce qu'il nous donna et à quoi bon nos commentaires? Sans doute pourrions-nous éprouver pareils scrupules dans le cas de Walt Whitman, s'il n'avait pris si grand soin, çà et là dans ses préfaces, ses lettres, ses écrits en prose, de nous fournir des éclaircissements sur son art et ses intentions : ainsi, lorsque nous le commentons, c'est lui-même qui semble nous encourager par son exemple. Assurément, nous, simples lecteurs, n'y sommes point autorisés au même titre que l'auteur, mais les raisons qui le poussèrent à nous renseigner demeurent, pour la plupart, encore valables aujourd'hui.

La trame des pages qui suivent n'est en quelque sorte que la mise au point de ces nombreuses indi-

cations éparses fournies par le poète. On ne devra pas s'étonner de trouver aussi quelques développements personnels à l'occasion d'une œuvre qui nous provoque à l'affirmation de notre personnalité. Mais ce qu'on ne trouvera ici, à aucun degré, c'est une tentative d'interprétation formelle d'un livre qui n'en comporte point — comme l'auteur des *Feuilles d'herbe* tint à le rappeler à ceux qui seraient tentés d'oublier que l'œuvre d'art, quelques vérités qu'elle contienne, n'est nullement démontrable :

> Je vous adjure d'éternellement repousser ceux qui voudraient m'expliquer, car je ne puis m'expliquer moi-même...

Qu'on n'y cherche pas non plus une défense. Les apologies sont fort utiles en certains cas, et surtout aux mauvaises causes. Celle de Walt Whitman n'a plus besoin d'avocat; et en attendant le jugement final, l'homme, sans effort, plaide assez bien la sienne.

Ce qui ne veut point dire que ses poèmes, pendant quelque temps encore, n'auront pas besoin de certaines remarques, surtout lorsqu'ils sont portés dans une autre atmosphère. Ils sont si neufs, si contraires à nos habitudes et à nos proportions, qu'il est peut-être indispensable de montrer dans quelle région ils se meuvent et à quel point de vue il convient de se placer pour les considérer à leur avantage. Il y a tant de choses admirables en ce monde

qui peuvent rester très longtemps inaperçues faute de l'occasion qui les fait soudain apparaître sous le jour qui leur convient. C'est pourquoi il nous semble que si ces poèmes exigent presque, comme préface, un simple récit de la vie de l'homme qui les écrivit, l'utilité d'une sorte de postface est, dans le cas présent, également justifiée.

Il y a lieu surtout de laisser entrevoir la portée d'une telle œuvre, en recueillant un peu de tout cela qui fait que Walt Whitman est bien plus que ce poète à la saveur barbare et aux accents frénétiques, admiré de beaucoup qui n'aperçoivent pas les qualités autrement profondes dont ces nuances vives sont l'accompagnement. Ne croyons pas avoir rendu justice à ce poète lorsque nous nous sommes émerveillés de la puissance cordiale et de la fraîcheur rude de ses « chants adamiques ». Car il contient beaucoup plus de choses, et de choses qui nous importent et nous concernent, nous le commun des hommes d'aujourd'hui, qu'il ne semble à première vue. S'il n'apporte certainement ni doctrine, ni philosophie, ni credo, et s'il vient même pour nous demander de les abolir tous, négligerons-nous cette abondance de suggestions, de germes, d'affirmations, de conjectures, ces filons de sens inédits, ces bouquets d'émotions neuves qu'il offre à la présente humanité? Omettrons-nous tout ce qu'éveillent en nous certains murmures confidentiels du poète ou des prétentions du ton de celle-ci :

Moi aussi, à la suite de beaucoup et suivi de beaucoup, j'inaugure une religion, je descends dans l'arène,
(Il se peut que je sois destiné à y pousser les cris les plus forts, les clameurs retentissantes du vainqueur,
Qui sait? Ils peuvent encore jaillir de moi et planer au-dessus de toutes choses.)

Refuserons-nous de goûter à l'aliment qui fut déposé spécialement à notre intention parmi « les idées tapies sous chaque page de mes poèmes »? Nous ne saurions dire que nous avons compris Walt Whitman tant que nous n'avons pas pris notre part de ces choses réconfortantes et exaltantes qu'il a dissimulées à dessein dans l'ombre de ses versets, afin que nous ayons la joie de les découvrir et de nous en emparer. L'hommage que nous lui rendons à propos des plus évidentes beautés de son livre resterait bien pâle s'il n'était point le prélude d'un sentiment plus complet et plus intime de gratitude envers le suscitateur d'une beauté supérieure dont nous devons être, autant que lui-même, les artisans.

Il est si riche et nous entraîne si loin des contours de ses poèmes que, parmi ceux qui l'ont le plus assidûment fréquenté, il en est peu qui n'aient eu cette expérience : alors qu'ils s'imaginaient en avoir fait le tour et que presque rien de son contenu n'avait pu leur échapper, ils s'aperçoivent

soudain qu'ils ont saisi de simples broutilles et que l'essentiel s'est dérobé. Nous nous sentons en face de ce poète comme lui-même se sent en face du « *meilleur de la terre* », qui « *ne peut être redit de quelque façon* », car « *tout, n'importe quoi est le meilleur* ». Et, comme lui, nous devons nous résigner à « passer le mieux sous silence ». C'est une âme trop abondante pour qu'il nous soit permis d'en épuiser le contenu, et trop jalouse de son indépendance pour ne pas déjouer tout dessein ayant pour but de la capter : elle vous déroute à mesure qu'elle vous attire. Aussi n'a-t-on point essayé ici de dénombrer ces richesses, ni d'embrasser une œuvre illimitable. On en a volontairement négligé bien des aspects et non les moins importants, pour s'attacher à deux ou trois traits, en espérant que ces derniers reflèteraient assez de lumière pour éclairer tout le reste. Et même dans cette considération plus attentive de quelques points parmi tant d'autres, on n'a pas cherché davantage à faire œuvre de critique ni négligé cet avertissement que nous glisse le poète :

> Je vous adjure de laisser tout libre comme moi-même
> j'ai laissé tout libre.

Si vous l'abordiez, en effet, avec des préoccupations d'ordonnance rigoureuse et de logique, c'est alors qu'il vous échapperait totalement. Il n'y a point

d'autre méthode, pour le comprendre, que de s'abandonner à lui et de l'accompagner sans défiance dans ses chemins.

Ni explicatives, ni apologétiques, ni critiques, ces pages sont plutôt comme certaines remarques d'un lecteur en marge d'un grand livre, très neuf, très vaste et très beau, à l'usage de ceux qui l'ont déjà feuilleté ou de ceux qui le connaîtront un jour. Elles auraient trouvé leur excuse si elles pouvaient aider d'autres lecteurs à éprouver par eux-mêmes, en cueillant à leur tour quelques-unes des émotions précieuses soigneusement cachées entre les touffes des *Feuilles d'herbe,* combien Walt Whitman pénétra en nous plus avant qu'ils n'avaient pu le supposer, — si ces pages les *mettaient sur la voie*, en les entraînant à découvrir ce « meilleur » qui « ne peut être redit ».

Mai 1914.

PREMIÈRE PARTIE

LES « FEUILLES D'HERBE » ET LEURS FINS

I

LE POÈME

Les mots des vrais poèmes ne sont
pas simplement pour plaire.
W. W. .

Il n'est pas d'œuvre d'art qui s'adresse autant que celle-ci à ce fond d'humanité primordiale que le poids des traditions et des cultures n'a point réussi, malgré tout, à anéantir en chacun de nous. Car les poèmes de Walt Whitman sollicitent infiniment moins notre esprit ou même notre sensibilité que cette qualité native, plus intime et plus rare, qui est comme le signe de la survivance en nous d'une sorte de franchise confiante et simple en face des choses : l'ingénuité.

C'est pourquoi les communes mesures que nous pourrions lui appliquer n'atteindraient guère une œuvre dont l'élément intérieur échappe à nos méthodes courantes d'investigation. En présence

d'« un livre à part, sans lien avec les autres », l'esprit critique se trouve désarmé. Longtemps encore, il se peut, jusqu'au moment où chacun aura découvert les sentes inattendues qui en commandent l'accès, les *Feuilles d'herbe* apparaîtront dans la poésie universelle comme le « monstre indéfinissable » qu'annonçait Emerson à Carlyle en les lui envoyant. A cette étrangeté est due l'espèce d'incertitude ou de malaise que le lecteur, même sensible et pénétrant, éprouve généralement devant un livre qui le choque, tout en le retenant, et décourage sa meilleure volonté en ne consentant à se donner que par bribes. Pages déconcertantes jusqu'à paralyser bien des admirations latentes par cet impalpable quelque chose d'étranger à la poésie (nous semble-t-il) dont leur lyrisme est tout imprégné. Chez Whitman, en effet, le poète proprement dit et l'annonciateur d'une foi nouvelle, l'artiste et l'apôtre chargé d'un « message » sont à ce point fondus en un tout qu'il serait impossible de les séparer. Dans le grand courant de ses versets les blocs de beauté entraînent des quartiers de vérité qui passent, s'illuminant les uns les autres et enveloppés dans le même rayonnement. Tantôt il s'exprime à l'aide de moyens poétiques comme le symbole, l'image, la suggestion, tantôt sous forme d'énonciation directe, en une formule qui jaillit d'entre ses *Feuilles* soudaine et nue comme un glaive : mélange, fusion qui lui appartient en propre et communique à son poème un caractère à peu près unique parmi ceux de notre âge.

Nous ne pourrions admettre que la nature en quelque sorte mixte de cette œuvre inquiétât certains lecteurs et les en détournât parfois, sans reconnaître en ceux-ci les inconscientes victimes de préjugés un peu désuets. Demandons alors à tels qui seraient tentés de refuser aux *Feuilles d'herbe* le nom de poème, sous prétexte qu'elles ont droit également ou davantage au titre d'évangile, de nous enseigner où commence et où finit la poésie pure. « Aucune des définitions qui en ont été offertes — écrivait Whitman — n'embrasse suffisamment, à mon sens, le mot Poésie. » Cette tête de pavot, qui, sitôt touchée, verse une pluie de graines, est-elle moins parfaite pour cela ? Allons-nous refuser la beauté parce qu'elle nous apporte, en se donnant, quelque chose par surcroît ? « *L'homme* — disait encore Whitman — *vient toujours avant et reste toujours après le poème.* » Sommes-nous encore dupes de vieux malentendus au point de considérer d'un mauvais œil, fût-ce chez le plus authentique génie, cette préoccupation de l'homme dont la génération de Flaubert et de Baudelaire s'est tant gaussée, en n'y voyant que la niaise et flasque « humanitairerie » des scribes les plus plats et les moins artistes de ce temps-là ? Serait-ce ce souci qui nous paraît amoindrir l'œuvre de Hugo ? La Neuvième Symphonie est-elle rapetissée par ce sens universel d'humanité que Beethoven y a pétri avec son art ? Jugerons-nous terni le lyrisme de Nietzsche, sous prétexte qu'il enveloppe une incitation personnelle ? Et, tout près de nous, Emile Verhaeren cesse-t-il donc d'être grand poète à ces

instants où il inscrit, au sommet de son œuvre, telles paroles annonciatrices qui éclairent un âge? Manquent-ils à leur art ces hauts artistes et leurs émules lorsque, n'atteignant la pure émotion esthétique que pour la dépasser, ils dégagent une émotion plus large encore qui s'adresse à l'être humain tout entier afin de l'influencer en un certain sens? Pour nous le démontrer, il faudrait des raisons au moins aussi fortes que ces œuvres mêmes. Nous cherchons en vain l'intangible loi au nom de laquelle un poème perdrait son authentique qualité parce qu'il nous presse de toute sa force d'être nous-même un vivant poème et se propose non seulement de nous émouvoir passagèrement, mais de nous mouvoir pour de bon. Il ne nous semble pas permis de reprendre, en face d'une œuvre dont la puissance et la beauté nous pénètrent aussi vivement, les enfantines dialectiques à propos de l'art pour l'art et de l'art pour d'autres fins. Nous pensons que le simple mot d'art, sans épithète, suffit pour tous les cas, si on en use un peu plus judicieusement : en cessant de l'appliquer, par exemple, à des babioles indignes de cet honneur, et de le refuser, d'autre part, à de très grandes choses qui le méritent au premier chef. En dépit de toutes nos hardiesses, il nous reste encore à voir si le cadre de la poésie ne serait pas infiniment plus vaste que nous ne nous l'étions imaginé et si nous n'en retrancherions pas des espaces splendides, avec leurs jungles, leurs futaies, leurs rocs, leurs eaux et certaines de ses suprêmes floraisons. En vérité, ce ne sont pas les œuvres qui ont à se

conformer à nos conceptions de la beauté, mais celles-ci qui doivent s'élargir à la mesure des créations les plus imprévues, en se tenant toujours prêtes à accueillir l'inconnu, d'où que ce soit venu, qui se présente avec des membres robustes et des yeux francs. Toutes péremptoires que sont les limites par nous imposées au domaine de l'art, attendons-nous à voir surgir celui qui, en les dépassant, le force à s'étendre jusqu'à soi.

Osons donc déclarer vide de sens le souci de rechercher si ce livre, qui bat contre notre paume, est plutôt une « bonne nouvelle », sous la forme d'un poème, qu'un poème enveloppant une révélation. Qu'il soit l'un et l'autre ou qu'il ne soit ni l'un ni l'autre, il est ce qu'il est. Il est *Feuilles d'herbe,* tout simplement, « un livre à part, sans lien avec les autres », et qui, pour cela même, est allé droit à l'âme d'hommes de toutes les races pour les émerveiller de sa fraîcheur et les nourrir de sa vertu. Seul le livre, avec ce qu'il renferme et entr'ouvre, nous importe ici. Abandonnons sans regret aux classificateurs le soin de décider s'il faut créer en sa faveur une catégorie spéciale, réservée aux œuvres hybrides. Retenons-le seulement : c'est comme artiste, comme poète — ce qui ne veut nullement dire comme *littérateur* — que Walt Whitman se propose à nous. Artiste et poète d'un ordre tout nouveau, il est vrai, qu'il a entrepris de justifier et d'illustrer par des exemples. Et n'hésitons plus à regarder les *Feuilles d'herbe* comme un authentique poème, si à part que le situent ses éléments et son objet, – un poème au sens le plus légitime

et le plus riche de ce mot, sans cesse élargi par de neuves créations, qui restent d'accord avec certains chefs-d'œuvre du passé. Ne contestons point à une œuvre d'une aussi absolue originalité le droit de nous offrir la beauté qui lui convient, ni celui d'être examinée à la lumière de ses propres intentions.

*
* *

Il est des artistes qui peuvent négliger de justifier leur ambition, estimant que leur œuvre parle un langage assez clair. Comme nous le disions, Whitman n'est pas de ceux-là. Sachant bien que les plus neufs et les plus hardis ont toute chance de n'être pas entendus, il a cru nécessaire de nous avertir. Nous savons par lui exactement quels etaient ses intentions générales et son point de vue poétique lorsqu'il se mit à la tâche. Très soucieux qu'on ne commît aucune erreur de principe à cet égard, il les a fortement confessés diverses fois ; d'abord, sous la forme impulsive, passionnée, lyrique, du manifeste de 1855, paru en tête de la première édition de ses *Feuilles,* et, trente-trois ans plus tard, dans cet examen de conscience, *Un coup d'œil en arrière,* où, d'un esprit réfléchi, méthodique, mûri, mais tout aussi affirmatif, tout pénétré de la même foi ardente, fortifiée par l'expérience de son œuvre accomplie, il ratifie avec sérénité son propos et son ambition de débutant.

Durant les années qui précédèrent l'éclosion de son poème, il avait été frappé de la disproportion vaste qu'attestaient, d'une part, la poésie écrite de son temps et de son milieu, et, d'autre part, la réalité vivante de ce temps et ce milieu. Simple art d'agrément pratiqué par des « brodeurs » d'après les modèles et les traditions de l'ancien monde, fleurs exquises parfois, mais d'un éclat emprunté, « contes d'enfant, histoires d'amoureux, tapisserie, rimes superficielles et rien autre », cette poésie n'était en somme que de l'importation et du réchauffé, témoignant de la persistance d'un soi-disant état d'âme aristocratique et féodal, en ce siècle prodigieux. Ce temps et ce milieu ! Spectacles, passions d'un âge tourmenté, aux brusques changements, gros de surprise ; âge où les objets, les conditions de l'existence, l'atmosphère morale, les perspectives, les sentiments des hommes étaient aussi neufs que leur contrée ; surgissement d'une démocratie turbulente, de l'ère des machines et de conjonctures que les siècles passés ne pouvaient même pas soupçonner. Toute cette mièvrerie d'emprunt, morne et vaine, en face de toutes ces réalités émouvantes et splendides qui vous battaient de leurs vagues, vous pénétraient en vous exaltant. Pourquoi ce complet désaccord ? Il cherchait en vain à comprendre. Il ne lui semblait pas qu'il pût exister une poésie digne de ce nom qui fût sans lien absolument avec les choses et les aspirations du temps (opinion d'ailleurs qui eût semblé singulièrement baroque à son compatriote Edgar Allan Poe — qu'il connaissait et ne méprisait pas). Les

siècles passés, les pays d'outremer avaient eu leurs poètes authentiquement sortis d'eux : pourquoi le sien n'en posséderait-il point? A quoi bon ces redites, ce sempiternel pastiche de ce qui avait été fait nombre de fois, avec une supériorité et une perfection inégalables, en d'autres climats, par des hommes du passé?

« Il ne faut pas que le poète perde son temps en ouvrage inutile. Il doit savoir que la terre est déjà labourée et fumée; si d'autres l'ignorent, lui le sait. Il faut qu'il aille tout droit à la création. » Et comme il croyait, de tous ses sens et de toute sa foi jeune, en la possibilité d'une autre poésie, comme il l'entendait déjà chanter confusément en lui, ce fut en roulant ces pensées, en les confrontant aux réalités, que germa et se développa le dessein dont il ne sentit pas tout d'abord l'effroyable témérité. Il résolut de faire les poèmes de son âge, à la mesure de son temps, à la taille de son pays, neufs, turbulents, amples et déconcertants comme étaient ceux-ci. Il s'éprouvait fortement un homme nouveau sur un sol nouveau. Il n'était pas prisonnier de cette beauté balancée, mûre, patinée par les siècles, qui tient si étroitement sous son charme les sensibilités du Vieux Monde. Il se sentait libre en face des choses. Sa jeunesse, il l'avait vécue en plein air, parmi le peuple, dans la rue, hors de l'atmosphère surchauffée des serres, des collèges et des salons, reconnue par l'opinion comme la plus favorable à l'éclosion de cette fleur rare : le poète. Il était donc avant tout déterminé à s'affranchir complète-

ment de la « poésie-rengaine », — « genre ballade », « peste de la poésie conventionnelle », — qu'il connaissait bien pour l'avoir lui-même pratiquée, au temps où il n'était pas encore éveillé, mais qui lui donnait à présent la nausée. Il ferait des poèmes « sans légendes, ni mythes, ni fiction, ni euphémisme », en remplaçant cette matière et ce décor usés par tout ce qui avait formé l'entourage et l'aliment de son existence réelle de jeune artisan américain, jouisseur, méditatif, absorbeur de spectacles et de gens. En accordant ainsi son art avec son milieu il s'élèverait du coup dans une autre région que celle où l'on continuait à manufacturer de petites historiettes rimées, tout sucre, sentimentalité, évocations médiévales, comme si le prodigieux siècle dix-neuvième n'avait pas labouré, métamorphosé les âmes autant que la surface du monde. Il oserait un chant proportionné à l'ampleur du continent, au génie et aux possibilités de sa race, un chant à la mesure des spectacles émouvants qu'il voyait se dérouler autour de lui et des sentiments que ceux-ci éveillaient chez un Américain du peuple, né sur les bords de l'Atlantique près de la pullulante métropole bâtie sur le roc. Un chant tout plein du présent et du futur, aussi inattendu que l'était cette race puissante et large, comme née une seconde fois au contact d'une terre vierge et d'un air plus tonique; un chant de fierté, d'exultation, d'adhésion allègre, beaucoup plus mâle, beaucoup plus rude, beaucoup plus tendre aussi que tout ce « verbiage musical » extrait par des spécialistes cloîtrés « de leur dépression et de leur énervement ».

Il n'aurait pas peur des réalités les plus rugueuses, car elles étaient pour lui comme des camarades d'enfance ; au contraire, il les absorberait joyeusement, il en ferait sa pâture d'élection et les restituerait marquées du signe de leur beauté profonde. Ce serait là une poésie moderne et autochtone où se développerait le sens suprême d'une race qui, malgré ses nombreuses victoires dans le domaine matériel, n'avait encore fredonné que des chansons d'emprunt.

Bien plus tard il expliquait ainsi cette entreprise audacieuse : « La science moderne et la démocratie semblaient lancer leur défi à la poésie : défi de les introduire dans ses développements, en contraste avec les poèmes et les mythes du passé. » Ingénument il avait relevé le défi et prétendu montrer que le poète pouvait être mieux qu'un exilé dolent. « Quel qu'ait été le cas dans les siècles passés, — dit-il encore — le véritable office de la faculté d'imagination des temps modernes est de donner la vivification finale aux faits, à la science et aux existences communes, en les revêtant de l'éclat et la gloire et la splendeur suprême qui appartiennent à toute chose réelle et rien qu'aux choses réelles. » La fantaisie d'un créateur pouvait, aujourd'hui comme naguère, sans s'abaisser ni aliéner un pouce de sa liberté, s'épandre à travers les spectacles, les gestes, les types, les travaux contemporains, en cherchant l'expression poétique du présent. Comme la meilleure preuve à offrir était d'en proposer un exemple, Whitman allait montrer une nature d'homme large, aux vibrations capricieuses et infi-

nies, à l'imagination passionnée, se mêlant aux objets et aux êtres de son entourage, les accueillant joyeusement, les caressant, jouant avec eux comme les poètes de naguère jouaient avec les légendes. Peut-être n'avait-il manqué à d'autres, pour pouvoir relever le défi, que de se sentir, non seulement aussi bien préparé par une longue absorption des choses, bien à fleur de cette tâche comme il était, mais pareillement robustes et généreux, — de cette générosité qui ne redoute pas les choses les plus rudes et leur prête de son propre fond. En tout cas, lui avait osé, avec la hardiesse tranquille d'un dur marin de son île poussant sa barque vers le large parmi les vagues brutales. Bien des fois il s'était répété, avant la grande entreprise : Ces objets, ces gens, ces spectacles que vous estimez bas et absolument rebelles à l'interprétation poétique, — cette locomotive, ces entrepôts, ces bacs, ce charretier, ce maçon, ces foules quotidiennes vêtues de leurs habits ordinaires, — pourquoi ne point les chanter avec la même hauteur d'accent, la même ferveur qui animait les aèdes célébrant les guerriers, les prêtres, les rois, les amoureux, pourquoi ne pas les aimer et les exalter d'une telle force qu'ainsi revêtus de la gloire qui leur appartient et qu'il leur faut restituer, on les reconnaisse à peine et qu'eux-mêmes se reconnaissent à peine? Car la guerre de Troie, ni les Croisades, ni les cours royales, ni la légende ne présentent spectacles et individus plus grands que ces personnages qui m'entourent. Et il avait employé le meilleur de lui-même à cette remise au point, dans

l'espoir délicieux qu'un jour (lui-même ne verrait pas ce jour, mais peut-être les enfants de ses enfants le verraient-ils), l'Amérique et le monde seraient délivrés de cette « peste, effroyablement répandue, de la poésie conventionnelle », et l'auraient remplacée par « quelque chose de réellement vivant et substantiel ».

N'oublions pas d'ailleurs, à considérer la juvénile arrogance et l'orgueil intransigeant de cet artisan du Nouveau Monde, au moment où, ses matériaux à pied d'œuvre, il se met à bâtir, qu'une ambition aussi démesurée n'émanait pas d'un contempteur ignorant du passé. Absolu était son respect pour les « poèmes magnifiques, incomparables », pour les « divines œuvres » des âges, « taillés à la mesure d'autres pays que celui-ci, adaptés à un autre esprit et une autre phase de l'évolution », tout en restant, par le fond, immortels. « Si je ne m'étais tenu, tête découverte, devant ces poèmes, pleinement pénétré de leur grandeur colossale et de leur beauté de forme et d'esprit, je n'aurais pu écrire les *Feuilles d'herbe.* » Il était nourri des plus souverains d'entre eux, avant de commencer, et, à leur contact, il s'était senti armé et prêt à tenter pour son temps ce qu'ils avaient réalisé pour le leur. En les fréquentant, il avait fait cette découverte : on ne se prouverait digne des maîtres et capable de les égaler peut-être qu'en renonçant entièrement à leurs thèmes, à leur atmosphère, à leur vocabulaire, à leur attitude vis-à-vis de l'homme et des choses. On devrait, à leur exemple, bâtir avec des matériaux neufs et selon une archi-

tecture sans précédents. C'est-à-dire créer véritablement un art original, adapté à la couleur et aux formes d'aujourd'hui, tout en demeurant fondé sur les réalités éternelles qui sont le prime aliment des poèmes de toujours. Ces matériaux neufs, jugés par tous inutilisables et même meurtriers de toute poésie étaient pour lui les traits bruts et épars du visage contemporain de la beauté. Il avait envie de composer ce visage, et les éléments à sa disposition se prouvaient innombrables. Car, loin de se rétrécir, comme l'annonçaient des augures qui, du fond de leurs chambres confortables, abrités derrière leurs livres aux belles reliures, geignaient sur ces temps prosaïques, à quelles dimensions insoupçonnées, intimidantes, le domaine de la poésie ne s'était-il pas élargi durant cet âge ! Cette prose au soleil et en plein air fermentait, « bouillait de poésie ». Il n'avait qu'à regarder autour de soi : l'Amérique elle-même lui apparaissait comme le plus grand des poèmes. On eût dit qu'elle allait se mettre à chanter. Et en effet, elle chantait en lui et c'était cela qu'il entendait. Il ne serait que son filial interprète, en harmonisant ses diverses mélodies et les nouant en un choral.

On a quelque peine aujourd'hui, après le demi-siècle révolu avec toutes ses espérances et ses inventions dans l'ordre artistique comme ailleurs, à s'imaginer l'énormité de cette entreprise, en apparence si simple, conçue et exécutée par un homme tout seul avec sa conviction inébranlable devant l'inconnu, — l'audace de cette lutte corps à corps avec la réalité touffue, omniforme, rebelle à se lais-

ser saisir et exprimer convenablement. Malgré toute sa force jeune, comme un Walt Whitman semblait petit pour cette tâche et qu'il avait besoin de s'élever au-dessus de lui-même pour l'accomplir! ... Faire la poésie de son temps, comme les chantres védiques, comme Homère, comme les chansonniers du moyen âge, comme Dante et Shakespeare l'avaient fait, chacun pour leur âge respectivement : idée presque banale et néanmoins si hardie qu'elle s'atteste révolutionnaire même aujourd'hui où beaucoup en admettent volontiers la lettre qui en refusent l'application. Oser chanter, en face de la grandeur écrasante du passé, la beauté confuse du présent, n'était-ce pas être animé de ce que Carlyle appelle « le plus grand des desseins, celui d'être le poète de son âge », non plus de l'âge de Sésostris, du roi Arthur ou du roi Louis XIV, comme les rimeurs, pour faire noble et grand, s'y croyaient obligés? De lui-même, sans que nul ne l'y encourage ni que nul ne le suive, il part en pionnier d'une émigration poétique vers de nouveaux territoires à défricher, et son geste semble dire à ceux qui viendraient plus tard, marqués du don divin de dire les mots : « Vous demeurez là à cultiver vos lopins fatigués, qui ne vous donnent plus, à force d'engrais, que quelques fleurs rares. Je connais d'immenses domaines d'une fertilité insoupçonnée et sans maître. Ils ne sont pas au delà des mers, mais ils commencent au pied de la haie de vos enclos. Laissez vos massifs appauvris et suivez-moi sans crainte. Je vous enrichirai plus que vous ne sauriez croire. » Sans qu'il

s'en doutât exactement lui-même au début, tel était cependant l'esprit révolutionnaire, le caractère et la portée d'une entreprise qui renversait toutes les valeurs poétiques pour en établir de nouvelles. N'est-ce pas dans cet esprit qu'un pareil novateur est fondé à attendre que nous le jugions, lorsque nous nous trouvons en présence d'une de ses faiblesses? Ne nous hâtons pas de crier à l'échec de son entreprise parce qu'il a pu commettre telles erreurs propres aux précurseurs, et qui se perdent dans le rayonnement de leur œuvre. Il est d'ailleurs de ces erreurs qui ne sont pas permises aux médiocres.

Lui-même comprit bien sa juvénile témérité en avouant sur le tard qu'il n'oserait alors risquer pareille aventure, « sachant plus clairement ce qu'elle signifie ». C'est aussi parce qu'il la devinait vouée aux fausses interprétations qu'il prit soin d'avertir nombre de fois son lecteur et de faire publiquement son examen de conscience poétique. Ses avertissements n'étaient ni superflus ni trop répétés puisque beaucoup qui le lisent aujourd'hui ne le comprennent pas encore. Il n'avait pourtant pas cessé d'affirmer, avec une franchise exempte d'humilité, que, loin d'offrir une œuvre « achevée » et complète en soi, il présentait ses poèmes seulement comme une « expérience », un commencement, de même que la démocratie américaine n'était à ses yeux qu'une expérience et un commencement, soumis à l'épreuve du temps. Il fallait voir en ses *Feuilles* un simple « échantillon », disait-il, une ébauche.....

Moi-même je ne fais qu'écrire un mot ou deux
d'indication pour l'avenir,
Je ne fais que m'avancer un moment pour tourner
et me renfoncer en hâte dans les ténèbres.

Nous aurions grand tort d'interpréter cette attitude comme une banale précaution de novateur, incertain de la solidité de son œuvre. Tout autre était le sentiment de Whitman. En nous laissant ses poèmes il avait, mêlé à une conscience profonde et inexpugnable de leur vitalité, le sentiment fort net qu'il avait surtout percé et inauguré des voies, agrandi la perspective, indiqué de neuves directions. Du premier au dernier de ses versets était inclus ce sens : Voyez donc avec quelle matière et dans quel esprit vous devez désormais faire de la poésie. J'ai essayé selon mes forces et mon tempérament. Continuez à la mesure des vôtres et montrez, si vous le pouvez, une poitrine plus large que la mienne : votre victoire sera encore la mienne, car ainsi vous me justifierez.

Si autres et si discords semblent, parmi les poèmes passés et présents que nous aimons, ceux de Whitman, que l'effet presque inévitable de leur premier contact est, à de très rares exceptions près, de nous déconcerter en nous portant à les rejeter. Rudes, désordonnés, ennemis de la proportion, il nous faut un temps parfois assez long pour que nos yeux, notre oreille, notre sensibilité s'y adaptent, à mesure que nous découvrons la vie pullulante et merveilleuse cachée sous cette grosse écorce. Dès que nous l'avons compris et que son accent a

touché notre fond de primitivité, son architecture et sa saveur sauvages nous apparaissent comme une nécessité. Les *Feuilles d'herbe* c'est le chant primitif d'un âge qui sort à peine de la confusion, l'expression d'enfance adéquate à une phase d'humanité en enfance. Le besoin exprimé par Emile Zola d'un barbare qui viendrait, à coups de hache, ouvrir le nouveau monde poétique, Whitman l'avait éprouvé d'autant plus profondément qu'il le vivait, pour ainsi dire, dans toutes ses fibres, parce qu'il était lui-même, de corps et d'âme, une manière de Barbare, un grand animal neuf issu d'une race, d'un milieu, d'un sol comme fraîchement sortis du creuset des genèses et encore inachevés. Son poème, jailli de ses émotions de primitif conscient, émerveillé au spectacle d'une aube humaine, ne pouvait manquer d'accuser le même caractère et le même accent que l'homme lui-même. Comme les odes, les épopées, les chansons et les drames de l'Asie sacerdotale, de la Grèce, du Moyen Age, de la Renaissance, demeurent pour nous comme les témoins de l'avènement d'un âge, celui-ci est le premier grand poème de l'âge démocratique, qui promulgue la venue de forces et de sentiments désormais au premier plan sur la scène du monde. Son caractère priméval est si fortement marqué qu'en dépit de la personnalité qui l'emplit, il suggère plutôt une sorte de vaste chant anonyme, et que l'on sera sans doute porté à dire, un jour, les *Feuilles d'herbe* simplement, comme on dit les Védas, la Bible, les Chansons de geste, les Eddas, les Niebelungen. C'est en effet à ce cycle d'œuvres

que ses proportions, son naturalisme, son sens religieux de l'univers l'apparentent, si éloigné qu'il n'en témoigne pas tout le sens interne, particulier, volontaire et moderne dont il est chargé : et surtout aux plus primitives d'entre elles, celles de l'Inde, de la Grèce archaïque et des Hébreux. N'est-il pas caractéristique de reconnaître que ces lignes, par exemple, écrites par un historien à propos des hymnes védiques, pourraient s'appliquer presque exactement aux poèmes de Whitman et semblent en vérité définir un de leurs aspects majeurs : « Le poète dit ce qu'il voit et ce qu'il veut; il donne fièrement son impression, il étale sincèrement ses désirs; sa parole est concise, puissante, vraie : la nature y est sainement résumée dans ses caractères essentiels, rapidement, d'un trait vigoureux mais exact et qui frappe une grande image sur l'esprit. Le poète aryen n'a pas de dédain, il ne sait rien qui ne puisse être chanté; si quelque chose de bas attire son attention et stimule sa pensée, il se baisse, il prend son sujet, il l'élève, le poétise, l'ennoblit... Le poète védique ne semble pas pouvoir résister au besoin de réduire en vers purs toutes ses pensées : à la guerre, à la paix, aux labours, aux soins que réclament les troupeaux, aux voyages, aux hymens, à la mort, à tout le poète est capable de dédier un hymne... Le chantre ne fait pas œuvre voulue d'historien, mais son œuvre est de l'histoire; histoire d'une société nouvelle en qui, toute bouillonnante, d'une vitalité extraordinaire, la première sève donne des fruits immédiats. »

Il se trouvait ainsi qu'un moderne, fils puissant d'une race aux activités intenses, plein de l'esprit de son temps, affranchi des vieilles formes et des légendes, s'était senti, en face du spectacle contemporain, dans un sentiment analogue à celui du poète védique disant son émerveillement devant les prodiges de la vie et des choses. L'antique candeur, l'antique foi reparaissaient, créaient les mêmes accents à ce refleurissement du monde qu'accusaient les États-Unis particulièrement à l'heure où Whitman se mettait à les chanter. Ses poèmes étaient faits de la musique même de cet homme et de ce monde qui naissaient. Comment n'auraient-ils pas contenu des accents rudes et chaotiques? Comment auraient-ils pu offrir, sans se diminuer, l'expression ordonnée et figée d'un âge brusque, bouillonnant, soulevé comme une terre volcanique? A travers sa conscience claire de soi-même et du présent ainsi que des nécessités poétiques qu'il entraînait, Whitman restait quand même l'aède primitif, abrupt, frais, religieux, parent des lyriques ingénus des premiers âges, avec le manque de mesure, l'exubérance un peu folle, le farouche et rugueux naturisme s'accordant à leur état d'âme.

*
* *

Une ébauche, un aperçu, un abrégé..., disait-il en parlant de ses *Feuilles*. Cette « ébauche », qui

prétendrait la décrire? Elle est à elle-même sa seule description. Elle nous confond par la surabondance torrentielle de ses couleurs, de ses voix, de son mouvement. Comme la nature sous ses aspects les plus grands et les plus inattendus, ces poèmes nous heurtent, nous écrasent de prime abord, et il n'y a place en nous que pour la surprise.

Des fresques débordantes, qui se déroulent selon un rythme puissant, aisé, incessant, irrésistible comme celui du flot; tout un continent qui défile, en un mouvement exalté, avec ses cités, ses prairies, ses fleuves, son peuple, ses ports pleins de navires, sa faune et sa flore; une humanité processionnelle qui s'avance, tantôt en longs, longs cortèges bourdonnants, grouillants, tantôt par groupes isolés et songeurs; de clairs paysages, des senteurs de futaies, des solitudes traversées par un vol d'oiseau de proie; puis des artisans faisant les gestes de leur tâche, simples et grands comme des demi-dieux, des soldats, des paysans, des mères; des évocations d'un jeune passé au présent mêlées, la guerre de l'Indépendance, la conquête de l'Ouest, la guerre civile, l'appropriation du continent, la naissance successive des États; des entassements de matériaux et de produits à l'infini, comme au long d'un quai gigantesque; les coups de masse en cadence des forgerons sur l'enclume, le grondement des trains, la voix rauque des océans, les cris de la rue, un trille d'oiseau-moqueur, un enfant qui joue, un bûcheron solitaire à son travail dans les bois, trois compagnons, mâles et amis, qui s'en reviennent de l'atelier en chantant; traits, richesses,

émotions, nuances d'une race jeune, passionnée, curieuse, affairée, cueillis et assemblés en botte comme on assemble les fleurs des champs en juin. Ici, dans un paysage inondé d'une lumière de paradis, des groupes nus en proie à la folie orgiaque, emportés dans une priapée rouge, assouvissant avec des cris leurs appétits d'animal innocent, magnifiant la grande ivresse phallique; là-bas, des vapeurs avec leur panache de fumée, le cri aigre des mouettes, des grands voiliers aux voiles gonflées dans le soleil, des foules qui passent et repassent un fleuve, la grande ville poussant par ses canaux et ses carrefours des vagues d'humanité fiévreuse et pressée; à l'écart du cortège, des replis de silence, de rêve et d'intimité comme en la solitude d'une forêt, sur une colline ou devant la mer, des pensées telles qu'en présence de nous-même, des astres ou de la mort, des effusions, des élans de tendresse, l'entrevision d'insondables profondeurs spirituelles, des interrogations à soi-même, des énigmes, des blocs d'ombre, du mystère...

Et au centre de cette vie rayonnante en plénitude et en force, mêlé à tous ces spectacles et ces gens, lui, le « bien-aimé », un homme de haute taille, à la carrure athlétique, qui les absorbe, les embrasse sans se lasser, comme soucieux de recenser le monde pour en épuiser les motifs de joie et d'émotion. C'est l'Amérique chantant par la voix multipliée d'un individu qui s'éprouve à travers chacun de ses compagnons et à travers toute chose, navigue avec les marins, combat avec les soldats, peine avec les tâcherons, muse

avec les promeneurs, mendie avec les pauvres, festoie avec les buveurs, se roule sur la plage avec les vagues, rayonne implacablement avec le soleil de midi, vole au-dessus de la baie avec le goéland, frémit avec les brins d'herbe lorsque le vent passe, conduit sa locomotive avec le mécanicien, est à la barre avec le pilote et sent le grand navire sous ses pieds céder docilement à l'impulsion de la roue. A dénombrer les richesses qui l'entourent et les ressources correspondantes, plus merveilleuses encore, qu'il reconnaît en soi, afin d'en composer le glorieux lexique des « mots de la terre », cet homme est ébloui au point de s'arrêter parfois, pour crier son orgueil et sa joie, exulter éperdument dans un hymne à la louange de la vie sacrée en toutes ses parties. Il semble alors comme un nouvel Adam qui, en s'éveillant sur une terre de prodiges, par nul autre contemplés, s'abandonnerait à l'ouragan de ses sensations et de ses émotions. Et puis un monde jusque-là muet, celui des ingénuités grandes, des existences simples, communes et claires, prend voix tout à coup à travers lui et se chante en accents d'autant plus forts que longtemps contenus. Ou bien quand il cesse de se livrer aux joies élémentaires de courir, naviguer, aimer, manger, rire, ou de se publier avec une fierté naïve, c'est pour raconter des histoires comme à des amis étendus sur l'herbe autour de lui, leur confesser de nouveaux désirs et murmurer des secrets. Cet homme est l'âme et le feu de l'extravagant spectacle dont chaque aspect lui révèle un trait de son âme où tout vient retentir.

Ce n'est point une épopée ni une suite d'odes, ni une confession, ni rien de ce qu'on pourrait définir, mais cela et bien davantage. Le livre a des nuances parfois aussi ineffables que celles des mystiques, tantôt aussi ordinaires que les propos échangés sur le pas d'une porte ou la plate-forme d'un tram. Vous y trouvez des prières et des chansons, des récits de pêche à la baleine ou au homard, des tableaux d'incendie avec les pompiers à leur besogne et la foule illuminée qui regarde, des coins de champs de bataille, des combats navals, des maçons s'activant avec leur truelle le long du mur qu'ils montent, des charpentiers poussant un tenon dans sa mortaise, mêlés à des élévations sur le temps, l'univers et l'immortalité. Le liseron ou l'abeille, le rouge-gorge ou le lilas n'y jouent pas un rôle moins important que les foules transportées par les bacs ou les pionniers cheminant à travers l'Ouest. Des élans les plus intimes de l'individu aux transports collectifs, il n'est guère d'émotion, qu'elle soit d'orgueil, d'amour, de mort, guerrière, communiale, admirative, qui ne puisse y trouver d'étroites concordances; il n'est guère d'aspects de « la vie immense en passion, pulsation et puissance » qui n'y soit évoqué ou suggéré. Si on osait le mutiler, on y taillerait facilement, en les dégageant de leurs gangues, des récits, des hymnes, des annales, des épîtres, des évangiles, de la géographie, de la physiologie, de la sociologie en bloc. Car tous ces thèmes s'y retrouvent, non point à l'état neutre ou abstrait, mais dans une chaleur constante d'humanité et un

mouvement passionné, baignés dans un élément impondérable que n'offre nul autre poème. Et sa qualité la plus irréductible est ce qui le fait intime, frais, mystérieux, plein d'aromes, de sources, de vent et de mer.

Il fait songer parfois à un grand voilier qui, parti pour une longue croisière, par un matin de soleil et de brise, toutes ses voiles tendues le poussant comme en un grand rire vers la haute mer, après des années revient lentement au port, quelque soir, plus beau de toutes les lumières qui l'ont caressé, de toutes les lames qui l'ont assailli, ses flancs lourds de découvertes dont s'émerveilleront les terriens des continents ancêtres.

Il est tel qu'une contrée où vous n'avez jamais pénétré, que nul voyageur ne vous a décrite, et dont l'accès pourtant vous était facile ; mais vous l'avez toujours ignorée, occupé à refaire chaque matin le même chemin sans détours de votre maison à votre bureau, votre usine, votre église. Cette contrée, à mesure que vous vous y enfoncez, semble s'élargir indéfiniment, et votre étonnement s'accroît d'avoir pu demeurer si longtemps sans la soupçonner. Et vous allez plus loin, plus loin, par des chemins bordés de surprises... Rien ne ressemble à ce que vous connaissez : couleurs, sons, formes, perspectives ont subi une métamorphose. Voici un bois curieusement touffu où, cherchant une issue après vous y être engagé, vous êtes forcé de vous frayer un chemin vous-même parmi les broussailles, les halliers et les viornes, avant de déboucher sur une clairière : émotions de

la découverte, de la lutte corps à corps, de vous être cru perdu et de vous retrouver. Plus loin ce sont de vastes landes désolées, des grands pans de rocs abrupts, des basaltes austères, des plateaux sans un abri. Puis vous descendez vers un vallon où il fait doux et tiède parmi les vergers. Là vous rencontrez des hommes qui parlent un langage dont les sons vous frappent pour la première fois; ce sont des gens taillés dans la même matière que vous, mais de plus haute stature et au visage plus clair... Cependant la journée s'avance, le soir va bientôt tomber sur l'étrange paysage et vous marchez depuis le matin. Un soupçon singulier vous obsède. Pourquoi ces choses inconnues suggèrent-elles néanmoins une sorte de parenté avec vos réalités quotidiennes? Ne vous semble-t-il pas retrouver celle-ci, puis cette autre, sous leur nouveau visage? Mais oui, c'est bien cela : seulement elles ont un air que vous ne leur connaissiez pas, elles sont comme transfigurées dans l'air et la lumière de cette contrée. Que signifie ce spectacle? En quel état êtes-vous donc, de veille ou de songe? Vous êtes parfaitement éveillé. Ce soleil incliné sur l'horizon est le même soleil dans les rayons duquel l'enfant que vous fûtes s'est roulé. Ces plateaux, ces forêts, ces landes, ces vallons, vous les avez biendes fois parcourus; ces hommes que vous avez rencontrés sont vos voisins. Mais vous étiez à ce point immergé dans la grandeur et le miracle quotidiens que vous n'y prêtiez aucune attention. Une promenade à l'aventure, où vous fûtes guidé par un invisible compagnon, vous a fait découvrir

aujourd'hui « l'espace et l'éclat ineffable qui transforment les lieux anciens et les lumières d'autrefois en choses mortes et vides ». C'est maintenant que vous êtes tiré de l'assoupissement de votre vie antérieure. Et désormais tout l'entourage de votre existence va vous apparaître tel qu'il vous est aujourd'hui révélé et tel qu'il est réellement, pénétré de significations prodigieuses, parmi lesquelles vous demeurerez étonné de vous sentir si grand et si jeune.

Il est comme une de ces cathédrales inachevées qui emplissent de leur rudesse magnifique le cœur de telles vieilles cités. Bien que l'architecte qui la conçut portât le plan en lui dès avant que la première pierre en fût posée, elle a mis des siècles à s'élever et paraît sortie de la collaboration d'un peuple. Ses contreforts nus et bruts la revêtent d'une puissance irrésistible que tout ornement amoindrirait et, avec ses pinacles, ses piliers, ses ogives, lui font une beauté asymétrique et libre, parente de celle des futaies. A ses tympans, ses voussures, ses chapiteaux, aux stalles du chœur, toute la vie de la création semble évoquée : les animaux, les plantes, les astres, la campagne, les gens de la cité en leurs costumes quotidiens redisant leurs métiers, leurs passions et leurs rêves. Rien n'est vil dans la maison de Dieu le Père. Tous sont invités à prendre part au cantique. Et le soir, des oiseaux viennent, avec des cris, s'abriter dans les tours, parmi les chimères, et des plantes sauvages aux vives couleurs vrillent leurs racines dans les fissures des pierres.

II

L'ART DE WHITMAN

Point comme brodeur,
(Des brodeurs il y en aura toujours
à foison, je les salue eux aussi),
Mais pour le tissu des choses et
pour les hommes et femmes
intrinsèques.

W. W.

Parmi les résolutions auxquelles Whitman s'était attaché, dans l'élaboration de son poème, l'une des plus essentielles était qu'il n'y introduirait rien « pour l'amour du beau ». Ce ne fut d'ailleurs pas sans peine, selon son propre aveu, qu'il put rester fidèle à cette règle en s'affranchissant de toute la « passementerie verbale » indispensable à la « poésie rengaine ». Depuis que, tourmenté par la recherche d'une beauté plus ample et plus libre, il avait cessé de versifier et d'écrire des historiettes, la qualité couramment nommée *esthétique* lui paraissait sans lien nécessaire avec la qualité qu'il appelai *poétique;* il y avait même, à son sens, plutôt

opposition entre celle-ci et celle-là. « Je ne cherche pas l'art, — expliquait-il plus tard, — c'est l'expression spirituelle que je poursuis. Considérez la chose ainsi : je ne suis pas littéraire, mes livres ne sont pas de la littérature au sens professionnel... Dans toute œuvre d'imagination il est une qualité primordiale qui doit particulièrement intervenir, une qualité qu'on ne peut ni indiquer, ni nommer, ni décrire, mais que, présente, on sent toujours : l'éjaculation directe de la nature, marquant la séparation entre l'expression formelle, conventionnelle, empruntée, et la ferveur de l'esprit vrai. » C'est pourquoi il bannissait, non seulement les « ornements du répertoire », mais cet appareil de grâce, d'élégance, d'harmonie à peu près immuablement considéré comme le décor de toute poésie. Au lieu des seules friandises du dessert, il se proposait d'offrir le repas entier, et un repas solide.

Il est donc bien naturel que le premier reproche qu'il dut entendre fut celui d'avoir entrepris un art dont il ne comprenait pas le premier mot. Sa grossièreté était celle de l'ignorant ou du rustre maniant d'une main gourde des bibelots précieux. Les *Feuilles d'herbe* n'étaient pas de la poésie plus que Wagner ne fut de la musique et Cézanne de la peinture, un peu plus tard. Cette opinion rudimentaire, presque unanime au début, n'a pu tenir longtemps devant l'attitude d'une douzaine d'hommes sincères et irréductibles affirmant que c'était bien de la poésie, ces lignes bizarres, non dégrossies, affranchies de toute métrique; et on n'oserait plus la soutenir aujourd'hui en dehors

des milieux opaques qui doivent nous rester indifférents.

Ne nous étonnons point à l'excès, néanmoins, de rencontrer si souvent encore, exprimé par les meilleurs juges, le reproche implicite ou formel que ces poèmes manquent d'art. L'impression de prosaïsme, de pêle-mêle, de matière brute, que ceux-ci laissent aux premiers contacts est trop forte pour ne pas persister durant des générations. Elle est d'ailleurs si naturelle, si justifiée, à certains points de vue... Hormis ces quelques morceaux dont la beauté évidente n'échappe à aucun lecteur sensible, oh, oui, le pauvre artiste, à l'estimer selon nos habitudes, le gauche écrivain sans goût et sans mesure, cru, brutal et confus, incapable de distinguer le métal précieux des scories ! Ces fragments de beauté absolue, en prouvant ce qu'il pouvait obtenir lorsqu'il « voulait s'en donner la peine », n'attestent-ils pas la négligence de tout le reste de son œuvre ? Et comme il serait aisé de le démolir, si lui-même ne nous avait épargné ce soin, en reconnaissant avec la plus franche simplicité que « pour ce qui est du talent de peindre, du dramatique des situations, particulièrement de la mélodie verbale et de toute la technique conventionnelle de la poésie », la plupart de ses devanciers le surpassaient infiniment, et qu'il ne cherchait en rien à rivaliser avec eux. Il les admirait et les respectait ; puis il suivait son chemin à lui, attiré vers d'autres horizons.

Mais alors d'où vient que ce grossier artisan du verbe, ce manœuvre, cet artiste inférieur, si dédai-

gneux du « beau dire », exerce sur nous une telle emprise? Par quels moyens obtient-il cet effet d'attirance indéniable? Pourquoi ce rayonnement autour de ses versets? Comment expliquer cet arome pénétrant qu'il dégage ? Il n'a pourtant que ses mots et leur pauvre arrangement. Il faut donc qu'il dispose d'une manière d'art à lui, qui n'apparaît pas à première vue, comme celui des autres poètes, un art secret à la fois moins simple et plus simple que ce que nous avons accoutumé de nommer l'art. Il faut que cette enveloppe raboteuse et ces formes primitives dissimulent des richesses subtiles. Les quelques points çà et là ou celles-ci affleurent plus ou moins devraient suggérer au lecteur de se méfier des apparences et de ses premières impressions.

Whitman ne serait-il pas de ceux-là — et le premier d'entre eux, peut-être — qui, possédés par une beauté nouvelle, ont senti qu'ils ne pouvaient la communiquer en faisant appel au seul sens esthétique et devaient s'adresser à notre être tout entier? Le beau cristal taillé à facettes, les gemmes et les essences précieuses étaient impropres à traduire la qualité d'émotion qu'il voulait rendre ; il cherchait des matières appropriées à des besoins plus profonds et plus universels. Dans l'âme de l'homme il y avait un domaine dont presque nul poète ne s'était soucié. Pour l'atteindre et le cultiver, il fallait briser les rigoureuses barrières que les formules esthétiques avaient maintenues. L'art n'était pas davantage asservi pour l'éternité à quelques règles immuables que la beauté n'était enclose

en certains parcs réservés ou la divinité plantée sur un trône parmi les nuées. On l'avait conçu jusqu'ici comme un plaisir rare, un mets exceptionnel destiné aux goûts raffinés, alors qu'il pouvait s'offrir comme le délicieux aliment spirituel commun à tous, donneur de santé, d'exaltation, ferment d'héroïsme et de communion. L'art du bibelot précieux demeurait une bien belle chose en son genre, aux mains des vrais maîtres ciseleurs : mais qui oserait dire qu'un art assez substantiel pour rassasier la faim de tous les jours, un art réalisé sous des formes libérées par de nouveaux créateurs, ne pût s'épanouir en préparant une moisson de joies d'un ordre plus humain et plus large? C'était là ce que Whitman appelait « une remise au point totale du principe et de la nature de la poésie ». Depuis les âges on s'approchait de la beauté selon les rites consacrés, on la saluait des mêmes noms, et les strophes du cantique s'enroulaient autour de quelques thèmes invariables. Lui qui connaissait les « divers besoins de la beauté » entendait lui composer un poème qui les satisfît.

Souvenons-nous de quelle communion passionnée, intime, prolongée, avec les hommes, les substances, les éléments, son poème avait jailli, pour mieux reconnaître à quelle distance des modèles littéraires il réalisait son œuvre et combien peu il se souciait de lutter avec ceux-ci. Il était seul devant son motif et tout plein de lui. Les réalités l'entouraient et leur splendeur était écrasante, particulièrement celle des objets et des êtres en plein air. Il était tout confondu par cette fraîcheur,

cet accent, cette plénitude, cette puissance simple qui s'affirmaient silencieusement. La plus petite chose et la plus connue s'auréolait d'un prestige impénétrable. La beauté d'un poisson, d'une feuille, des ondulations de la mer, d'une graine, d'un roc, d'un lever de soleil, d'une maison, d'une machine, d'un bateau, d'un homme qui passe, comment la dire? Chacun était complet en soi et distinct, et pourtant lié à tout le reste. La moindre touffe d'herbe resplendissait d'être la chose qu'elle était, implacablement, tranquillement, avec une aise et une simplicité désespérante, sans restriction ni calcul; elle triomphait sans orgueil de s'attester aussi inéluctable, avec sa densité, sa couleur, ses formes, son parfum. Elle offrait ce visage d'indifférence et d'impassibilité qui est comme la fleur de la force. Il y avait ainsi une qualité inhérente aux choses réelles, une sorte de sourd éclat qui n'appartient qu'à elles seules. Et la beauté des êtres primitifs, avec leur nonchalance, leur robustesse, leur muette affirmation, et ce dédain tranquille de tout ce qui n'était pas la vérité intense d'eux-mêmes... Ce charretier, ce pêcheur, ce bûcheron avaient une démarche, une expression, un arome, quelque chose de primordial et de souverain qui semblait venir des au-delà du vrai et du beau et vous faisait mesurer les profondeurs. Une réalité, une « identité »! N'était-ce pas le miracle qui déjoue toutes les interprétations? Cette toute-puissance du concret, il n'avait qu'à se promener dans les rues, par les chemins ou sur les grèves pour en sentir les effluves au visage. On eût dit

qu'un magnétisme plaquait irrésistiblement son âme d'homme sur les objets et les êtres pour qu'elle en prît possession. Il subissait violemment et continûment cette attirance et il avait envie de s'arrêter devant chacune de ces réalités qui lui parlaient un langage si pressant et si intime, pour les célébrer sans fin. Il n'avait qu'à nommer la plus commune d'entre elles pour être heureux.

> Je reste absorbé à entendre d'admirables récits des choses et des raisons des choses,
> Ils sont si admirables que je me pousse du coude pour écouter.

Que devenaient nos formules abstraites, nos belles imaginations en présence de cette splendeur qui s'offrait avec une prodigalité folle? Que devenaient en particulier nos poèmes, notre art? Sauf en quelques cas — et encore en doutait-il parfois — il avait le sentiment qu'ils étaient anéantis au moindre éclair dardé par la plus quotidienne réalité. Il est certaines heures, se disait-il, où la Nature semble considérer toute poésie, tout art en leur fixité comme une impertinence. Ce quelque chose qui appartient en propre aux objets eux-mêmes paraît s'évanouir au toucher de celui qui voudrait les exprimer. Ceux que la puissance des choses n'intimide point sont ceux qui n'ont pas de sens assez vigoureux ni assez subtils pour l'éprouver pleinement. Comment rendre à l'aide de nos maigres mots, de nos petits pinceaux timides, cet on ne sait quoi d'ineffable, d'unique, de triom-

phant, qui est le privilège de la vie, comment atteindre à travers ses fibres le cœur de son cœur? Comment oser répondre à ce défi silencieux des choses qui *sont* et ne se contentent pas de paraître, alors que chacune s'avère en soi un poème parfait et inimitable? Ce qui est, ce qui est... simplement être... merveille qui dépasse tous les mots. La piètre figure que font nos traits verticaux, nos courbes, nos angles et nos points en face de ces « mots de la terre » que sont les réalités muettes! Aussi quelle humilité l'accablait quand il reconnaissait la vanité de ses efforts en vue de rendre dans sa vérité l'allure de ce manœuvre qui passait près de lui, avec son aisance et son naturel. Il était rongé par le tourment de s'éprouver si impuissant et si chétif. Oh! comme il aurait voulu pouvoir ravir aux choses une parcelle de leur qualité pour la mêler à ses versets... Si la vague, le soleil, les gens pouvaient lui communiquer un rayon de leur force, une bouffée de leur parfum, comme il se sentirait armé! Imprégnés de cet unique élément, ses poèmes seraient inébranlables comme les réalités elles-mêmes; pénétrés de ce parfum, ils attireraient à leur tour avec le même pouvoir irrésistible qui l'accablait lui, ils solliciteraient l'âme des hommes comme ces choses solides et éclatantes sollicitaient la sienne sans qu'il pût se soustraire à leur appel. Et il suppliait l'océan :

Souffle-moi, pendant que je te tiens contre moi, le secret du prodigieux murmure que j'envie,

Car j'ai peur de devenir fou si je ne puis rivaliser
avec lui et m'exprimer aussi bien qu'il s'exprime.

Sans doute n'aurait-il jamais osé élever la voix, en face de ces poèmes inimitables, s'il n'avait pas été l'homme qu'il était, « Walt Whitman, robuste et généreux comme la Nature ». Après avoir tant de fois remâché l'amertume de son humiliation devant les choses, venait un moment où il sentait se lever en lui une force souveraine qui répondait orgueilleusement à leur muet défi. C'était sa réalité à lui, Walt Whitman, qui, réagissant, se redressait en face de ce prestigieux monde extérieur et acceptait de se mesurer avec lui. Et c'était alors l'âpre corps à corps d'où l'homme, finalement, avec un cri de fierté joyeuse, sortait vainqueur, tenant la réalité sous son genou à sa merci, s'emparant des « mots de la terre » et les pétrissant à sa guise.

Eblouissant et formidable le soleil levant me tuerait combien vite,
Si je ne pouvais à cet instant comme toujours projeter hors de moi un soleil levant.

. . . .

Oui, je confronterai ces spectacles du jour et de la nuit,
Je saurai si je leur dois être inférieur,
Je verrai si je ne suis aussi majestueux qu'ils ne sont,
Je verrai si je ne suis aussi subtil et réel qu'ils ne sont,

Je verrai si je dois être moins généreux qu'ils ne sont,
Je verrai si je n'ai pas de sens, alors que les maisons et les navires ont un sens,
Je verrai si les poissons et les oiseaux doivent être assez pour eux et si je ne dois être assez pour moi.
Je parie mon esprit contre le vôtre, vous, globes, plantes, montagnes, bêtes,
Si copieux que vous soyez, je vous absorbe tous en moi-même, et deviens le maître moi-même...

Il sait désormais lequel est le plus fort, des choses ou de lui, et il n'a qu'à attendre le moment favorable. Alors il les laisse venir à lui, désormais sûr, permet qu'elles l'enveloppent, le possédent, confondent, et puis, dans leur splendide nudité, les saisit, les pénètre de sa volonté mâle en les fécondant, pèse sur elles « d'un muscle rude et attentionné », jusqu'à les confondre à leur tour. C'est de cette frémissante et chaude étreinte que naquit son art. Le grand artiste n'est-il pas celui qui, en accolant la nature, lui fait exprimer tout son suc sous son viril effort? Tant d'autres avant lui, autour de lui, la tenaient à distance et la faisaient danser et jouer devant eux comme une esclave dont on s'amuse; tant d'autres ne possédaient qu'en esprit. Mais lui l'avait épousée avec ses muscles et son amour, comme une femelle magnifique dont la sensualité correspondait à la sienne. Cela n'était permis qu'aux robustes « lombes » :

caresseurs, phraseurs, habiles sont anéantis dans ce corps à corps. « L'homme le plus riche est celui qui confronte tous les spectacles aux équivalents qu'il tire de la richesse supérieure de lui-même. »

Cette grande force impérieuse qui s'était levée en lui se prouvait d'une nature si créatrice que les choses, comme son art nous les offre, paraissent nées une seconde fois, aussi fraiches et neuves qu'au jour où un dieu en son paradis les fit défiler devant son trône en les nommant. Elles sont telles que si personne avant lui n'y avait touché, rayonnantes d'une réalité plus réelle, parce que contresignée par l'homme. On dirait que son étreinte les a dépouillées des voiles ou des croûtes qui nous empêchaient de voir combien elles sont belles et immortelles. Elles portent sa marque. Il les imprègne de son odeur à mesure qu'il nous les tend. Formes de la Nature, objets, passants, spectacles se font les divers canaux de son émotion et les vivants symboles à l'aide desquels s'exerce le jeu de sa fantaisie. Les réalités, ces poèmes parfaits, viennent ponctuellement se ranger sous la loi de son poème. D'étrangères, qui naguère le bafouaient, les voici devenues ses auxiliaires fidèles, et chacune d'elles s'acquitte de la commission dont il l'a chargée, de représenter un aspect de lui-même. Il les met dans son prolongement parce qu'elles sont seules capables de l'expliquer et le traduire. Aussi regarderait-il comme une trahison de les parer ou de les affaiblir. La qualité authentique qui les fait ce qu'elles sont est mille fois plus précieuse que les ornements les plus ingénieux dont il pourrait les

vêtir. Tout l'effort de l'art doit tendre à faire tomber le masque qui dissimule le concret, non point à lui tailler un nouveau déguisement.

On pourrait découvrir dans cette attitude de Whitman vis-à-vis de l'en-dehors le fondement de son esthétique. Il avait un mot favori pour traduire son intime sentiment à cet égard : une création véritable devait se témoigner *en concordance avec* la nature et les choses, c'est-à-dire supporter victorieusement l'épreuve de la réalité et du plein air. Il ne fallait pas qu'elle fût écrasée par le voisinage des vivants poèmes qui marchent ou se tiennent immobiles autour de nous. Toute production de l'homme, de son âme, de son cerveau ou de ses mains, qui n'était pas à *la taille* des choses relevait d'un art inférieur. Très rares, au cours des siècles, ceux qui avaient atteint cette qualité, c'est-à-dire ceux dont les créations existaient comme une colline ou un fleuve existe. Il se plaisait à croire que des poètes nouveaux allaient venir, plus riches de cette qualité, et les décrivait ainsi, à travers lui-même :

Ils ne me semblent pas comme l'ancienne sorte,
Ils me semblent comme la Nature enfin,...
Ils me semblent enfin aussi parfaits que les animaux, et que les rochers et les herbes folles — assortis à ces choses,
Assortis au firmanent pour flotter avec les nuages flottants, frissonner parmi les arbres avec le feuillage frissonnant,
S'étendre avec les eaux étendues et unies, où les navires au loin voguent en silence.

Des années il avait lutté ainsi pour que son poème eut l'aisance et la solidité qu'il enviait tellement aux choses, et pour réaliser ce vœu : « S'exprimer en littérature avec la rectitude et l'insouciance parfaites qu'ont les animaux en leurs mouvements, avec le sentiment irrécusable que manifestent les arbres dans les bois et l'herbe au bord du chemin, voilà le triomphe sans réserves de l'art. » Pour vérifier à quel point il avait réussi à atteindre cette suprême qualité poétique il allait se relire à haute voix les épreuves de ses poèmes, dans un bois ou devant l'océan, ainsi qu'il avait bien des fois déclamé de l'Homère ou du Shakespeare sur les grèves de Long Island ou l'impériale d'un omnibus de Broadway, dans le tumulte de la rue populeuse ; comme Flaubert, il voulait soumettre ses versets à l'épreuve du « gueuloir », mais pour que celle-ci fût valable, il exigeait le plein air. Car il avait remarqué que bien des pages, qui semblent faire bonne figure sous la lampe du cabinet, s'éparpillent comme duvet dès qu'on les porte au grand jour. Et même après avoir ainsi vérifié les siennes il n'était pas tellement sûr de sa victoire. Les réalités recélaient une magie dont il était peut-être vain, après tout, de prétendre dérober le secret. C'est pourquoi nous trouvons si souvent, à travers son œuvre, des appels suppliants où il adjure les beautés redoutables et délicieuses qui l'entourent, et paraissent le railler encore, de venir à son aide en daignant verser sur son poème un peu de leur rayonnement :

Parfumez ce livre mien, ô roses rouge sang !
Baignes-en subtilement de tes eaux chaque verset, Potomac !
Donne-moi un peu de toi, ô printemps, avant que je termine, pour mettre entre ses pages,
O pourpre matutinale des collines, avant que je termine, un peu de toi !
O herbe immortelle, un peu de toi !

Il n'est point jaloux des grands maîtres de l'expression, mais des odeurs de la terre, de la souplesse des animaux, de la luxuriance des prés, de la musique du vent, du piétinement de la foule. S'il lui était donné de posséder les dons des plus rares génies,

De manier mètre ou esprit des meilleurs ou rares concetti en rimes impeccables, délices des chanteurs,
Cela, cela, ô mer, tout cela, je le troquerais avec bonheur,
Si tu voulais me passer l'ondulation d'une seule de tes vagues, son coup,
Ou souffler d'un de tes souffles sur mes vers,
Et y laisser son odeur.

Parfois même, en suivant une plage déserte, un brusque désespoir lui venait : non, décidément, il n'avait rien saisi ni rien exprimé encore de ces choses qu'il avait cru posséder, pas plus que de soi-même. Il avait été joué. Il avait été joué par des réalités illusoires. Les vraies s'étaient dérobées à son étreinte : il croyait entendre les railleries

insultantes décochées, à son adresse, de derrière chaque rocher ou du creux des vagues. De temps à autre ces appréhensions revenaient avec leur angoisse. A une heure particulièrement solennelle de sa vieillesse, alors qu'il croyait mourir, comme il repassait en imagination l'interminable et splendide cortège des choses qui s'était déroulé tout le long de son existence, il avait ce cri, en pensant à ses poèmes :

> ..... Comparé à cela, en vérité !
> Quel pitoyable reste même au meilleur de tous !

En sa recherche d'un art qui, bien que jailli du fond de l'âme humaine, pût rivaliser avec les forces élémentaires, nous aurons à peine besoin de noter que Whitman n'était pas mû par le désir puéril d'atteindre à une vérité photographique. Il avait une aversion profonde pour le simili, et Platon n'eût pas été fondé à le bannir de la République comme offrant des imitations des choses. Le « réalisme » n'était pas davantage son objet. C'était la réalité interne et externe des choses, leur mystérieuse qualité vivante qu'il prétendait rendre. Aussi les décrit-il moins qu'il ne nous les donne. L'image la plus séduisante qu'il en pourrait tracer ne remplirait pas le but : il nous offre leur substance, leur solidité compacte, leur fluidité. Il a une telle foi en leur pouvoir de persuasion et de suggestion que tout son effort d'artiste consiste à rendre plus clair leur langage, à faire qu'elles s'expriment d'une cer-

taine façon plus directement, plus immédiatement dans son poème que dans la vie, où tant de voiles et de brouillards les couvrent. Il se contente d'être leur fidèle et aimant traducteur, en y ajoutant seulement cette réalité qu'il connaît le mieux : lui-même. Les *Feuilles d'herbe* seront ainsi les existences animées et inanimées, plus un individu, leur confident, qui se chantent à l'unisson.

Whitman n'ignorait pas que l'art est choix et il avait choisi. Laissant aux autres le décor, les ornements, les gemmes, les formes rares, il s'était emparé des réalités du plein air, des êtres et des objets les plus communs, pour les amalgamer à ses versets.

> A moi le réel, ce sont mes miracles,
> Prenez tout le reste — prenez copieusement — je ne garde que ce qui m'appartient — je ne donne que cela.....

La laideur est peut-être une invention de gens qui n'ont regardé les choses qu'à travers leurs besicles mal essuyées. Tout ce qui existe en soi possède une beauté qui lui est propre : il suffit de trouver le point de vue favorable pour la découvrir. Il avait choisi sa part, mais dans ce domaine qu'il avait voulu sien, il n'était pas homme à cueillir çà et là quelques menues ramilles pour les assembler en un bouquet, avec le goût propre aux fleuristes. Il avait tout pris, à brassées, car tout s'illuminait à son approche, et le coin le moins inviteur se prouvait souvent le plus merveilleux.

Son but n'est pas de nous plaire : il a de plus hautes visées. C'est surtout à cause de ce manque d'attrait trop apparent que les *Feuilles d'herbe* sont faites pour blesser tous ceux qui, n'aimant pas les choses pour elles-mêmes, parce que laides et grossières, n'ont pas davantage de goût pour une œuvre qui prétend les leur faire aimer. Whitman se contente de s'affirmer avec une indifférence hautaine comme s'affirment les objets ordinaires qui bordent notre route. Il connaît les faciles séductions par quoi des œuvres de troisième ordre plaisent immédiatement et les néglige. Il dédaigne tout effet purement syllabique : le mot est pour lui une chose vivante, beaucoup trop grande pour servir à des jongleries. Les moyens les plus simples lui paraissent seuls efficaces, et le moindre euphémisme serait une dissonance. Il entend rester « fidèle aux choses » dont la grandeur s'impose sans efforts visibles ni contorsions. Il recherche dans son style la qualité merveilleuse : l'aisance. Son souci majeur est de nous toucher, nous inspirer, nous « mettre en rapport ». Ainsi le grand art doit aboutir à l'entière absence d'art, c'est-à-dire à le faire oublier, en laissant le champ libre à cette pure émotion qui nous « met en rapport ». Et voici l'aveu final, le mot qu'il faut avoir surpris pour comprendre pleinement son point de vue poétique : « *Le vrai poète n'est pas le suiveur de la beauté, mais le maître auguste de la beauté.* » Le poète digne de ce nom, c'est-à-dire le créateur, transforme en beauté tout ce qu'il touche. Rien ne lui résiste. Point de matériaux si rudes qu'il ne

puisse les assimiler. Point d'autocrate dont l'arbitraire pouvoir d'anoblir égale le sien. Ce n'est pas lui qui poursuit la beauté de ses assiduités, c'est celle-ci qui toujours l'accompagne ou le suit, « brûlante de désir, empressée, languissante d'amour ». Il le sait bien : il n'a qu'à paraître, où que ce soit, avec sa puissance mâle, pour que, surgie par des voies insoupçonnées, elle soit instantanément à ses côtés. C'est pourquoi il lui importe seulement de réaliser cette puissance irrécusable qui est la « colonne vertébrale » du génie. Tout le reste lui sera donné par surcroît. Tout le reste viendra à flots, sans qu'il s'en soucie. Car la beauté marche sur les talons de la force, et la force elle-même ne serait-elle pas, après tout, « la suprême beauté, la plus complète et la plus haute » ?

*
**

Du premier au dernier de leurs versets, les *Feuilles d'herbe* manifestent ce sens du concret qui révèle l'artiste. De par son tempérament Whitman répugne aux abstractions : quand il s'aventure en ce domaine, son allure embarrassée et son empressement à le quitter nous prouvent combien malaisément il y respire. Il lui faut la vie avec sa couleur, son parfum, sa plasticité, pour que son âme se dilate et dégage sa puissance. La suprême autorité à laquelle il se réfère sans cesse est ce monde réel où viennent affluer ses instincts et ses émotions.

Il lui suffit de nommer les choses et les êtres pour nous donner la volupté physique et spirituelle, le frisson électrique que détermine leur contact. Son mot les soupèse, les caresse, les subodore, s'en imprègne en les marquant d'un sceau spécial. Sa joie n'est jamais plus exaltée ni plus communicative que lorsqu'il les dénombre en une extase de jouissance ; d'où ses cortèges de vocables, ses fréquents « catalogues ». Dire des mots : c'est soulever dans ses bras des richesses pesantes, énumérer les produits, les régions de la terre, les objets, les hommes et les femmes, exulter de sentir tour à tour la pression contre sa poitrine de tous ces miracles. Mots denses, charnus, colorés, évocat teurs, « solides comme charpente, pierre, ferbrique, verre, planche » ; ils ont la pulpe d'un fruit, le grain du bois, la fibre de la chair ; ils son, chauds et battants, ou bien aussi fluides qu'une senteur vague flottant dans l'air, un souffle, une nappe légère de tiédeur ouatée. Ils sont chargés des qualités mystérieuses de la vie. Ils sont tout, hormis des mots, des signes, des syllabes. Assembler ces choses succulentes et odorantes est quelquefois une volupté excessive, tellement une seule d'entre elles vous comble de délices :

> Que suis-je, après tout, sinon un enfant ravi du son
> de mon propre nom ? le répétant encore et encore.

Sur le fond d'une littérature plutôt exsangue et asexuée, comme était celle de sa race et de son temps, la grande sensualité de Whitman s'accuse

en un relief d'autant plus accentué. Son poème tressaille de puissante joie animale et charnelle, qui s'exalte parfois jusqu'à un rougeoiement d'orgie et de priapée. Vous y trouvez l'odeur des fruits, des toisons et des bois confondue avec la senteur même de l'amour; vous y trouvez plus que la chaude moiteur du désir et de l'accouplement : un homme qui jouit du monde entier par tous ses sens aigus, possède chaque objet par le toucher, l'odorat, l'ouïe autant que par la vue, et qui, à son tour, fait appel à nos sens pour mieux nous acheminer vers la pleine conscience de notre moi spirituel-corporel. Sa santé est si robuste que ces lascifs abandons, ces effrénées ripailles charnelles, aboutissent à une sorte d'exultation triomphante, innocente, de tout l'individu, loin de l'abêtir ou de le souiller. Il est telle grande page de volupté, tels moments excessifs où l'on croit voir un géant rude associer la planète à ses rites d'amour. Ainsi ce cri formidable à la mer :

> Éclabousse-moi d'amoureux liquide, je puis te rendre
> la pareille.....

Certains poèmes sont gras, luxuriants, lourds de sève, aromatiques comme les hautes herbes de juin. Il en est peu où l'on ne sente une pulsation d'organisme vivant, une puissante activité vasculaire charriant à travers le tissu des mots les sucs riches extraits des nourritures terrestres. Ils sont pleins de germes vigoureux. Ils sont baignés d'air, de liberté, de mouvement. Ils s'épandent avec l'ou-

trance et la poussée irrésistible des frondaisons et du flot. Comment nommer la qualité si foncièrement originale qui les distingue parmi tout ce que nous nommons poésie? Refuserons-nous d'admettre dans l'art cette magie qui vivifie, substantialise les mots, leur confère densité, saveur, plasticité, couleur et parfum — comme en serait capable le plus beau peintre, — qui leur infuse un sang chaud, leur prête muscles et nerfs et fait que ces mots se vident de leur valeur purement verbale pour se métamorphoser en choses? A quelle puissance autre que le génie créateur d'un grand artiste, labourant un champ nouveau, attribuer cette merveilleuse transfiguration? Si le don qui distingue l'artiste du simple ouvrier est celui de communiquer la vibration et l'émotion de la vie à des formes neuves, mots, couleurs, sons, de condenser en ces symboles l'essence de soi-même et des choses, leur suprême réalité, nous devons reconnaître que l'art de Whitman est aussi indéniable que subtil dans la voie qu'il s'est tracée. S'il est moins visible et moins palpable que celui des maîtres du vers, demandons seulement au pouvoir, que ce poète manie si royalement, de faire passer en nous l'odeur même de la terre et de l'océan, le mouvement des foules, les plus secrets mouvements de l'âme, de nous l'attester.

Le sacrifice que, selon lui, la grande poésie nécessite, de l'art traditionnellement formel à cette parfaite simplicité, apparaît surtout dans sa langue. On n'en saurait imaginer de plus contraire à tous les vocabulaires poétiques connus ; des multiples barrières qui se dressent entre le goût d'un lecteur

habitué à d'autres nuances et cette beauté nouvelle elle est la première et la plus solide.

Cette langue se singularise tout d'abord par la substitution des mots propres aux périphrases, aux euphémismes, aux équivalents. Elle puise à toutes les sources, sans préventions ni dédains. Mots d'argot proscrits des dictionnaires, mots savants à ne trouver que dans les dictionnaires, désignations vulgaires et exactes, termes de métiers, expressions incorrectes et quotidiennes ou tournures nouvelles et hardies, chacune de ces nuances est franchement adoptée par le poète, qui les juxtapose ou les fond en vue de l'effet cherché. Il n'en est pas qu'il juge trop criardes ni trop communes pour son œuvre, particulièrement si elles lui sont offertes par le monde des réalités solides. En associant à son poème les gestes de la mécanique, de la maçonnerie, de la guerre ou de la navigation, il se sert des mots mêmes qu'emploient le mécanicien, le maçon, le soldat ou le marin. S'il introduit un épicier, un cultivateur, un pompier, sans hésiter il le désigne par ce nom même; il est assez fort pour en détourner la banalité. C'est à de telles audaces que se mesure la puissance d'un artiste. Par la place qu'ils occupent, en effet, grâce à l'atmosphère où ils sont plongés et à cette musique ample qui les enveloppe, des termes dont la platitude ou la brutalité anéantirait une œuvre moins solide, prennent ici une allure particulière, noble et comme religieuse. De même qu'un hareng saur posé sur un papier à chandelle, ou un godillot éculé, brossés par Van Gogh, resplendissent bien plus magnifi-

quement que la face d'une sainte peinte par un quelconque Ary Scheffer, les plus évidents prosaïsmes et des vulgarités impossibles en apparence s'illuminent, dans le vocabulaire de Whitman, de toute la beauté découverte en chaque chose et de tout l'amour avec lequel il l'étreint. Rien qui ne subisse à son toucher, comme négligent, cette étrange métamorphose. Par ailleurs, dans ses moments d'abstraction mystique, sa phrase se compose des éléments les plus impalpables du langage humain. Généralement il violente l'anglais, détourne les mots de leur sens légitime quand cela lui plaît, pour leur imposer une signification whitmanienne ou bien en forge de nouveaux. Parfois, comme en proie à une sorte de délire sacré, le poète semble vouloir encercler la terre en invoquant ses divers idiomes, et des mots à physionomie française, espagnole, latine sortent de sa bouche. D'où ce vocabulaire unique composé des matériaux les plus disparates, mais si savoureux, si personnel et si vivant. Son inspiration est d'une telle force, d'une telle ampleur qu'elle entraîne tout dans son flot.

Une pareille langue, dépouillée d'ornements factices, est belle comme un corps nu en mouvement, qui laisse voir le jeu des muscles et la vie frémissante de la chair. Elle abonde en images neuves, jamais cherchées, mais aussi naturelles que le corymbe d'une fleur ou les contours d'un fruit; elle est impressionniste et nerveuse, tantôt nonchalante comme une eau qui reflète les calmes images de ses rives, tantôt pressée, tumultueuse, bandée,

haletante, comme près de se rompre sous la poussée de l'émotion qui la gonfle. Les contradictions y abondent. D'une part, de la diffusion, des répétitions, une négligence voulue dans la ponctuation, caractéristique d'une sorte d'insouciance plébéienne. D'autre part, de longs espaces d'une pureté absolue, interrompus par des tournures étrangement elliptiques, des versets d'une obscurité presque impénétrable, et le choix de certains mots redits avec dilection. Si éloigné qu'il se témoigne de la recherche des sonorités et des effets purement verbaux, Whitman est un fervent amoureux du vocable qu'il chérit, commun ou rare, pour des raisons fort étrangères aux ordinaires poétiques. Ce n'est pas leur valeur mélodique qui l'attache à ceux qu'il choisit, mais plutôt leur texture et leur contenu, leur pouvoir de transmettre et de condenser les qualités ou les pensées vivantes dont ils sont l'expression.

De même qu'il rompt avec toutes les traditions poétiques par sa langue, il trouve un rythme parfaitement insoupçonné avant lui. Reconnaissons ici une invention d'une originalité indéniable et profonde, car si la plupart des mots qu'il introduit dans ses poèmes existaient avant lui et autour de lui, aucune littérature passée ou présente ne pouvait lui suggérer la secrète loi rythmique à laquelle ceux-ci obéissent, malgré leur chaotique apparence, et qui correspond si intimement à leur ampleur aisée qu'elle fait corps avec ses mots mêmes, comme les rythmes de la nature avec les réalités qui nous entourent.

Le rythme de ses *Feuilles* est immanent. Malgré qu'il soit une création, il ne fait point l'effet d'avoir été forgé et adapté plus ou moins arbitrairement, mais plutôt de s'être révélé au poète, comme naturellement, avec le rythme même des spectacles dont son art prenait possession. Cette mesure toute intérieure semble s'être développée au contact des choses et imposée comme une nécessité; sa largeur, sa puissance et sa variété l'attestent. Whitman l'a reçue du sol et de son entourage ainsi que sa pensée poétique elle-même. Ce sont les aspects divers sous lesquels se manifeste la pulsation de la vie à travers les êtres et les choses qui la lui ont dictée, sans que peut-être il en eût pleinement conscience tout d'abord. La cadence whitmanienne fait songer au soulèvement d'une poitrine qui respire d'un souffle tantôt égal, tantôt haletant, à la marche uniforme ou heurtée d'une foule, au défilé d'un cortège aux rangs irréguliers, aux branches d'un arbre non élagué, l'une dépassant l'autre, à une forêt entière où le grand caprice individuel des frondaisons se résout, contemplé de loin, en une impression d'harmonie, aux brins d'herbe courts ou élancés, isolés ou en touffes et se fondant en la masse compacte de la prairie, aux souffles variables du vent, aux sommets inégaux d'une chaîne de montagnes, ainsi qu'à tant d'autres aspects de la terre ou de l'humanité. Mais l'analogie que ce rythme évoque irrésistiblement, c'est l'océan avec ses vagues et ses marées, son flux et son reflux incessants, l'océan monotone et changeant, soumis à travers tous ses caprices et ses jeux, sa lourde

placidité et ses affolements, à une grande loi nécessaire et faite à sa mesure. Lorsqu'on songe à la longue intimité de Walt Whitman avec la mer, cette analogie s'éclaire singulièrement. Enfant, il avait si souvent couru les plages de son île. Adolescent et homme jeune, il s'était tellement imprégné du spectacle quotidien des courants en tumulte qui bordent « Mannahatta », sa ville. Il avait passé des jours, des semaines à méditer, humer le vent, lire, déclamer les poètes, se baigner sur les grèves solitaires de Long-Island, contempler du haut des promontoires sauvages, d'où l'on n'aperçoit partout que l'immense ballottement de l'Atlantique, la troupe sans fin des vagues du large qui s'avancent continûment à l'assaut du rivage. A force de se nourrir de ce spectacle qui exerçait sur son « âme parente » une sorte de fascination, il aurait pu à peine dire jusqu'à quelle profondeur la poussée perpétuelle de l'océan, son balancement, son battement mesuré, sa récurrence spasmodique et passionnée étaient entrés en lui presque à son insu, au temps où il méditait son poème; et quand il se mit à le construire, ce fut naturellement selon ce rythme ample, qui lui était si familier.

Non seulement son œuvre entier, prose et vers, traduit à tout instant l'adoration et l'inquiétude de l'océan avec sa sauvagerie, sa liberté, sa rude tendresse berceuse, son goût de sel et d'embruns, mais le verset whitmanien est, comme l'ambre ou le corail, un produit de la mer, recueilli et travaillé par un grand artiste. Là encore on dirait qu'il a

relevé l'irritant défi que semblait lui jeter la nature avec son rythme immensément divers, toujours perceptible et jamais régulier ni exprimé sous deux formes identiques, — rythme insouciant, libre et pourtant si réel qu'il le retrouvait partout. On a souvent comparé la pulsation du verset des *Feuilles* à celle des vagues et des marées, et on ne saurait trop insister sur cette intime analogie, admise d'ailleurs par le poète lui-même. La même mesure insaisissable s'y retrouve : vagues placides des heures de calme, qui s'élèvent et retombent en cadence, — çà et là, une vaguette preste et courte, suivie, à intervalle un peu plus long, d'une grande lame qui s'épand au loin et au large sur la plage avec une telle ampleur qu'elle semble vouloir lécher la plus grande portion possible de la terre délectable, en y laissant son écume châtoyante, — vagues de tempête éclaboussant les falaises, semant au vent leur pluie d'embruns, comme dans un paroxysme de passion élémentaire; cortège liquide qui s'avance vers nous et la solide matière pour nous caresser, nous assaillir, nous conquérir, nous renverser ou nous séduire, dans une ruée d'amour et de possession; flot et jusant, mouvement d'éternité infiniment uniforme, infiniment capricieux, mystérieuse et inlassable poussée, lente, fébrile, comme sous l'effort d'une passion trop grande pour être satisfaite. Les interminables énumérations dans les *Feuilles d'herbe* sont comme des hordes de vagues qui accourent du fond de l'horizon, déferlent contre un roc qu'elles recouvrent un moment et qui reparaît, l'assaut subi, inébranlable et défiant. Et du premier

au dernier, c'est le bruit sourd de la mer, murmure lointain ou grondement tout proche, qui forme l'accompagnement de ses poèmes. De l'océan, qui l'avait bercé depuis toujours de sa musique sauvage, il avait reçu les éléments de son rythme, et à la terre dont il connaissait bien aussi les délices, il avait emprunté le symbole de ses feuilles. Ainsi la terre et la mer étaient avec lui dans son livre, mêlées aux flots humains des grandes cités. Peut-on s'étonner que tous ceux qui préfèrent au chant rauque des vagues les romances de casinos, ou aux vastes espaces libres et désolés l'agrément tiède des jardins aux bordures de buis, soient les mêmes qui toujours trouveront moins d'attrait au rythme monotone et infini d'un Whitman qu'aux jeux précieux des poètes-joailliers ?

Ce fut sous l'influence de cette ampleur dont la mer lui offrait le plus émouvant exemple que se développa chez Whitman le désir de « briser les barrières entre la prose et la poésie », en rendant le passage aisé et presque insensible de l'une à l'autre. On peut remarquer que certaines proses rythmées de l'époque de ses débuts, ou même bien postérieures, se rapprochent singulièrement de ses poèmes : à ce point que lui-même a pu emprunter à la préface de sa première édition de longs fragments pour les introduire, presque sans changements autres que dans leur disposition typographique, parmi ses *Feuilles*. La flexibilité de son rythme lui a permis de parcourir toute la gamme des formes poétiques, depuis le vers presque traditionnel jusqu'à celles qui ne se différencient pas

essentiellement de la prose; par exemple, du vers régulier et rimé de *Capitaine, mon capitaine* (il est vrai, une exception chez lui, et presque une gageure) aux versets à peu près amorphes du *Chant de l'Exposition*. Mais dans le gros de son œuvre il se maintient à distance de ces deux extrêmes. On ne peut s'empêcher néanmoins de remarquer une certaine analogie interne entre cette grande souplesse d'adaptation rythmique du poème whitmanien et l'emploi alternatif que fait Shakespeare, par exemple, en quelques-unes de ses tragédies, du vers rimé, du vers blanc et de la prose, selon les personnages ou le plus ou moins d'intensité de la situation. La nette différence demeure toutefois que Whitman n'emploie que son verset, dont la grande liberté lui permet de se servir à tous les degrés de l'émotion. Quand celle-ci grandit, son rythme s'accentue et s'innerve, et, au contraire, lorsque sa pensée semble vaguer sereinement par le monde, le rythme se ralentit, s'élargit, s'indéfinise. C'est la musique plus ou moins accentuée de son verset qui marque les nuances. On reconnaît que chez lui le poème est une sorte d'efflorescence de la prose et qu'il n'y a pas de ligne de démarcation péremptoire entre l'une et l'autre forme, mais plutôt une différence de degré d'évolution. C'est pourquoi telles pages sont sorties de lui qui pouvaient devenir presque indifféremment de la prose ou des versets : on dirait que la fleur rythmique y est seulement en boutons. Et il n'a pu résister parfois au désir de témoigner son admiration pour la plante même, qu'il aimait tout entière, des racines

au sommet, en nous offrant la seule tige et son beau prosaïsme sans fleur.

Whitman croyait fermement que tout véritable créateur doit inventer la forme qui lui convient, sans souci des traditions. Abandonnant donc sans regret la rime et les mètres connus à d'autres même qu'aux indigents qui essayent de cacher sous ces artifices le vide de leur invention, il trouva la forme exactement moulée sur son rythme : le verset, ou plutôt son verset, car celui des *Feuilles* lui appartient en propre, et la ressemblance qu'il offre avec le verset biblique est purement extérieure. Le poète nomme parfois ses poèmes des « récitatifs ». Après lui les uns ont voulu y voir de la prose, d'autres une évolution nouvelle du vers, la plupart plus que de la prose rythmée et moins que des vers. Le verset de Whitman n'est en réalité ni vers ni prose : il est simplement une forme lyrique à part, entièrement personnelle et qu'il serait dangereux d'imiter.

Ce poète ne s'est jamais soucié de compter les syllabes de son verset ni d'y appliquer son double décimètre pour en mesurer la longueur. Ce jeu délicat et noble le laissait profondément indifférent et il obéissait aux exigences d'une autre prosodie, plus exactement proportionnée aux choses et à son émotion. Il lui était indifférent qu'on le trouvât sans mesure, pourvu qu'il pût rendre sa mesure à lui. C'est pourquoi un verset de six lignes et d'une soixantaine de mots n'était pas pour l'effrayer, si ces dimensions correspondaient à l'effet qu'il voulait produire. De même lorsque telle pensée, si

brève et si abrupte fût-elle, lui paraissait entrer dans l'atmosphère de son livre, il l'y introduisait sans cérémonie, avec un tel dédain des proportions qu'il lui semblait naturel d'écrire, par exemple, une piécette composée d'un seul verset, suivi de sept autres entre parenthèses. Mais du moins il n'y aurait rien admis qui n'eût le mouvement et les contours d'une chose vivante et ne contînt une parcelle de cette puissance qui, là où elle se manifeste pleinement, fait que tels de ses versets semblent en leur déroulement envelopper les choses pour nous les apporter avec leur fraîcheur frémissante, ou bien paraissent soudain écarter un voile et nous découvrir une échappée ; rien non plus qui ne participât de cette fluidité assurant à tels autres un chemin jusqu'à notre âme par des voies sûres et subtiles, comme une senteur légère et lointaine qui sait le chemin pour s'insinuer en nous.

La musique si personnelle et si pénétrante du verset whitmanien — en dehors de quelques pièces ou passages dont la musicalité même externe atteint celle des plus parfaits artistes du vers — maints juges à l'oreille exercée l'ont reconnue et soulignée, sans essayer de la décrire davantage qu'on ne décrit celle du vent ou de la mer. Le poète a consigné quelque part cette savoureuse remarque : « La rime qui frappe l'oreille a tôt fait de vous dégoûter... Le délice de la rime imperceptible est sans fin. » L'élément musical des *Feuilles* est en effet tout intérieur. On pourrait dire que c'est une musique de pensée, souvent de la pensée ou de la contemplation mélodieuse. L'homme,

d'ailleurs, se témoigna dans la vie si particulièrement touché par la beauté des sons qu'il eût été étrange que nulle trace de cette sensibilité ne transparût dans cette parfaite expression de lui-même — son livre. Le timbre de certaines voix, tels chants d'oiseau le plongeaient dans une sorte d'extase et contenaient pour lui une ineffable révélation. Il n'aurait su redire, après l'avoir écouté pendant tant d'heures de sa vie, ce qu'éveillait en lui le choral du vent ou de la mer, ni de quoi était faite l'étrange émotion qu'il ressentait en entendant chanter la grive-ermite. En maints passages des *Feuilles* la preuve demeure inscrite de cette sensibilité de son oreille : reportons-nous seulement à ce merveilleux poème *Exhalée du berceau sans fin balancé* ou à *La Voix* :

Oh! qu'y a-t-il en moi qui me fait ainsi trembler à des voix?
Sûrement quiconque me parle d'une voix juste je le suivrai, lui ou elle,
Comme l'eau suit la lune, en silence, à pas fluides, n'importe où autour du globe.

Durant sa jeunesse il s'était grisé à longs traits du *bel canto* des opéras italiens, et très franchement il avouait plus tard que l'audition répétée de ces œuvres alors en vogue avait eu une très grande influence sur sa formation poétique : il avait écrit nombre de ses premiers morceaux, ou plutôt en avait crayonné de longs passages, au théâtre même, dans l'enivrement où le jetait cette mu-

sique naïvement sentimentale et passionnée. Comment ne pas remarquer cette curieuse contradiction : l'homme, fou de vocalises, de romances et d'arias, qui célèbre tel ténor ou telle contralto à l'égal du plus grand des héros, est celui qui, de tous les poètes, s'affirme, dans son livre, le plus ennemi des roulades, des trilles et des effets, le plus dédaigneux de mélodie (car, quand elles naissent çà et là — et il en est de délicieuses dans les *Feuilles* — c'est spontanément et, on peut le dire, presque malgré lui). La transmutation la plus inattendue s'est opérée ici. Tout ce *bel canto* absorbé, assimilé, s'est perdu dans les neuves harmonies de sa musique, qui est bien plus éloignée encore de la tradition italienne que la musique wagnérienne est de celle-ci. Mais l'opéra italien n'avait été qu'une passion parmi celles de sa jeunesse. Chaque chose était pour lui comme une musique. Et c'est surtout cette musique-là, inentendue du commun des hommes, mais dont sa fine oreille saisissait des lambeaux devant n'importe quel aspect de la nature, qui chantait en lui et qu'il nous joue dans ses poèmes. Et pour quiconque est sensible à ces larges accords qui dépassent le verset pour se prolonger à travers nous, cette musique n'est-elle point plus prenante encore que la mélodie brisée aux arêtes vives de la rime, plus pénétrante que les ariettes et les effets orchestraux des grands virtuoses du vers ?

*
* *

Whitman n'exclut de son art ni le rude ni le trivial, mais les embrasse et les fond avec le reste dans une ample eurythmie. Il ne les omet pas plus que nous ne serions tentés d'effacer d'un paysage tel coin qui peut être banal et plat, pris isolément, mais, par rapport à l'ensemble, est à sa place nécessaire là où il est.

L'art était principalement aux mains des fignoleurs, cette sorte d'artistes qu'il évoque, quelque part, quand il oppose aux créateurs, qui ne sont point « les heures ou les minutes de la lumière ou de l'ombre », mais « la lumière et l'ombre en leur totalité », les poètes dont chacun semble se vouer à une spécialité et ne pas regarder au-delà : « chanteur des yeux, chanteur des oreilles, de têtes, de suavités, etc. » Or fignoler c'était se résigner à ne rien voir, car tout échappe au miniaturiste, même ce qu'il prétend analyser jusque dans l'infiniment petit. Comme il entendait rendre autre chose que l'anodin et l'accidentel, il vit qu'il fallait sacrifier les détails au tout en ordonnant à grands traits les ensembles. Il se préoccupe avant tout du contour des masses. Aussi son verset apparaît-il souvent d'une austérité et d'une rudesse à évoquer les monuments druidiques ou pélagiques ou bien ces cairns funéraires où dorment les guerriers scandinaves bercés dans leur sommeil éternel par le grondement des vagues proches. Les vrais poèmes

demandent à être regardés à distance, comme le plus beau Monet exige du spectateur un certain recul et se révèle à ce prix seulement, alors qu'un Gérard Dou, que l'on nous invite à examiner à la loupe, nous confessera, à travers son fini, la plus vide indigence. Contempler une prairie au soleil ce n'est pas la détailler touffe à touffe, brin à brin, mais jouir de son ensemble, de sa couleur, de son fourmillement et des effets de la lumière sur l'herbe lustrée. Le poète des *Feuilles* nous demande de ne pas considérer autrement sa prairie; une œuvre conçue et brossée aussi largement sollicite de nous un certain degré d'éloignement. Quant aux experts qui l'examineraient à la loupe ils n'y verraient qu'une informe ébauche, et tout ce qu'elle contient, tout ce pourquoi elle a été conçue leur échapperait. Mais pour ceux qui se placeront à la distance congrue, ce chaos se recomposera en ce qu'il estimait être beauté. Bien plus, vus sous un certain angle, les défauts de son livre trouveront leur place et nous apparaîtront aussi importants que ses qualités. Whitman est assez robuste pour ne pas craindre d'afficher certaines taches qui lui sont propres. En promenant son regard sur le monde, il trouvait que le « mal » jouait un rôle tout aussi important que le « bien ». Qui sait si, vidé de ses défauts, lui-même ne serait pas un moins grand poète?

Et puis il nous invite surtout à vérifier, dans ses poèmes, les changements profonds qu'ont subis nos antiques conceptions de la « beauté » et de la « laideur ». Il y a là un point de vue en relation avec le

cœur de l'art et de la sensibilité modernes. L'un des principaux traits de notre époque, sous le rapport esthétique, est que la beauté se trouve de moins en moins dans les objets particuliers ; ainsi une chaise, une cuiller, qui étaient des œuvres d'art, marquées au sceau d'une personnalité, au temps où l'artisan travaillait à son compte ou pour un petit patron, sont aujourd'hui fabriquées en série, d'après des modèles imposés par le « goût » public. D'autre part toute laideur, en s'exaspérant, est en marche vers une autre beauté. Dans nos villes, l'accumulation des hideurs, librement épanouies dans tous les sens, comme la végétation monstrueuse d'une jungle, atteint, vue sous un certain angle et en masse, cette grandeur, ce caractère étonnants qu'ont reconnus et exaltés certains des plus grands poètes et des plus grands artistes d'aujourd'hui. La beauté perdue, ceux-ci l'ont retrouvée et nous l'ont fait découvrir dans les ensembles ; ou plutôt c'est une beauté toute neuve, adaptée à notre âme et à notre œil et que nous saluons joyeusement comme l'héritière de la beauté ancienne. Aujourd'hui telle chose désespérément vide de cette qualité que le grand nombre estime encore « poétique », et que pour cela il juge vulgaire, — une maison en construction, une gare, une cheminée d'usine, un terrain vague, un coin de faubourg — se révèle, à certains moments, d'une noblesse suprême à l'artiste qui la voit et la sent en concordance avec l'ensemble, et comme tranfigurée. Vérité grande et féconde qui était indiquée déjà, il y a près d'un siècle, par un grand peintre. « Je n'ai de ma vie vu

une seule chose laide », répondait Constable à quelqu'un qui lui faisait remarquer la vulgarité d'un certain motif. Le seul souci du philistin admirant un objet est de le considérer isolément, en tant que bibelot et sans prolongement dans l'ambiance : c'est pourquoi son admiration de myope tombe toujours à faux.

La poésie des *Feuilles d'herbe* appartient à une époque où la beauté du détail a cédé devant la beauté des ensembles et des masses. L'œil de Whitman voit si loin et tant de choses à la fois, son angle d'observation est si large que, pour lui, tout ce qu'il aperçoit, y compris la « laideur », relève d'une grande ordonnance. Il voit chaque aspect du spectacle ennobli et immensifié par des rapports avec ses proches. Pas un fragment auquel le tout, qui vient y retentir, ne soit capable de conférer de la dignité. Dans ses poèmes, l'humanité défilant la main dans la main, les choses groupées en cortège, les forces associées de la nature coulent comme un puissant fleuve, où chaque ondulation à peine visible se perd dans le courant irrésistible des eaux lourdes et glissantes. Au dessein particulier des *Feuilles,* ces forces, ces foules et ces blocs de matière sont intégrés ; ils en entraînent de leur poussée les strophes et les pénètrent de leur influence. Entre les groupes, enveloppant les masses, l'air et la lumière s'épandent, de brusques oppositions de clarté et d'ombre s'accusent, des trouées d'espace s'ouvrent, et c'est l'abondance des perspectives accentuant les fermes contours des premiers plans.

Comprenons la grande émotion éprouvée par le poète le jour où, visitant les gorges du Colorado, il reconnut soudain dans le prodigieux spectacle qui l'entourait, comme la justification de son art, que les hommes n'avaient pas encore admis. C'était au moment où son livre était à peu près achevé qu'il faisait cette découverte : « J'ai trouvé la loi de mes poèmes », se dit-il alors, en contemplant ce « sévère pourtant joyeux abandon élémentaire, cette plénitude de matière, totale absence d'art », cette « largeur de traitement », cet « absolu néant de contrainte », ces « formes fantastiques, baignées dans des bruns transparents, des rouges et des gris légers, qui se dressent..., avec çà et là, à leurs sommets, d'énormes masses posées en équilibre et se confondant avec les nuages, leurs contours, estompés dans une brume lilas, seuls visibles. » L'impression de cette grandeur dépassant l'art fut si vive et si durable sur lui que nous la retrouvons dans un petit poème des *Feuilles,* parmi tant d'autres traces, qu'il a voulu y marquer, des secousses et des émerveillements de sa vie :

Esprit qui façonnas cette nature,
Ces farouches et rouges entassements de rocs éboulés,
Ces pics téméraires ambitionnant le ciel,
Ces gorges, ces clairs ruisseaux turbulents, cette fraîcheur nue,
Cette ordonnance informe fantastique, pour des raisons qui lui sont propres,
Je te reconnais, esprit sauvage — nous avons communié,

Mienne aussi cette ordonnance fantastique, pour des raisons qui lui sont propres ;
N'a-t-on pas porté contre mes chants l'accusation qu'ils avaient oublié l'art ?
De fondre en eux-mêmes ses règles précises et sa délicatesse ?
La cadence des lyriques, la grâce du temple fini — oublié colonne et arceau poli ?
Mais toi qui t'ébats ici — esprit qui façonnas cette nature,
Ils ne t'ont pas oublié.

Autant que cette beauté par delà la beauté qui s'épanouissait royalement au cœur de ce chaos, il avait méprisé dans son art la symétrie et le raffinement, et ignoré notre sens latin de l'eurythmie : Ce « beau rythme » qu'il voulait exprimer il le cherchait par d'autres voies que celles qu'avaient frayées avant lui les poètes. Il savait fort bien ce qu'il nous offrait : quelque chose de non fini, une forme en devenir. Cela était essentiellement voulu, et nous verrons bientôt pour quelles raisons précises il laissait ses versets comme en attente de leur parachèvement.

Que d'autres finissent leurs spécimens, je ne finis jamais mes spécimens.....

L'inévitable accusation de négligence, d'incohérence et de grossièreté que tant et de si authentiques artistes modernes ont entendue — les plus grands peintres notamment, depuis Constable jus-

qu'à Cézanne, pour avoir substitué à un langage traditionnel et admis l'expression insolite et personnelle des choses comme ils les voyaient — Whitman devait donc la provoquer, d'autant plus lourde et persistante que son art était plus neuf et plus révolutionnaire que celui des plus hardis d'entre eux. Nous le constations plus haut : on lui a opposé, on lui oppose, on lui opposera longtemps encore, parmi d'autres reproches, celui d'être resté le *rudis indigestaque moles* et d'offrir seulement de la matière première poétique au lieu d'une œuvre au point d'achèvement. Nous trouvons même chez quelques-uns de ceux qui n'hésitent pas à saluer en lui le grand éveilleur d'un sens nouveau d'humanité, une tendance à faire moins cas du poète, comme s'ils le jugeaient à cet égard inférieur et inadéquat. Cette attitude paraîtrait déjà assez peu justifiée si nous lui opposions certaines impressions reçues d'une œuvre où les plus évidentes beautés nous sollicitent. Mais pour celui qui sait dans quelle condition cette œuvre est née, a grandi et s'est terminée, il n'est pas de méprise plus manifeste que cette accusation de négligence. Whitman peut accepter bien des reproches sauf celui d'avoir été un artiste peu soucieux de son art.

Mesurons un peu les proportions de cette erreur trop commune. Non seulement Whitman n'a pas abordé son art sans préparation, en simple ignorant, car il connaissait à fond la prosodie anglaise traditionnelle, s'étant nourri des poètes, — dont certains, comme le Walter Scott des ballades,

demeurèrent jusqu'à son dernier jour sa lecture favorite — et ayant lui-même rimé des morceaux d'une orthodoxie trop certaine. Non seulement, dès le début, il travailla à ses *Feuilles* selon un plan artistique préconçu, quoique essentiellement malléable; si bien que l'œuvre touffue, aujourd'hui devant nous, a la même unité de structure qu'un arbre enveloppé du grand caprice vert et frissonnant de ses branches. Non seulement il ne se décida à offrir le premier jet de ses poèmes qu'après avoir infiniment tâtonné, après avoir raturé, refait, déchiré des manuscrits et soutenu contre la matière, rebelle à se laisser posséder, des luttes âpres et répétées. Mais durant trente-cinq ans, d'une volonté qui ne devait point fléchir, il n'a cessé, à travers une dizaine d'éditions successives de son livre, de le reprendre verset par verset, pour le corriger, l'ordonner, y ajouter, y retrancher et le refondre, avec la patience, la longue réflexion et le soin infiniment minutieux d'un homme qui bâtirait pour l'éternité. Il a peiné, il a ahané avant d'arriver à s'exprimer comme il l'entendait, animé certes d'une tout autre préoccupation que celles d'un Flaubert, par exemple, mais avec la même ponctualité, la même conscience et la même obstination fervente que ce parfait ouvrier. Il a pétri et repétri sa matière sans se lasser avant d'arriver à parfaitement la maîtriser de ses poings puissants. Whitman, un improvisateur? Combien de travail et de recherches d'art sont dissimulés sous l'apparence spontanée et chaotique de ses poèmes! On ne peut le soupçonner que quand on connaît l'éten-

due de ce qu'il a détruit en comparaison de ce qu'il a admis, quand on découvre, par l'examen de ses papiers, le total des manuscrits qu'il a refaits ou rejetés, et surtout les formes successives — en nombre déconcertant quelquefois — par lesquelles ont passé certains de ses poèmes avant de parvenir à leurs contours définitifs. Il faut s'en apercevoir à maints signes, comme les surcharges de ses brouillons ou son habitude de faire imprimer sur une feuille volante, préliminairement à la composition définitive d'un de ces recueils, tel poème séparé, ou encore son extrême sévérité dans le choix des mots et des titres. Il faut avoir surpris certaines remarques dans ses notes, où il se condamne à plus de rigueur encore, celle-ci par exemple : « Être plus sévère dans la révision finale du poème; rien ne doit passer, pas un mot ni une phrase, qui ne soit *parfaitement clair* — avec une intention positive — en harmonie avec le titre, la nature, la tendance du poème. De même *pas d'ornements*, particulièrement *pas d'adjectifs d'ornement*, à moins qu'ils ne soient venus dans le feu de la fonte et ne se prouvent impérieusement. *Absolument pas d'ornements en toc* — pas un seul : ce qu'il faut est *parfaite clarté transparente*, pureté et santé — voilà le *divin style*. — Oh ! si je pouvais y atteindre... » Cela n'est pas d'un impulsif ni d'un désordonné : il avait d'ailleurs un « ordre » à lui qui n'était pas « l'ordre » des autres, comme dans sa chambre de Mickle street, où s'entassaient dans un si pittoresque pêle-mêle méthodique ses paperasses et ses objets usuels. Si le propre de l'artiste

est de choisir, il n'a fait que cela toute sa vie : de la masse des matériaux qu'il avait entassés autour de lui, voyez donc cette quintessence qu'il a extraite après les successives révisions de son livre. Lorsqu'on suit les traces de ses recherches d'artiste on a l'impression nette que bien peu d'exemples seraient à citer, dans la littérature universelle, d'un labeur aussi probe et aussi scrupuleux. Jamais satisfait de son œuvre, il la vérifiait sans cesse dans toutes ses parties, comme un bon artisan qui ne consent à livrer autre chose que du bel ouvrage. Rappelons-nous, pour mieux comprendre ce labeur tenace, quel être étonnamment prudent était Walt Whitman, avec sa nature primesautière, et combien lent à se décider : il suffisait de voir l'homme se mouvoir pour reconnaître que la hâte et Walt faisaient deux. Comment cette lenteur et cette prudence ne se seraient-elles pas manifestées dans le métier de ses poèmes, alors que ceux-ci étaient le « cœur battant » de sa vie ? Il savait admirablement ce qu'il faisait. Il y a plus que de l'ironie latente dans cette note de son journal, qui nous renseigne si bien sur la détermination tranquille et sûre de sa volonté d'artiste :

« *25 février 57.* — Dîné avec Hector Tyndale. Je lui ai demandé sur quoi il pensait que je devais porter une attention particulière pour faire mieux, en quoi je pourrais spécialement me perfectionner dans mes poèmes. Il m'a répondu : « En massivité, en ampleur, en larges effets d'ensemble, sans souci du détail. Comme dans la cathédrale d'York, dit-il, d'où je m'éloignais profondément impressionné par

sa largeur, sa solidité, ses proportions spacieuses, sans m'inquiéter de ses parties. »

« J'ai posé à F. Le B. la même question, c'est-à-dire : ce qui me faisait surtout défaut. Il m'a répondu : « L'euphonie; vos poèmes me paraissent remplis de la matière brute des poèmes, mais informes ; ils manquent de fini et de rythme. »

« Introduire dans mes poèmes : des choses américaines, tournures, matériaux, gens, groupes, minéraux, végétaux, animaux, etc. »

Ainsi, sans commenter ces deux opinions contradictoires, le poète conclut à sa manière souverainement aisée, par cette petite observation adressée à soi-même. C'était comme lorsqu'on lui reprochait ses « catalogues », les énumérations interminables dans certains de ses poèmes : il les avait revus, scrutés bien des fois et, chaque fois, les avait laissés avec la conviction plus ferme qu'ils étaient ce qu'ils devaient être, selon son intention, parce que « un arbre est un arbre, un fleuve est un fleuve, et le firmament le firmament ». Ou, mieux encore, lorsqu'on lui demandait le sens de tel ou tel de ses poèmes, et qu'il répondait : « Le sens? quel est-il, je me le demande? Oui, je me le demande... »

N'hésitons pas à reconnaître le moins improvisateur des artistes en l'auteur de ces cinq cents pages, si longuement portées, caressées, nettoyées, quintessence de l'effort créateur d'un génie. Parce que les *Feuilles* ont jailli d'expériences, d'impressions, d'une atmosphère, de sources fort différentes de celles où les poètes puisent communément leur inspiration, — aussi, à cause de leur merveil-

leuse fraîcheur et de certaines affirmations lyriques qu'elles contiennent, — des esprits trop peu méfiants ont pu s'imaginer un Whitman se mettant à écrire sans apprentissage et continuant à transcrire pêle-mêle et sans contrôle ses chants ou ses méditations... Comme s'il pouvait y avoir de l'art spontané ! Comme si toute véritable réalisation ne supposait pas souffrances, défaites et victoires, longue patience. Ces luttes et ces labeurs, il les a connus comme les autres et mieux que la plupart, sans doute, pratiquant un art tout neuf et n'ayant pas d'exemples pour le guider. Ce n'est pas non plus parce que les notions de goût, de mesure, de composition, d'ordonnance, telles que nous les concevons selon notre mentalité traditionnelle, s'avèrent entièrement creuses et se dispersent au vent comme feuilles mortes si nous cherchons à les appliquer à ces *Feuilles* vivantes, que nous devons nous croire autorisés à y voir une œuvre grossière et bâclée. Si parfait que soit notre goût, il est simplement le nôtre. Prenons garde à ne pas commettre certains contresens. Whitman, dans sa vieillesse, donnait volontiers cette définition de son livre : « Les *Feuilles :* cinq cents pages que j'ai lâchées..... ». Le vieux renard était assez avisé pour savoir que le sens de cette définition n'échapperait qu'aux simples. Il entendait par là, indubitablement, que sa poésie n'avait rien de commun avec le fin jeu cérébral des rimeurs, parce qu'essentiellement primesautière par son inspiration, parce qu'elle avait jailli de lui irrésistiblement, au contact des choses et des hommes. Oui, certes, il était

bien l'individu qui se laisse aller à chanter, poussé par un besoin de célébrer indistinctement tout ce qui faisait du bien à son âme, et il tenait à l'avouer hautement. Quant à son souci de contrôler scrupuleusement cette inspiration, ce jaillissement, ce chant, et d'en éprouver de toute manière la solidité, il n'en disait rien. Mais il ne lui venait point à l'esprit qu'aucun artiste pût jamais en douter, et quant au lecteur, pourvu qu'il fût atteint, cela seul importait. Il y avait la fonte d'une coulée et il y avait aussi les retouches, auxquelles il consacrait un temps inusité et des soins infinis. Çà et là dans son livre, il se trouvait certainement tels morceaux où l'émotion toute pure avait trouvé du premier coup (ou, du moins, dès la première édition de son livre, derrière laquelle se cachait un long travail préparatoire) son expression adéquate et *ne varietur* ; et alors il s'était bien gardé, par la suite, d'en altérer la moindre ligne. Mais combien d'autres furent retouchés d'une édition à l'autre, et jusqu'à la fin ! En somme, cette fiction de la négligence du métier chez Whitman est tout à fait digne d'aller rejoindre les nombreuses autres légendes tissées autour de l'homme durant sa vie. Et l'on songe finalement au mot initial d'Emerson, qui saluait dans ces poèmes « des choses fortes *incomparablement bien dites* ».

Trop peu de lecteurs encore, à cet égard, découvrent la vérité, qui est pourtant visible lorsqu'on regarde d'un peu près. L'apparent laisser-aller de sa forme, le soi-disant désordre et le pêle-mêle de ses poèmes, que sont-ils sinon la preuve qu'il a atteint le but qu'il s'était assigné, selon sa définition

favorite : le grand art est celui qui fait entièrement oublier l'art ? Il l'a fait oublier au point que nous n'en reconnaissons plus les traces et accusons légèrement le poète de l'avoir ignoré. Le suprême artiste, pensait Whitman, doit présenter, sur son propre terrain, les qualités primordiales d'abandon, d'aisance, de liberté, de plénitude offertes par la nature et les choses, et obtenir que sa création, à l'exemple de celles-ci, se prolonge au delà des formes arrêtées. Il avait employé toutes ses ressources à tâcher de devenir ce suprême artiste, en *recréant* dans ses poèmes ces mêmes qualités qui *dépassent* l'art, loin de le négliger ; il avait peiné durement, avec son génie, pour atteindre à ce parfait laisser-aller, ce naturel, cette abondance comme de premier jet, ces contours indéfinis, ces nuances vagabondes, cette fraîcheur de neuve éclosion, qu'il appelle « le divin style », — cette beauté dont il avait été si ému de trouver, sur le tard, la loi redite, dans une autre langue, par les gorges des montagnes Rocheuses. Et notre trop commune méprise, à nous qui lui reprochons si souvent de n'être guère plus artiste qu'un arbre aux branches éployées, que la lumière, le vent, l'océan ou un enfant qui joue, nous montre simplement à quel point il a réussi.

*
* *

Ce n'était pas seulement en *nommant* les choses qu'il pouvait se délivrer du désir d'assortir son

art aux réalités concrètes qui l'entouraient et de l'associer au secret de leur puissance. Il y avait tout l'innommé, tout l'innommable, qui sollicitait ses sens subtils partout où il allait. Il y avait des choses trop grandes pour être nommées et que toute désignation formelle, même avec le prestige qu'il savait donner au mot le plus ordinaire, eût trahies. Il y avait surtout ces émotions et ces pensées si vives qui s'épanouissaient en lui et déjouaient l'expression autant qu'un gonflement de l'eau ou le murmure du vent dans la cime des pins. Et il savait bien ce que nous attendions de lui : « qu'il montre plus que la beauté et la dignité qui toujours s'attachent aux objets réels et muets ». Il fallait aussi — et c'était peut-être l'essentiel — qu'il montrât « le chemin entre la réalité et nos âmes ».

C'est pourqnoi tout le concret de ses poèmes baigne dans un fluide élément dont la richesse est une de leurs maîtresses caractéristiques. Jamais livre, sans doute, n'a été imprégné de réalité commune et dense à ce point et n'a fait, en même temps, la part aussi belle à l'âme et à ses élans les plus imprévus. Si importante que soit la neuve qualité plastique, sensuelle et réaliste des *Feuilles*, c'est assurément leur atmosphère spirituelle qui agit le plus fortement sur nous, sans qu'il y ait d'ailleurs autre chose qu'harmonie — une sorte de mêmeté interne — entre celle-ci et celle-là. Que Whitman nous offre les choses directement, avec leurs contours et leurs couleurs naturels, en les nommant, ou qu'il nous prépare à la joie de les

deviner en les poussant vers nous par une voie détournée, identique est le but vers lequel il tend. Quand il veut nous mettre en rapport, non plus avec les choses, mais avec lui-même, quand c'est l'homme qui nous parle d'âme à âme, presque toujours il emprunte la méthode indirecte comme la plus sûre et la plus propre à nous transmettre son message, sans qu'une parcelle s'en perde en route. On sent alors de lui à nous se propager les ondes d'une vérité trop vaste ou trop intime pour être formellement exprimée. A travers tous ses poèmes il y a ce passage voilé, aisé du réel au spirituel. Leur particulière qualité procède de la fusion, réalisée à un degré vraiment insoupçonné, du concret avec l'impondérable.

> Mélange mien, l'invisible et le visible...

L'un des aspects où s'affirme le plus certainement sa maîtrise de découvreur est l'art de nous faire entrevoir à demi-mots ou de nous aider à trouver ce point de l'espace où la jonction du concret avec les sources d'émotion qui sont en nous doit s'opérer. Dans le spectacle des plages, qu'il avait absorbé dès son enfance, — rien qu'une étendue de sable illimitée, que la mer lèche de ses langues infatigables, en y jetant son écume, ses randes de débris, en y imprimant la marque de ses ondulations serpentines — il était obsédé par une analogie. Le rivage, ligne mouvante, flexueuse, indéfinie, où deux éléments s'épousent, lui apparaissait moins comme frontière, limite précise, que

comme terrain de communion. Et, dans sa pensée de coureur de grèves, il ne voyait de séparation nette, nulle part autour de lui, entre le positif et le mystique, le réel et l'idéal, pas plus qu'entre la terre immobile et ce rude océan qui l'embrasse avec toute sa passion bougonne. L'idée du mariage, de la fusion des deux éléments l'avait hanté au point qu'elle passa dans son livre, dont elle forme l'un des invisibles fondements.

Lui-même trouve le mot le plus adéquat pour désigner cet élément fluide de ses poèmes, quand il mentionne leur « qualité de suggestion ». L'art de donner à entendre, d'insinuer, de laisser deviner — cet art que Mallarmé et son groupe devaient pratiquer plus tard, à leur manière et pour d'autres fins — y est employé avec une telle persistance et des moyens si subtils que les *Feuilles* semblent parfois comme une longue allusion à quelque chose d'indéfinissable mais de suprêmement réel et fort. Ce livre devient le « poème des Intuitions », le « poème des Émotions », comme Whitman le nommait parfois.

> Rien les mots de mon livre, où il veut aboutir tout,
>
> . . . .
>
> Mais vous, forces latentes qu'on tait, vous vibrerez en chaque page.

Il est chargé d'effluves, d'exhalaisons, de choses « par nul saisies, par nul écrites ». Il s'attache aux plus secrets mouvements de la vie subcons-

ciente de l'homme, évoque les concordances, l'ambiance, l'enveloppe chaude des êtres, ce pulvérin spirituel qui rayonne, vibre et danse autour de nous, entre deux d'entre nous, dans les interstices d'un groupe, moins visible que la poussière d'eau autour d'une chute. Il affectionne une certaine atmosphère vague, « apparentée à l'espace même » ; car « la poésie, quand elle s'adresse à l'âme, est moins forme définie, contours, sculpture, que perspective, musique, demi-teintes, et même moins que demi-teintes ». Dans cette atmosphère, certains nœuds d'ombre proposent leur obscurité presque impénétrable. Ici il ne craint pas plus d'être énigmatique et sybillin à force de concision ou d'élusivité qu'ailleurs d'apparaître lourdement prosaïque, en entassant les objets concrets par blocs : les deux aspects sont corrélatifs et tendent à certains effets par lui voulus. Il sait bien que les « gens de peu ou point d'imagination » demanderont : « Qu'est-ce que cela signifie ? » Mais l'objection ne le touchera guère et, à son tour, il demandera à ceux qui voudraient appliquer à sa poésie le critérium de leur « bon sens » ce que le couchant signifie, ou l'humidité de la nuit. Les suprêmes puissances qui agissent sur notre âme ou en découlent sont aussi insaisissables qu'innommables. Tout effort en vue de les dépeindre sous des images formelles prouverait une compréhension de géomètre, non de poète : ce qu'il importe à celui-ci de montrer indirectement, c'est que ces puissances et lui-même « se sont rencontrés, fondus », « se sont absorbés l'un l'autre ». C'est afin de nous prouver

que cette fusion s'est opérée en lui, en nous incitant à la provoquer en nous, qu'il suggère, nous donne à entendre à mots couverts, nous met *en rapport,* a recours, en un mot, à « la divine loi de l'expression détournée » ; et son verset se fait aussi subtil que les forces auxquelles il cherche à nous incliner. Ce fluide élément prédomine dans ses poèmes au point que parfois les objets concrets y surgissent comme des archipels ou des îlots que leurs fermes contours sauvent seuls d'être submergés. Et des artistes estimés par nous très subtils paraissent assez lourds auprès de ce dispensateur d'effluences qui s'insinuent en nous si furtivement que nous pouvons à peine nous en défendre.

Whitman n'a même pas besoin d'avouer dans ses notes ce que nous sentons si bien : créer l'atmosphère propre à ses fins demeure son grand souci d'artiste. Car la vertu des mots ne se propagera jusqu'à nous que si l'air environnant est d'une certaine qualité. Aussi tout est-il subordonné à celle-ci. Ce n'est pas seulement dans quelques poèmes — comme les *Dormeurs,* où l'atmosphère même du rêve nocturne est si merveilleusement recréée avec son intensité surréelle de vision, son étrange sérénité — mais dans tous, plus ou moins, que règne cet élément fluide, avec la mission de « révéler » des images qui resteraient invisibles pour nous si elles n'y étaient plongées. Nombre de ses mots, dont la relation logique avec leurs voisins n'apparaît pas, n'ont été choisis qu'à cause de leur pouvoir de suggestion. Les longs cortèges d'appositions qu'il affectionne n'ont d'autre raison d'être

que cette raison profonde : ils sont plus aptes qu'une phrase grammaticale à imprégner l'air environnant de la vertu vive et intacte des choses. Ainsi la seule perfection qu'il ambitionne, il la cherche et la réalise dans la qualité irrésistible des aromes qu'il voudrait nous faire respirer.

Il écrivait, dès le début, que l'expression du nouveau poète doit être « indirecte et non directe, ni descriptive, ni épique. Sa qualité passe à travers tout cela pour réaliser bien davantage. » Tout l'exprimé d'un poème n'est que moyens pour nous amener au seuil, une invitation à pénétrer en la demeure, puis s'avancer à travers le grand domaine qui en dépend. Quelques-uns n'entendent pas l'invitation, qui s'arrêtent au portail et en examinent avec curiosité l'architecture sans soupçonner tout ce à quoi il conduit. La vraie beauté d'un livre est un peu comme la séduction qu'un individu dégage, beaucoup moins dans les traits de son visage que dans l'atmosphère de sa personne : ce ne sont ni les syllabes, ni les paragraphes, ni les phrases qui l'emprisonnent, mais elle est bien plutôt ce qui flotte après les pages et vous pénètre lorsque vous le lisez et l'absorbez — cette chaleur secrète qui en émane au contact de votre chaleur, cette invisible force qui vous étreint et que les mots servent seulement à dégager. Le contenu d'un vrai livre ne se trouve point figé dans l'épaisseur de ses caractères typographiques. Nous avons chance bien plus grande de le découvrir dans les marges et les interlignes. C'est là que Whitman abrite sa plus efficace puissance et entasse les richesses dont il est le plus

orgueilleux. Les mots sont moins gonflés de sucs que l'espace entre les mots n'est frôlé de souffles, d'aspirations, de messages. Il y a des silences denses, électriques, chargés, qui ressemblent à ces muettes et immobiles secondes d'un drame où toute l'intensité du dialogue et du geste s'est comme ramassée pour de là jaillir sur vous et vous empoigner. Ce sont de tels instants qu'il choisit pour nous faire ses communications les plus importantes, afin que nous les saisissions bien. Dans ses poèmes, l'implicite et l'impalpable ont toujours le pas sur le formel et l'exprimé. Même quand il nous offre le concret par blocs et qu'il rassasie nos sens, son but réel est de dégager cet ineffable qui est par delà. Il prétend que son poème soit une sorte d'accumulateur spirituel chargé de fluides et de courants, et dont le contact doit nous mettre en communication avec les forces qu'il voudrait faire aboutir à nous comme elles aboutissent à lui.

Ce n'est pas à première vue, ni même à une seconde lecture, que l'on découvre le grand art subtil qu'il a si bien dissimulé en cette création d'une atmosphère bonne conductrice de certains messages. Cela n'apparaît que plus tard, bribe à bribe, avec le glissement de tels mots fluides qui trouvent leur chemin jusqu'à nous, porteurs d'une parcelle plus précieuse de l'âme du poète, et ont la qualité intraduisible d'un regard ou d'une intonation, avec un certain bouquet que nous ne respirons dans aucun autre livre. Ce « manœuvre brutal » s'effarouche aisément et ne se livre pas volontiers : il devient aussi pudiquement secret, par moments,

qu'il était franc et ouvert, lorsque l'instant le lui conseillait. Plus précieux sont les germes que charrie sa poésie, mieux il les enveloppe. Il ne veut les dispenser qu'à bon escient. Il faut que nous les méritions en les découvrant sous la bague, la capsule et les fines membranes. Dans la mise au point de cette qualité essentiellement whitmanienne, celle de semer sur nous comme un pollen, de nous glisser secrètement quelque chose avec « un air de n'y pas toucher », tôt ou tard nous reconnaissons l'artiste incomparable, avec son mélange très particulier d'astuce et de candeur. Walt Whitman, en son langage nourri d'images familières, faisait, un jour, cet aveu à son ami Edward Carpenter : « Il y a quelque chose derrière les *Feuilles d'herbe* que peu, bien peu, pas plus d'un lecteur par-ci par-là, — des femmes le plus souvent, peut-être, — sont en état de saisir. Cela se trouve derrière presque chaque verset, mais caché, caché d'une manière étudiée, avec certains passages laissés obscurs à dessein. Il y a dans ma nature quelque chose de *furtif* comme chez une vieille poule! Vous voyez une poule rôder le long de la haie d'un air en apparence tout à fait détaché ; mais, l'instant d'après, la voilà qui trouve un endroit caché, y pond un œuf et s'éloigne comme si de rien n'était! C'est dans ce même sentiment que j'ai écrit les *Feuilles d'herbe*... » Dans un art d'un ordre aussi nouveau, qui exprime moins qu'il ne laisse à deviner, ne cherche point à réaliser des formes parfaites, mais à nous atteindre, à nous envelopper aussi intimement que possible, en nous

ouvrant des chemins et des perspectives, Whitman est un maître absolu dont bien peu de poètes possèdent le pouvoir de traduire, avec cette force sûre et merveilleusement subtile, « le vrai chant de l'âme, capricieux, à l'aventure ».

Lorsque çà et là, parmi les étalages rayonnants de belle matière et l'éclosion des suggestions vivantes, nous rencontrons dans son livre des passages ternes, sans vibration ni chaleur, c'est que — pour certains motifs, bons ou mauvais, mais siens — il est infidèle à sa propre loi de l'expression détournée. Alors il définit, didactise ou prêche, il en est réduit aux pauvres ressources de l'intellect, tandis que le poète un instant sommeille, tels les plus grands depuis Homère. Le mot cesse d'être le canal des choses ou des courants spirituels, il n'a plus que le contour sec d'un mot. La transmutation qu'est l'art ne s'est pas opérée. Plus d'accent ni d'envol, le faucon est au gîte, les ailes repliées; il ne reste qu'un vieil homme auguste et doux qui ressasse des pensers chers, non sans noblesse, mais sans dilater notre âme à la chaleur de la sienne. Ce sont les inévitables scories de tout génie. Lui-même, avec une pincée d'ironie, s'avouait « trop démocrate » pour éviter certaines « platitudes ». Il oubliait d'ajouter, ce précurseur, qu'en s'avançant sur un terrain absolument inconnu, le désir lui venait parfois de s'arrêter pour en relever le plan, faire des constatations théoriques, — il lui arrivait, par exemple, d'*enseigner* les hommes et les poètes au lieu de les *susciter* par son seul exemple. Dans une note très ancienne

parmi ses papiers se trouve curieusement cette condamnation par lui-même des quelques pages didactiques de son œuvre — qu'il y a maintenues néanmoins « pour des raisons », malgré toutes les révisions et les suppressions : « Je pense aujourd'hui qu'il vaudrait mieux ne m'embarrasser *aucunement* de raisonnements contre les modèles étrangers — mais *simplement continuer à créer des modèles américains.* » Parfois aussi la page terne est tout à coup soulevée par un grand souffle prophétique, comme si le poète dans son sommeil s'était retourné ou avait ouvert les yeux. En quoi, d'ailleurs, le fait que de tels passages existent dans les *Feuilles* serait-il de nature à nous inquiéter? Il n'est pas d'autre façon de comprendre Whitman que de l'embrasser dans sa masse et son unité, où toutes les nuances se fondent. La même atmosphère baigne le tout, la même qualité d'âme s'éprouve du premier au dernier de ses versets. « La loi des conditions requises pour un grand poème ou toute autre œuvre complète — déclare-t-il — est l'originalité, ainsi que la superbe beauté moyenne de l'ensemble. »

Si Whitman avait disposé ses *Feuilles* avec le souci majeur d'offrir un « bel ouvrage », comme le ciseleur ou le paysagiste jardinier en proposent à notre admiration, nous pourrions lui reprocher plus d'un échec, mais nous savons combien différente était sa préoccupation. L'impression a été maintes fois notée que ses poèmes semblent moins avoir été *faits* qu'avoir *poussé,* comme un organisme qui s'éploie inéluctablement selon la loi

latente de son germe : impression qu'appuierait curieusement, d'ailleurs, un examen de ses méthodes de composition. Ses versets possédaient en effet, avec les qualités souples, ductiles, libres, évolutives de la vie, la vertu essentielle de la matière vivante qui est de se développer. Whitman demandait que la poésie fût, avec les moyens qui lui sont propres, comme les germes qui fendent, d'une lente poussée irrésistible, la croûte épaisse de la glèbe et pointent vers la lumière ; il exigeait du poète que celui-ci eût assez profondément inhalé la volonté secrète de la nature pour la faire jouer à son gré dans ses propres créations, comme si ce vouloir continuait positivement de s'exercer à travers lui et ses mots. Les *Feuilles* — le mot seul ne le montre-t-il pas assez clairement ? — sont une croissance, et une croissance indéfinie. Ce n'est pas de la matière refroidie et cristallisée aux formes immuables, mais la vie même des choses qui coule, se transforme, se ramifie, avec sa faculté inépuisable de renaissance. Les versets flexibles et vagabonds se prolongent et se balancent, appelant d'autres rameaux qui sortiront sous de nouvelles ondées et de nouveaux soleils. La musique ne cesse pas dès que le son de la dernière syllabe s'est éteint : on dirait bien plutôt qu'elle commence alors. La rareté du point dans ces poèmes est comme l'indice extérieur de ce sens de continuité, précisé encore par la répétition fréquente de tels mots évocateurs comme celui de « flot », qui évoque le παντα ρεει des Anciens. Ce sont les chants d'un univers où tout est lié à tout, où chaque chose serait inachevée si, par

tant de branches invisibles, elle ne se prolongeait dans l'ambiant. On y sent la même pulsation chaude que celle du poignet sous les doigts qui l'entourent. Quelque chose de frais et de vivace s'épand vers nous avec le mouvement libre et fort d'une vague ou d'un vol de mouette. Que l'on soit sensible à cette poésie ou qu'on la repousse, elle n'accuse du moins nulle concession au métier, elle ignore le remplissage, les chevilles et la médiocrité, son tissu ferme et plein contient des muscles et du sang : elle est entièrement exempte de littérature.

C'est pourquoi on lit moins Whitman qu'on ne l'éprouve et l'aspire, qu'on ne l'absorbe par les sens et par l'âme, sans le disséquer davantage que nous n'analysons le vent qui nous souffle au visage. Nous ne cherchons pas à en faire le tour comme on fait le tour d'une belle fontaine sur une place. Nous le buvons comme un air plus fortifiant et plus subtil, nous le goûtons comme un merveilleux cordial, nous le humons délicieusement comme une touffe de thym ou de menthe sauvage. Nous ouvrons son livre, délivrés de la préoccupation d'y trouver ce que l'on a accoutumé de chercher dans un livre ; nous le parcourons avec abandon, en le laissant venir à nous par bouffées, en nous laissant peu à peu imprégner par son arome, en le savourant comme nous savourons « la musique, les fleurs, la beauté des hommes et des femmes ». Il prend lentement possession de nous par toutes les émanations furtives qui s'élèvent, comme des bulles, d'entre ses feuilles, plus encore que par la couleur et le déroulement de ses versets.

Nous le sentons encore, même quand son sens ultime, enfermé aux flancs des mots, nous échappe, car sa chaleur ne nous manque presque jamais, et cela suffit puisqu'elle est si bonne.

> Celui qui me tient la main m'a complètement satisfait.

Nous ne demandons pas non plus à la nature ce qu'elle signifie quand elle nous baigne; notre bonheur en sa présence ne questionne ni ne barguigne. La plénitude de son attrait et de notre jouissance se mesure au peu de désir qu'elle nous inspire d'en chercher le pourquoi. Essayerons-nous de deviner par quels moyens, dissimulés sous ses versets hirsutes, ce poète nous enlace si étroitement, comment il se fait qu'il sente si bon la terre, le vent et la mer et la chair des hommes, qu'il nous imprègne comme l'odeur d'une forêt ou d'une grève? Vaine recherche.....

Nous pouvons estimer, par la force de cette attirance, jusqu'à quel point Whitman a réalisé le premier de ses vœux qui était d'offrir un art en concordance avec la nature. Ses poèmes agissent sur nous ainsi qu'un rayon de soleil qui nous réchauffe ou qu'un fleuve qui nous entraîne. Ils nous impressionnent aussi *réellement* que les éléments et les spectacles et les hommes vivants s'imposaient à lui vivant, et d'une façon analogue, c'est-à-dire par leur puissance irrécusable, leurs effluences, leur magnétisme. En captant dans son livre les odeurs, les couleurs, les rythmes de la

nature et le rayonnement de la présence humaine, le poète a chargé les mots d'une si mystérieuse qualité qu'ils exsudent à jamais ce qu'il a lui-même inhalé si voluptueusement durant son existence, comme si ces mots étaient devenus eux-mêmes des êtres et des choses, placés à notre portée et dépouillés de leurs gangues. Aux marins les *Feuilles* se révèleront par bouffées messagères des souvenirs de la terre, et pour les terriens elles bruiront de l'appel de l'océan. Dans les instants de leur plus pure efficacité elles se gardent bien de nommer, plaider ou définir : elles se délivrent en nous, tendrement, du trésor d'une émotion dont nous devenons l'unique dépositaire, elles nous mettent en rapport avec les courants qui sont avides de nous, elles nous arment et nous saturent, parce qu'il n'est pas de moyen plus sûr de nous convaincre.

> L'humidité de la nuit pénètre plus avant dans mon âme...

Apparenté lui-même par sa structure physique autant que par sa nature spirituelle aux forces élémentaires, Whitman, en maître puissant, les a inclinées à son gré pour les faire entrer dans son livre, afin qu'elles y manifestent, mêlées au parfum d'une âme humaine, leur souveraine efficacité. En déterminant ce mélange, il s'est placé au delà des zones poétiques connues, il s'est créé sa propre atmosphère, et c'est pourquoi l'impression reçue de ses poèmes est si absolument différente

de celle que nous laisse tout autre livre écrit, même le plus affranchi des traditions. On s'approche de lui comme on va au bord de l'océan pour éprouver son effet puissamment tonique.

Vous respirez la fraîcheur du matin dans votre courtil. Il y fait délicieux parmi les fleurs alignées, les plantes grimpantes et les berceaux de verdure. Un désir vous prend néanmoins de pousser le portillon et de sortir, parce que vous savez que ce jardinet n'est pas tout, que le monde alentour est vaste et vous réserve des surprises. Et par des sentiers que vous connaissez, vous grimpez jusqu'au plateau voisin parmi les champs, les rocs, les broussailles et les fleurs sauvages. Mais il y a surtout l'air qui est plus vif, plus succulent à mesure que vous vous élevez, l'air qui vous lave de vos vieux péchés et vous emplit d'un bonheur complet à ne savoir dire s'il est plutôt physique que spirituel. Il y a la perspective qui est magnifique, lorsque vous êtes arrivé au sommet : toute la vaste plaine avec les bourgs, les fermes, les animaux, la rivière et la forêt, qui se rassemble et se dénombre jusqu'à l'horizon pour monter unanimement vers vos yeux et s'engouffrer en vous. Il y a cette transfiguration glorieuse des moindres réalités dans la lumière et l'espace. Et si vous pensez encore à votre courtil, où vous reviendrez pourtant, c'est parce qu'il est dans le prolongement du paysage que vous aspirez. Vous vous sentez épanoui, fortifié, illuminé, vous vous exaltez à la pensée des grandes choses que vous pourriez accomplir avec le plein air et la vallée comme alliés, et nul ne vous per-

suadera que vous n'êtes pas, à cette minute, un homme nouveau.

Vous foulez ce plateau quand vous êtes avec Walt Whitman. Un signe certain auquel se reconnaissent, selon lui, les très grandes œuvres, c'est qu'on y respire à pleins poumons. En présence de la sienne, en tout cas, nous sommes baignés par l'air des hauteurs et des plages, nos puissances se dilatent, le cours de notre sang devient plus vif. Nous ne pensons pas à l'admirer en juge rassis de la beauté : nous nous en grisons. Nous rendons ainsi hommage à son caractère inspirateur bien plus que réalisateur.

Le poète savait bien que cette vertu de son livre ne se manifesterait qu'à des âmes parentes (« Nul ne m'appréciera parfaitement qui n'a en lui-même un peu de ma rudesse, de ma sensualité et de ma fierté »), qu'à ceux qui aiment ce qui les invigore, et sous certaines conditions. Il y avait bien des chances que tout le plein air qu'il y avait condensé demeurât peureusement enfermé dans les mots, si l'on se réfugiait, pour l'interroger, entre les murs d'une chambre. Cette puissance tonique ne se dégagerait pleinement que sollicitée par le contact parent des souffles du dehors. Là seulement ses poèmes offriraient leur vraie signification, leur efficacité et leur senteur. Écoutez ces avertissements :

> Je jure que je ne me traduirai jamais plus qu'à celui ou celle qui restera seul à seul avec moi en plein air.

> Si tu veux me comprendre, va sur les hauteurs ou la plage.....

Il avait répété lui-même l'expérience de ce singulier effet du plein air sur les plus grands génies, en lisant Homère, Shakespeare et Dante devant l'océan ou dans les bois. Il connaissait assez bien les salles de lecture pour nous demander de soustraire ses *Feuilles* à leur fade atmosphère.

> ... dans les bibliothèques, je reste comme un muet, un benêt ou un à naître ou mort.....

Il y a des livres qui dégagent leur parfum spécial au coin du feu, fenêtres closes, des livres exquis et doux que l'air brutal flétrirait. Il en est d'autres qui « ont besoin d'un large espace pour tourner, comme un grand navire ». Le sien était un de ces grands navires.

III

LE LIVRE ET L'HOMME

> C'est moi que tu tiens et qui te tiens,
> Des pages je saute dans tes bras...
>
> W. W.

Cette force vive de rayonnement et d'attraction que dégagent les versets des *Feuilles d'herbe* — façon très particulière qu'a ce livre de nous révéler sa beauté — semblerait tout d'abord issue de tous les points indifféremment du vaste poème. Il est commun de ne pas découvrir à première vue que cette irradiation émane d'un foyer unique d'où elle s'épand, comme projetée par un puissant réflecteur, jusqu'au moindre objet. De même c'est seulement après avoir laissé reposer nos impressions premières d'une grande fresque d'humanité violente, confuse, débordante, avec ses masses, son mouvement fiévreux, ses passages brusques de la lumière crue à l'ombre épaisse et de la réalité la plus ordinaire aux plus imprévues fan-

taisies, que nous en percevons peu à peu l'ordonnance barbare et voulue et que chaque détail justifie sa place dans l'ensemble. Nous tenons alors un bout du fil conducteur. Derrière toutes les puissances visibles ou palpables qui s'entrelacent dans la symphonie se dissimule un élément plus singulier, comme un feu qui les anime et leur propage secrètement sa chaleur.

Quelle que soit l'importance de l'une ou l'autre partie de ces poèmes, derrière leurs frondaisons comme derrière un écran, quelque chose de plus important se cache. Il y a, par delà cette attirance des objets et cette richesse de suggestion, une attirance plus subtile encore et plus précise, qui provient d'un centre très à part, d'une force en soi que nous ne sentons peut-être dans aucun autre livre, si grand, si lourd d'humanité et de réalité soit-il. Ce pouvoir dépassant la simple puissance poétique est un attribut qui est propre à celui-ci et révèle la vertu intrinsèque dont les *Feuilles* sont imbues. Car les qualités que nous avons touchées jusqu'ici ne sont essentielles qu'en fonction de cette qualité plus haute qui nous fait découvrir l'axe du livre.

Au temps où il roulait en lui maints projets pour se délivrer du grand besoin qui le possédait d'exprimer son époque et son milieu en un poème, il avait résolu de bonne heure, nous confie-t-il, « que le tronc et le centre d'où la réponse devait rayonner, et vers lequel tout devait converger de tous les points épars, si éloignés qu'ils fussent, serait nécessairement un corps et une âme fondus en une identité, une personnalité. » Il interpréterait donc

ces thèmes nouveaux, l'Amérique, la Démocratie, le Travail, par le moyen d'un Individu. Ensuite il décida, après mûres réflexions, que cet Individu serait lui-même, Walt Whitman, — ne pouvait être autre que celui-là en personne qui méditait cette glorification du monde moderne.

Bien d'autres avant lui avaient ordonné leur poème autour d'un « héros », et certains même s'étaient proposés à nous sous l'aspect d'une transfiguration lyrique. Mais il n'était aucunement dans sa pensée de créer un héros de cet ordre et de le placer dans un cadre approprié. Il voulait faire vivre un Américain du peuple et du milieu du dix-neuvième siècle, placé dans des circonstances moyennes, comme il était lui-même placé, non point un grand capitaine, un rédempteur ou un saint. Il voulait faire vivre un homme qui serait le « double » du Walt Whitman foulant les trottoirs populeux de sa ville : un homme concret ayant les appétits, les traits et l'âme de ce personnage nullement exceptionnel, mais qui, d'avoir confronté tant de spectacles et d'humanités divers, apparaîtrait immensifié au point de se métamorphoser, sans se départir le moindrement de ses idiosyncrasies, en un Individu composite et démesuré atteignant les proportions du type. En cette transcription poétique de soi-même, en cette expression, haussée jusqu'à l'art, de sa « personnalité physique, émotionnelle, morale, intellectuelle et esthétique », « identifiée avec le lieu et l'époque », il était surtout guidé par un désir de fidélité et de sincérité. Il n'entendait pas accentuer certains traits, conventionnellement

beaux ou sublimes, de son individu, en laissant les autres dans l'ombre, ni le montrer seulement dans sa fleur, dans ses pensées ou ses sentiments choisis; il voulait donner *tout* cet individu dans sa vérité vive. Un homme, un gars comme lui, un Walt Whitman de tous les jours, ni plus ni moins « héroïque », sans restriction, avec ses désirs crus, ses « vices », ses aspirations, ses doutes, sa foi, ses contradictions, ses rêves, dépeint de pied en cap dans son prosaïsme comme dans sa spiritualité. Un homme comme nous, aussi grand et aussi petit que n'importe lequel d'entre nous, mais essentiellement vrai et de cœur battant. Il lui paraissait d'ailleurs d'autant plus naturel d'offrir, au centre de ses poèmes, un individu complet et riche que lui-même était taillé dans un bloc étonnamment beau. En se regardant, il était naturellement porté, tout en restant vrai, à accorder les proportions les plus généreuses à la figure centrale de son livre.

Cet Individu, le plus souvent invisible, qui ne nous montre que furtivement sa face çà et là à travers les interstices d'une strophe, mais dont l'arome de personne réelle et vivante se hume jusqu'aux extrêmes ramilles de son éploiement, réalise l'unité profonde et interne du livre en sa grande diversité d'apparence chaotique. Il en lie toutes les parties hétéroclites comme « avec un cercle de fer ». Le poète, en effet, ne chante pas un Individu, son aventure et ses émois, à l'ancienne mode : c'est l'Individu qui se chante, agit, souffre, rêve et jouit devant nous, directement ou indirectement, à travers sa jeunesse, sa maturité, sa vieillesse et sa

décrépitude. Les strophes du poème sont comme ses gestes et ses émotions, la chair de sa chair et les vibrations de sa pensée en opération.

L'eau, les forêts, les monts,
La terre entière murmurent par l'entremise de moi.

Le livre, de la première à la dernière feuille, n'est rien autre en vérité qu'un Walt Whitman de stature et de plasticité illimitées, épanoui et ramifié en tous sens. De même que le poète ne chante pas les réalités, mais nous les donne pour nous laisser le bonheur d'en palper le grain, il ne se dépeint pas, il s'offre en personne, il passe à côté de nous, nous frôle, imprégnant l'atmosphère de ses émanations, sans s'étonner si nous nous retournons pour le suivre des yeux, comme les passants des rues de New-York ou de Washington se retournaient dans son sillage. Il s'offre avec sa magnificence rude d'animal humain, comme un résumé de tout ce qui l'entoure, et à l'odeur de sa chair les senteurs de la terre, des vergers, des grèves sont si intimement mêlées que bien souvent nous ne savons plus distinguer si elles émanent de lui ou de ces choses en lesquelles il semble se prolonger naturellement.

Dans la réalisation de ce personnage aux contours fuyants se dissimule une sorte de phénomène d'incarnation par lequel un monde s'est fait homme, semble s'être recréé et résumé sous l'aspect d'une forme distincte. Nous sentons à son aspect que tout un peuple a passé par là, qu'une

vaste contrée y a laissé son empreinte. Si le poète avait pris l'Amérique dans sa main, qu'il l'eût pétrie à son image en lui insufflant sa propre âme et lui imposant ses propres traits, comme le dieu des mythologies le fit avec l'argile, la fusion n'eût pu être aussi intime qu'elle apparaît dans l'homme qui emplit le livre de sa stature et de son ubiquité. Comme pour l'enfant du poème, chaque objet qu'a vu ou pensé cet homme est devenu une part de lui-même. Le continent, d'un océan à l'autre, s'est fondu en sa charpente, la multitude des spectacles et des désirs de la jeune démocratie s'est agrégée à son âme « omnivore ». Il est devenu « l'âge transfiguré », le portrait d'aujourd'hui, le représentant des cités et des races nouvelles, et des espaces dans lesquels elles se meuvent. Il a tous les visages de ce temps, il est tour à tour masculin comme ses mâles et féminin comme ses femmes. Et il dépasse même ce pays et ce siècle qu'il porte en lui, il les déborde, parce qu'un individu comme lui, comme vous et comme moi, de par sa qualité simple et irréductible d'individu, « est plus grand que tout. » Leçon que, parmi tant d'autres, le poète nous offre par surcroît, avec l'aisance d'un maître de cette envergure, à concilier, comme en se jouant, le grand art et la leçon.

Il fallait la personnalité culminante de Walt Whitman, combinée avec la puissance de son génie, pour créer ce « portrait-type », cette figure à la fois simple et multitudinaire d'homme-humanité, si réelle, si colorée, si personnelle, si proche et pourtant assez large pour embrasser tout et tous et

ainsi atteindre, vue sous un certain angle, les proportions indéfinies d'un être mythique.

> Je suis vaste, je contiens des multitudes...

Il est vrai qu'en bâtissant ce type composite, il lui suffisait, en quelque sorte, de rester fidèle à soi-même. Car quelque distinct qu'il fût, le Walt de la vie semblait réellement porter en soi plusieurs hommes. Au point d'intriguer ceux qui le voyaient passer et le prenaient tour à tour pour l'un des personnages nombreux et divers qu'il aurait pu être aussi bien : capitaine, missionnaire, docker, planteur, que sais-je... En écrivant cette strophe, par exemple, le poète ne faisait que transposer un sentiment réellement éveillé par sa présence :

> Puis les artisans le prennent pour un artisan,
> Et les soldats supposent qu'il est soldat et les marins qu'il est homme de mer,
> Et les écrivains le prennent pour un écrivain et les artistes pour un artiste,
> Et les manœuvres reconnaissent qu'il pourrait œuvrer de ses mains avec eux et les aimer...
> Les Anglais croient qu'il sort de leur souche anglaise,
> Aux Juifs il semble un Juif, aux Russes un Russe, ordinaire et proche, d'aucun éloigné.

Lorsqu'on regarde une série de ses portraits on comprend si bien cet embarras des passants de New-York ou de Washington à désigner l'homme

qu'il était réellement parmi tant d'autres possibles, tellement est déconcertante la diversité de physionomie et d'expression accusée par ses traits, parfois à la même période de sa vie, et sans que le modèle ait cessé d'être parfaitement naturel. On croirait surprendre les avatars d'un personnage de la Fable. Voilà le chemineau, voici le Jupiter olympien, puis un ouvrier ou un marin, ensuite un philosophe, encore un mystique aux traits comme ascétiques et plus loin une face rubiconde, gouailleuse et presque cynique. Ainsi Walt n'avait eu qu'à interpréter, en l'élargissant jusqu'à la faire correspondre aux proportions qu'il voulait donner au type de ses poèmes, cette étonnante multiplicité qui lui appartenait en propre. On ne peut s'empêcher de songer à quelle froide épopée se fût inévitablement réduite son œuvre si, en moins grand poète, il l'avait ordonnée autour d'un personnage symbolique, au lieu d'y introduire un homme vivant et respirant qui vous dit : « Bonjour, vieux ! » avec une intonation si simplement cordiale, — lui-même avec son torse, ses sens, son regard, son cœur, son sexe, ses mains, et, avant tout et à travers tout, son âme waltienne. Non pas un protagoniste arbitrairement fait de pièces et de morceaux juxtaposés, mais un individu vrai dans sa peau, quoique multiple en ses possibilités, ses attributs et ses métamorphoses. De n'avoir rien laissé évaporer de soi-même, de l'individu réel qu'il était, portant la marque d'une certaine race et d'un certain temps, dans ce grandissement indéfini à travers le temps et l'espace — que nous retrou-

vions si bien l'authentique compagnon de West Hills, fils de Walter Whitman le charpentier et de Louisa Van Velsor, le typo, le camarade des cochers et des soldats, en cet individu assez large pour que quiconque puisse y trouver abri et réconfort — d'avoir réussi, en un mot, à ne rien perdre du particulier, du plus singulier et de l'exceptionnel même en le haussant à l'universel, c'est là une victoire de créateur qui s'inscrit parmi les suprêmes réalisations poétiques. Si Whitman avait failli à ce point central, son livre entier s'effrondrait. Toute la beauté des branches était compromise, si le tronc n'avait eu les proportions et la vascularité qu'il fallait. Et c'est parce qu'il a si bien réussi à camper ce personnage en vie que son livre est ce qu'il est, c'est-à-dire infiniment plus grand que la somme de ses plus beaux fragments.

Whitman avait bien conscience d'offrir « le livre le plus *personnel* qui ait été écrit », et il n'entendait point par là le plus subjectif seulement, mais surtout le plus imprégné de l'arome d'un individu distinct. Il ne trouvait pas d'exemple, en littérature, d'une tentative semblable. Introduire un être humain réel dans un livre comme il l'avait mis dans le sien, le transcrire tel qu'il était et tout vif « en loyaux caractères imprimés » : cela n'avait jamais été fait avec une telle « liberté, plénitude et sincérité, ni dans ce même esprit ». Ce point de départ, dont il revendiquait seulement l'originalité et le caractère authentique, en nous laissant le soin de confirmer ou d'infirmer le succès durable de sa tentative, suffisait à marquer les *Feuilles d'herbe*

d'un signe spécial parmi tous les autres poèmes écrits. S'il réalisait déjà une chose neuve en faisant la poésie de son temps, quelle chose incomparablement plus neuve, en effet, de l'avoir exprimée au moyen de l'homme quotidien et innombrable qui se chante, s'accomplit et s'accroît de versets en versets ! Sa création, confiée aux pages d'un livre, est aussi bien un acte jailli directement de la vie, elle est inclassable et ne porte point de nom jusqu'ici : nous y voyons plutôt une œuvre intermédiaire entre ce que nous nommons livre, poème ou chant et ces odes tranquilles ou animées que sont les objets ou les êtres qui s'illimitent et s'entrecroisent au grand jour autour de nous. Pour ses contemporains, il suffisait à Walt de rester l'homme qu'il était naturellement pour réaliser le plus beau de ses poèmes. A ceux qui le coudoyaient, il avait à peine besoin d'adresser un message écrit, car son seul aspect physique en disait bien plus long que tous ses versets. C'est plutôt en vue de l'avenir, en vue de nous, qu'il devait composer un livre, afin d'y enfermer sa qualité personnelle. Et s'il n'avait écrit ses poèmes que pour perpétuer cette vertu souveraine de sa présence, — pour éterniser peut-être, en le mettant à la portée de chacun, ce grand poème vivant aux accents si persuasifs qu'était son individu ?

La texture particulière de ces *Feuilles*, où les objets et les existences sont pétris avec la chair et l'âme d'un individu, fait que leur qualité dominante est d'émaner d'un être qui se tient près de nous. Ce n'est plus ce vif reflet d'humanité qui

colore telles œuvres que nous aimons ; c'est le foyer même avec sa force directe qui nous chauffe. Il y a ici quelqu'un avec son arome. Nous sentons le frémissement d'un contact. Nous n'accueillons pas un messager ni un confident, venu pour nous parler d'un homme beau et fort qui nous aime. C'est Walt Whitman lui-même qui nous affecte et nous emplit de sa présence : elle embaume l'air autour de nous.

> Quand tu liras celles-ci moi qui étais visible serai devenu invisible,
> Alors ce sera toi dense et visible qui bien concevras mes poèmes en tâchant de m'atteindre,
> Te figurant combien tu serais heureux si je pouvais être avec toi et devenir ton camarade ;
> Qu'il en soit comme si j'étais avec toi. (Ne sois pas trop certain que je ne suis pas à cette heure avec toi.)

De sa voix naturelle il nous confie certains mots pour que nous n'hésitions point à le reconnaître, lui en personne, à travers la plus étrange des métamorphoses. Il a pris la forme d'un livre pour des raisons. Nous connaissons les livres avec leur odeur fade de papier, de colle et d'imprimé. Mais il a voulu nous prouver qu'un livre pouvait dégager un parfum frais et fort comme celui de la terre mouillée et du feuillage à l'aube, subtil et tiède comme l'odeur d'un corps sain. Il nous prévient de ne pas nous laisser tromper par les apparences. Ces *Feuilles*, nous dit-il, ne sont « pas simplement papier, caractères et encre automatiques », mais

« sang chaud battant de ma vie », « instance et forme d'une personne ». Par moments, le livre prend voix et nous parle comme un compagnon de route nous parlerait. Le livre parle à la première personne et nous interpelle : « Toi, là-haut... » ou bien : « Quiconque sois-tu, qui me tiens en ce moment à la main... » Le livre nous murmure : « Quand j'étais appuyé, la tête sur tes genoux, camarade... » A cet instant la page imprimée s'entr'ouvre, tombe comme un vêtement d'emprunt, et celui qui s'en était voilé laisse rayonner pleinement sa présence, comme pour nous confondre et mettre en déroute nos dernières velléités d'incroyance. Et lorsque son chant va bientôt s'achever, au moment de nous dire adieu, parmi ses recommandations suprêmes avant le grand voyage, entendez-le chuchoter à celui qui, malgré tout, n'aurait pas compris encore, l'aveu clair et définitif, livrer à tous les incrédules la clef, le mot de l'énigme enfin, pour être bien sûr qu'après lui pas un de ceux qui l'approcheront ne se méprendra :

Camarade, ceci n'est pas un livre;
Qui touche ceci touche un homme.....

Quelles images, les plus rayonnantes mêmes, pourraient agir avec la force aimantée d'un visage réel tourné vers nous ou d'une main posée sur notre épaule et dont la chaleur se mêle à la nôtre ? La présence dégage ce que les mots ne peuvent dire. La présence est réalité avec ses effluves puis-

sants et son caractère irréfutable. N'en pouvons-nous citer de ces œuvres d'art à travers lesquelles s'irradie une personnalité si forte et si vive que nous allons tout droit vers celle-ci nous chauffer, comme on se chauffe à un foyer, et recherchons dans les moindres bribes laissées par l'artiste le goût délicieux d'une présence? Nous sommes si puissamment attirés parce qu'il ne s'agit pas de cette *émotion de pensée* qu'ont seulement cherchée et réussi à dégager de très beaux artistes, mais de quelque chose de bien plus essentiel : une émotion émanant de l'homme tout entier et s'adressant à l'homme tout entier, à cette sensibilité élémentaire et très profonde qui est au delà des provinces spirituelles dont notre être est plus que la somme. N'en est-il pas ainsi, près de nous, d'un Van Gogh, d'un Charles Louis Philippe, entre plusieurs autres? La beauté de leurs plus belles pages nous entraîne irrésistiblement vers la beauté plus grande encore de l'être humain d'où elles s'épanchent. Elles ne sont qu'un acheminement vers la source qui seule peut étancher la soif qu'ils ont allumée en nous. L'attirance que nous subissons dans les *Feuilles* est d'une sorte analogue ; mais ce qui en fait le caractère unique, c'est qu'ici non seulement l'individu qui l'exerce est d'une stature et d'une puissance d'athlète à déborder tous les livres possibles, mais qu'il nous donne l'illusion parfaite d'exister physiquement sous les espèces du mot, que nous croyons le toucher, sentir son souffle, saisir les inflexions de sa voix, être pénétré par son regard d'homme vivant, quand nous parcourons ses

poèmes. Nous devenons l'un des milliers de contemporains qui eurent avec Walt échange de paroles. Non les indifférents, mais l'un de ses intimes, ceux auxquels il montrait son plus vrai visage. Nous le sentons à nos côtés comme si le camarade que nous aimons le mieux était là, avec l'enchantement de sa présence, avec sa forme corporelle qui nous est aussi chère que son âme. Nous ne songeons pas à nous en défendre. Nous nous abandonnons comme on va instinctivement à sa vérité.

De même qu'une âme exquise parfume les traits et les gestes de l'être le plus gauche, la chaleur de cette présence voilée traverse le livre entier jusqu'en ses recoins de « vulgarité » et ses steppes de « platitude » qu'elle métamorphose étrangement. Auparavant vous vous étiez peut-être dit : « Ce poète ne serait-il qu'une force de la nature qui, par hasard, produit des effets d'une foudroyante beauté et demeure, entre temps, monotone et quelconque? » A présent vous êtes certain qu'il y a autre chose, un vouloir, une unité par delà cette apparence propre à vous déconcerter. Vous avez touché l'individu qui en est l'âme. En décrivant l'art de Whitman, nous soulignions sa maîtrise à nous offrir les réalités compactes avec leur couleur et leur substance autant qu'à nous communiquer les plus subtiles émanations. La façon dont l'homme des *Feuilles* nous fait sentir qu'il est là, sans presque paraître, montre bien cet art à son apogée, se dépassant lui-même pour s'évader en des régions où nous pouvons à peine l'évaluer. Ce qui frappait surtout les contemporains du poète,

même ceux qui ne le comprenaient pas, c'était l'espèce de rayonnement extraordinaire de sa personne. Par quels moyens secrets a-t-il réussi à imprégner si parfaitement un livre de cette qualité magnétique, à s'y glisser corps et âme si authentiquement que ce livre possède le même rayonnement ? A nous communiquer cette chaleur de la chair, cette vibration de la voix vivante, à travers des mots translucides? A saturer la page imprimée d'une senteur humaine si précise? A nous faire savourer si pleinement le goût de lui-même, en restant dissimulé derrière le feuillage touffu de ses versets? A se donner, enfin, à nous tout entier avec de simples mots et entre les mots? A faire en sorte que nous soyons près de dire, en relisant ses poèmes : « Ceci est le corps, ceci est le sang, ceci est l'affection d'un homme, qu'il nous prie d'accepter en souvenir de lui »? A quel pouvoir inconnu de créateur attribuer cette transsubstantiation, opérée avec le seul concours visible de ces trois éléments : une individualité athlétique, le génie, l'amour? Nous le demandons sans chercher à définir ce pouvoir ni attendre qu'on nous l'explique. Nous le subissons comme la chaleur, la lumière ou la bonté. Nous disons seulement que c'est là le plus beau miracle de son art. Ce pétrisseur rude et chaotique enseigne là aux plus fins ce qu'est la finesse, et, en appliquant le secret d'une matière inconnue, se révèle artiste d'un ordre entièrement nouveau. Que l'on démolisse, si l'on veut, son métier poétique, que l'on nie, un à un, tous ses versets, il reste cela, il reste lui, cet homme vivant

dissimulé et présent derrière chaque page de son livre et qu'aucune de nos critiques ne réussit à atteindre. Il reste l'homme avec son prodigieux rayonnement qui traverse si aisément nos dialectiques et nos réserves. Il reste une force irréductible, inanalysable : cette présence réelle et son émotion.

*
* *

Il y a là quelqu'un qui s'offre à nous pour que nous nous donnions à lui. Quelqu'un qui, par sa seule présence, plus décisive que des arguments, s'ingénie à nous gagner, car il est décidé à faire notre conquête.

Les *Feuilles* nous parlent avec la voix d'un homme qui, n'ayant pu rassasier, durant sa vie mortelle, le plus impérieux de ses appétits, une terrible faim qui le tourmentait de compagnons selon son cœur, continue à les chercher et en cherchera toujours davantage. Ce Walt qui s'y glissa avec sa passion contenue et son âme vorace veut être encore et à jamais aimé personnellement, sous la forme impérissable du livre, comme était communément aimé par ceux qui le rencontraient ou allaient vers lui le Walt qui mourut un soir de 1892. Il s'y est mis pour « susciter les affections par centaines » par la force d'aimant de sa personnalité.

Les *Feuilles* bruissent d'un grand appel d'amour

qui rarement crie, mais le plus souvent murmure et chuchote. Celui

> Qui n'était pas orgueilleux de ses chants, mais de l'océan d'amour sans bornes en lui et l'épanchait sans compter,

savait à merveille que le désir dont il ne pouvait se délivrer assez et qui le poignait jusqu'à la souffrance aiguë couvait pareillement dans l'âme de ses semblables, hommes et femmes, cadets et aînés, plus ou moins assoupi, plus ou moins enfoui, presque jamais éteint ou absent. Il connaissait si bien, pour l'avoir trouvée chez tant d'autres également, « cette soif insatisfaite de sympathie et cette offre illimitée de sympathie », cette universelle, perpétuelle demande, et la réponse qui ne venait pas ou ne contentait pas. C'est pourquoi il apportait l'aliment et le breuvage qui apaisent la soif et la faim des hommes. Son livre contenait la demande et la réponse. Il en avait fait le moyen de calmer, en se contentant lui-même, les secrètes fringales de ceux qui s'en approcheraient. Il y aurait des « courants sans fin d'affection, d'amitié vivante et battante » qui glisseraient désormais entre chaque lecteur et lui. Les *Feuilles* seraient l'instrument à l'aide duquel le commun besoin de se donner et de prendre trouverait une satisfaction d'autant plus pleine que le repas offert était plus substantiel — le point d'échange d'une richesse d'humanité dont chacun de nous viendrait se délivrer et prendre autant qu'il en pourrait posséder ou

contenir — tel un port où des navires viennent de toutes les mers déposer leur cargaison et emplir leur cale de denrées précieuses.

Dans le sillage de l'homme qui rôde derrière les rameaux lourds il y a comme un frisson d'attente et de désir. On dirait que le feuillage frémit entre l'élan de ce cœur vers nous et notre approche. L'atmosphère est chargée d'une émotion intense et de qualité rare. C'est en répondant à cet appel, en cédant à cette émotion, en devenant l'un de ces compagnons attendus et désirés par l'homme qui s'abrite derrière ses versets, que nous pénétrons au cœur du livre. Nous n'y pénétrons qu'à ce prix. Nous sommes prévenus.

Tout sera inutile sans une seule chose,
Je t'avertis loyalement avant que tu me tâtes plus loin,
Je ne suis pas ce que tu supposais, mais bien différent.

. . . .

Mais en creusant ces feuilles, tu les creuses à tes risques,
Car tu ne comprendras ni ces feuilles ni moi,

. . . .

Car ce n'est pas pour ce que j'y ai mis que j'ai écrit ce livre,
Ni ce n'est en le lisant que tu le possèderas,

. . . .

Car tout est inutile sans cela que tu peux essayer maintes fois de deviner sans trouver, cela que j'ai suggéré...

Ainsi sans la divination et l'entente muette de l'amour, ce livre vous demeure fermé. Vous y appliquerez en vain la suprême acuité de votre intelligence, car vous n'irez pas plus loin que l'imprimé. Maintes fois, vous avez cherché sa vérité bien loin et elle passait à côté de vous ; vous la frôliez sans vous en apercevoir. Tandis que l'instinct du plus simple, fortifié de sympathie, y accédait de plain-pied et franchissait l'impassable barrière qui s'abaisse mystérieusement pour lui.

Ni salle fermée, ni école ne peuvent communier à moi,
Mais voyous et petits enfants mieux qu'elles.

Il faut être à son plan. Sa valeur est conditionnelle, potentielle, strictement en proportion de ce que vous lui apportez en échange, — elle est fonction de *vous*.

Bourgeons d'amour mis devant toi et en toi, qui que tu sois,
Bourgeons qui s'ouvriront aux mêmes conditions que toujours,
Si tu leur apportes la chaleur du soleil, ils s'ouvriront pour t'apporter forme, couleur, parfum,
Si tu deviens l'aliment et l'ondée, ils deviendront fleurs, fruits, hautes branches et arbres.

Sans la fécondation qu'est votre amitié d'homme ou de femme, ces germes resteront frileusement

enveloppés de leur gomme; ils ne se nommeront pas, ils ne dégageront pas ces odorants miracles qu'ils tiennent en réserve. Ce livre n'est qu'une possibilité. Aussi peut-il ne rien signifier ou peu de chose sur les rayons d'une bibliothèque, froidi par le contact d'autres pages imprimées, intimidé par les reliures. Il se sent là comme en pénitence ou en exil, il souffre, se tait, se recroqueville; on dirait d'un léthargique. Confondu avec les autres livres, il est hors de son élément parce qu'il n'est pas un livre. Pour lui redonner la vie il lui faut le contact matériel des mains et l'haleine de celui qui le tient. Alors son sens se dégage comme l'arome d'une feuille sauvage que vous avez froissée contre votre paume.

> Oh! comme tes doigts m'assoupissent;
> Ton souffle tombe sur moi comme rosée...

Quand vous le glissez dans votre poche et que vous le sentez battre contre vous, sa chaleur confondue avec celle de votre corps, le voici, à votre côté, comme un compagnon dont la félicité imprègne le issu de vos vêtements.

> Emporte-moi quand tu t'en iras courir terre ou mer,
> Car rien que de te toucher ainsi est assez, est le meilleur,
> Et te touchant ainsi je voudrais dormir en silence et être emporté éternellement.

Notre confiance et notre candeur lui sont bien plus

précieuses que notre froide perspicacité. La merveille du contact étroit qu'il demande, c'est d'inclure la pleine compréhension d'une âme qui se dérobe aux analyses et refuse aux enquêteurs son secret. Notre seule admiration, sans la chaleur d'un sentiment plus intime, serait un obstacle entre lui et nous, car il « n'est pas ce que nous supposions, mais bien différent ». Il veut bien plus et bien moins que cela : quelque chose d'autrement plein, quelque chose en une extase muette, qui rayonne et l'inonde, comme un bonheur longtemps espéré et enfin réel. Aussi son vœu le plus ardent, quand nous sommes en sa présence, est que nous nous approchions tout près, plus près encore, nous nous serrions contre lui comme il se serre contre nous. « Je ne puis être compris que si l'on vient tout contre », disait-il quelquefois.

> Les froids caractères et le cylindre et le papier humide entre nous me glaçaient.
> Homme et femme !
> Papier et caractères me traduisent si mal — il me faut le contact des corps et des âmes pour me traduire.

Ses façons furtives de s'insinuer en nous, sans en avoir l'air, ses moyens variés et subtils de nous gagner et de nous attacher plus sûrement à lui nous ont prouvé la ferveur du désir qui le pousse vers notre personne, ainsi que la vanité de tous nos efforts pour pénétrer en lui sans l'amour. Pourtant cet élan, terrible au fond, ne se trahit que rarement ;

son désir est voilé, discret, enfoui même, attend avec une singulière longanimité la minute où, le devinant, nous en délivrerons l'homme qui le porte comme un fardeau lourd et bien-aimé.

Voici la pression timide d'une main...

Mais dès que nous avons reconnu sa convoitise, l'homme a beau s'évader à travers ses multiples avatars, essayer de nous dérober son visage et sa forme sous les visages et les formes les plus inattendus, changer d'attitude d'un moment à l'autre, nous rebuter même, il ne peut faire que nous ne sentions sur ses traces l'ardeur du vœu secret qu'il porte avec lui partout. Le soin étrange qu'il prend de nous cacher son désir de nous, comme s'il craignait une trop facile conquête et n'attachait de prix à notre amour qu'en proportion des obstacles que nous aurions à contourner pour le lui offrir ! Ici il met à contribution les suprêmes ressources de son art de l'expression détournée, en voilant sa pensée la plus chère pour nous laisser la joie exaltante de soulever le voile. Voyez-le passer avec nonchalance portant haut sa placide fierté de gars indifférent. En apparence vous êtes le plus frêle de ses soucis. L'instant d'après néanmoins il a une façon particulière de vous fixer comme s'il voulait se verser en vous, et son regard étrangement appuyé sur le vôtre vous agrippe en passant, mieux que les plus pressantes paroles. Puis il poursuit sa promenade. Ou bien après s'être dérobé avec superbe et défi, comme un homme franche-

ment résolu à se préserver de l'atteinte des mains vers lui tendues, le voici qui revient secrètement vers vous seul, écarte doucement le feuillage pour vous confier une infinie tendresse murmurante, suppliante, presque trop vive pour qu'il ose l'avouer. Et dans le moment même où vous pensez le saisir et l'enfermer dans une étreinte définitive qui fera de lui votre chose à jamais, il s'est échappé, dissipé comme une vapeur, il est déjà à l'autre extrémité de son domaine... Vous êtes trop sûr de sa loyauté pour soupçonner de sa part un jeu cruel ou de la coquetterie. Mais il craint tellement que l'étreinte par lui convoitée ne soit pas assez la chose pure qui seule le contentera. Il n'a point peur de votre chair plus que vous ne devez avoir peur de la sienne, car il sait que votre chair participe à toutes les merveilles de votre âme, est un aspect délicieux et irréprochable de votre âme. Il craint seulement que ce ne soit pas assez vous en personne qui vous unissiez à lui en personne — que d'inférieures préoccupations n'amoindrissent la beauté du contact qui le ravit, que votre adhésion ne soit pas sans réserves comme le don de lui-même est sans réserves — que vous ne partagiez point pleinement, comme il l'entend, cette affection impérieuse et absolue. Il n'oublie pas d'ailleurs de vous en avertir. Si vous n'êtes pas décidé à tout quitter pour le suivre et vous attacher à lui désormais, mieux vaut le laisser tout de suite et poursuivre votre chemin. Il n'est pas celui que vous avez pu croire : ce qu'il veut de vous, c'est tout ou rien. Il n'est pas homme à se contenter d'une

portion, fût-ce la plus belle. Et puis il est si farouche! Il se pourrait bien que vos paroles l'eussent fait fuir, un peu comme les grands mots, les protestations choquaient le Walt de la vie mortelle. Vous avez été peut-être comme ce jeune homme qu'il rencontrait tous les matins en se rendant à son travail. Entre Walt et lui une sympathie exquise s'était développée, sans qu'ils eussent échangé une syllabe. Mais, un matin, le jeune homme s'étant avancé vers l'étranger pour lui secouer la main et lui exprimer en termes brûlants l'inclination qu'il éprouvait pour lui, Walt avait senti tout à coup s'envoler le charme unique de cette amitié sans paroles. Pareillement l'homme qui vous attend parmi ses *Feuilles* veut le don de vous-même, non vos paroles ni vos gestes avec leur discordance. Voyez comme avec peu ou point de mots, simplement quelques syllabes chuchotées de loin en loin, il vous fait entendre combien il vous aime. Il compte sur une discrétion pareille de votre part. Rien ne le contentera que ce souverain bonheur qui est muet.

Il exige non seulement le silence, mais la solitude, autour de cette pure étreinte. Il ne veut aucune autre présence entre vous et lui, ni à côté de vous, si ce n'est la grande présence anonyme de la nature. Sur la place publique ou devant un groupe assemblé il ne parlera pas. Pas même devant votre plus intime ami ou votre femme. Ce qu'il a à vous dire s'adresse à un seul en particulier. Une foule ne le comprendrait pas. L'aveu est si intime et secret qu'il exige, pour être proféré, cet excep-

tionnel moment d'un tête-à-tête où l'un dit à mi-voix à l'autre des choses qu'il oserait à peine se confesser à soi-même. C'est une confidence que l'homme ne livrera qu'à vous, parce que c'est vous, et qu'il éprouve à votre égard une tendresse qui ne sait rien cacher. Bien des fois, depuis que vous l'avez deviné à son attitude, à ses regards furtifs, à sa façon de ne pas laisser voir qu'il est exclusivement en quête de vous, vous avez cru qu'il allait se déclarer. Mais chaque fois, au moment de murmurer les paroles, il s'est tu, vous a regardé d'un regard significatif, puis s'est éloigné, pour aller vous attendre plus loin.

> Il se peut qu'il faille me prier bien des fois avant que je consente à me donner véritablement à toi, mais qu'importe ?

C'est au moment où peut-être vous vous y attendiez le moins qu'il consentira à sortir de sa cachette, derrière l'écran de la page, et, avec une infinie retenue, à *se donner* enfin à vous. Ce sera peut-être un jour où vous vous trouvez seul avec lui « sur un haut mont », après l'assurance que « personne à des lieues à la ronde n'approche à ton insu », ou sur mer ou sur une grève, ou « en quelque île sans bruit », ou à la quittée du jour. Nul ne saura jamais « le long baiser » qu'il a sollicité de vos lèvres et qui semble s'être prolongé dans le frémissement des choses autour de votre communion.

(Fait-il nuit ? Sommes-nous bien seuls ici tous deux ?)
C'est moi que tu tiens et qui te tiens,
Des pages je saute dans tes bras...

Et ce jour-là, le fuyant compagnon, l'homme qui errait depuis si longtemps avec un désir qu'il n'osait avouer, a connu un si grand bonheur qu'il n'en a pas demandé davantage. Il était arrivé à ses fins.

Et vous n'avez pas cherché à le retenir, car vous pressentiez bien qu'au même moment où il vous faisait enfin son aveu, il appartenait à des vingtaines d'autres aussi complètement, aussi uniquement, aussi sincèrement qu'à vous. Mais du moins, vous en êtes bien sûr, nul d'entre ces amis épars ne l'a possédé plus profondément que vous ne l'avez possédé en cet instant. Vous connaissez trop bien, par votre propre expérience, comme il est seul à seul et tout entier avec chacun.

*
**

Le monde s'abandonne délicieusement aux poètes qui le bercent de leurs chansons. Le monde, très las des réalités qui blessent, préfère cette douceur assoupissante à l'exaltation qui nous ébranle et nous entraîne à la lutte. Tant de poètes doivent d'être relus comme un bréviaire à ce pouvoir de nous dispenser, dans une griserie plus subtile et

plus distinguée que celle de l'opium, un doux anéantissement traversé de rêves.

Pour n'être point de cette sorte, Whitman a connu de son vivant, et par delà, un accueil moins empressé. Car ce n'est pas pour charmer dans un salon quelques oreilles fines qu'il a composé ses poèmes. Ce n'est pas davantage pour nous enchanter ni nous endormir en particulier que la tendresse de l'homme qui s'y cache nous enveloppe si étroitement. Ce n'est pas même dans l'espoir de se repaître égoïstement de nous, avec son appétit vorace, qu'aux détours de ses strophes il a tendu dans la pénombre comme des écharpes pour nous enlacer et nous prendre au passage, ni qu'aux tiges de ses feuilles pointent des vrilles qui s'enroulent autour de nous. C'est, au contraire, pour nous secouer, nous éveiller, nous troubler, nous susciter, nous transformer. « L'effet de son contact est, comme celui de la Nature, action. » Il vise, à travers l'émotion que sa présence détermine en nous, à nous armer de force, nous mobiliser, nous lancer dans un cercle d'activité sans fin, en chassant à jamais de notre existence la quiétude béate et satisfaite. Il vient frapper à notre porte pour nous demander l'effort le plus rude, le plus obscurément héroïque. S'il entend nous griser, c'est par un afflux de santé et d'oxygène, comme lorsque nous pratiquons en plein air de larges et profondes inspirations jusqu'à en être un peu ivre. S'il transfuse et répand son âme en nous, s'il s'y insinue avec une persuasion délicieuse, c'est pour imprégner la nôtre, non pour faire de nous son

instrument docile. Éprouvez la chaleur de sa main quand il vous la donne dans ses poèmes. C'est une large main avec du beau sang rouge et des muscles fermes qui vous étreint d'une pression indéfinissable ; pourtant, loin de vous écraser, elle vous fortifie; elle est si fraternellement forte. En nous quittant, après la rencontre bénie, il semble ajouter, comme l'homme-dieu de Charles Louis Philippe : « Et il ne faut pas que votre cœur s'endorme à mon ombre, il faut que votre cœur s'éveille pour me chercher encore. » Et cet avertissement aussi : Ne trouvez point dans mes poèmes des sujets d'émerveillement, mais écoutez plutôt les accents qu'ils éveillent en vous-même...

> Ces feuilles pour faire écho aux modulations des
> âmes et aux expressions des âmes......

En proposant son moi, il veut entraîner celui du lecteur, devenu par les plus tendres liens l'ami, le camarade. Il ne se célèbre que pour nous hausser à sa taille et nous dilater à sa mesure. Son attitude n'est pas celle d'un chef, mais d'un égal; car « le maître sait qu'il est inexprimablement grand et que tous sont grands... » C'est un homme qui se chante pour susciter des compagnons, afin de se sentir plus grand avec eux et de les sentir plus grands avec lui, en créant par ce compagnonnage un exaltant bonheur. Il entend que vous deveniez à votre tour l'un de ces individus ayant atteint toute leur stature dont il vous propose un exemple. Il vous invite à grandir, vous fortifier avec lui, en acquérant une

âme pareillement robuste et vibrante. Les possibilités sont en vous, il vous suffit de vouloir. Il éveille votre volonté, lui fait crédit, suppose qu'elle sera sans faiblesse. Ses versets les plus arrogants sont là pour vous remplir de fierté et de conscience, vous saturer d'une foi si ferme en vous-même qu'elle réalisera des prodiges dont vous serez le premier émerveillé. Il sait la contagion de l'exemple et de l'exaltation et combien vous serez grandi par l'image multipliée qu'il vous offre de vous-même. Et il ne néglige pas non plus les invites directes. Avec quelle ténacité ardente et fraternelle il vous presse, vous adjure de sortir du cercle étroit de votre existence pour courir la grande aventure! Comme sa voix est persuasive, semble ouvrir des portes l'une après l'autre, afin de parvenir jusqu'au point obscur où se tapit votre obstination morose et recluse pour la battre en brèche et l'ébranler, quand il vous déclare : Vous ne savez point tout ce qui est en vous ni à quelle stature vous devez prétendre. Vous négligez ce qui est à votre portée. Vous laissez périr les germes de ce qui porterait les plus beaux fruits que la terre attend comme un héritage promis. Reconnaissez à quel point vous vous ignorez vous-même, en voyant la haute figure que j'ai dressée dans mes poèmes, avec l'assurance que vous n'étiez pas moindre et ne voudriez point, après l'avoir contemplée, négliger plus longtemps les moyens qui sont en votre pouvoir de vous égaler à elle. Je vous dis cela pour que vous n'hésitiez plus. Estimeriez-vous trop vaste la distance entre cette image et vos ressources? Si je vous ai dépeint

sous des traits généreux c'est parce que vous avez tellement grandi à travers ma foi en vous. Est-ce bien à vous qu'il appartient de me faire mentir?...

Avec quels accents cette foi en nous éclate triomphale et claire, exaltée et exaltante, comme pour emporter nos derniers doutes, dans cette apostrophe où il nous charge, jusqu'aux limites de notre résistance à le contenir, du désir d'être cet homme dont il découvre le germe au fond de nous :

Qui que tu sois, à présent je pose la main sur toi afin que tu sois mon poème.
Mes lèvres te murmurent à l'oreille,
J'ai chéri bien des femmes et des hommes, mais je n'en chéris aucun mieux que toi.
Oh ! j'ai été négligent et muet,
J'aurais dû me diriger droit vers toi il y a longtemps,
J'aurais dû ne rien conter que toi, j'aurais dû ne rien chanter que toi.
Je veux tout laisser pour venir faire les hymnes de toi.
Personne ne t'a compris, mais moi je te comprends.
Personne ne t'a rendu justice, tu ne t'es pas rendu justice à toi-même,
Personne qui ne t'ait trouvé imparfait, je suis le seul à ne trouver aucune imperfection en toi.
Personne qui n'ait voulu te soumettre, je suis le seul qui ne consentira jamais à te soumettre.
Moi seul je suis celui qui ne place au-dessus de toi ni maître, ni possesseur, ni supérieur, ni Dieu, outre ce qui attend intrinsèquement en toi-même.

. . . .

Oh ! je pourrais chanter de telles grandeurs et telles gloires à ton sujet !...

Sa confiance immense nous porte, nous soulève d'un vouloir d'autant plus irrésistible qu'il est pénétré d'affection. Ce que nous contesterions sans doute au donneur de conseils nous ne pouvons le refuser à l'ami cordial et enthousiaste qui a les droits les plus certains sur nous et connaît nos ressources mieux que nous ne les connaissons. Notre victoire est aussi bien la sienne. Nous savons que les flammes de son orgueil joyeux d'être l'homme qu'il se témoigne retomberaient flasques et inertes si son espoir en nous était déçu. Il a misé sur nous tout son avoir. Nous nous sentons, vis-à-vis de lui, de par sa confiance sans limites en la possibilité que nous soyons ce dieu foulant la terre, formellement engagés et obligés à le devenir, ou à rougir de notre lâcheté et de notre déloyauté. Tout l'entourage de notre vie et ses appels et ses avis crient moins fort que cette voix qui nous met en route en nous incitant à la plus haute ambition. Malgré nous, nous voici dans le stade, comme soulevé par une force mystérieuse, bien décidés à tenter l'épreuve pour la couronne du vainqueur. Nous ne la recevrons que des mains de l'ami qui aura su deviner si bien l'élasticité de nos muscles, la résistance de notre souffle.

Ce pouvoir d'éveil, de vivification et de roburation est la souveraine magie qui rayonne des rudes versets de Whitman, en nous associant intimement à leur métamorphose : la lumière qui

jaillit nous inonde à tel point que nous ne savons plus si nous ne sommes pas nous-même le foyer lumineux. Notre ami ne prêche ni ne cherche à convertir. Il cherche à faire éclore. Sa méthode est une maïeutique. C'est un accoucheur d'âmes qui, en chantant pour nous, nous prie d'être attentif à l'embryon que nous portons et de veiller au moment où nous devrons faire l'effort nécessaire pour mettre au monde ce qui nous émerveillera. Alors son aide toute-puissante ne nous fera pas défaut. Mais c'est nous-même qui devrons faire l'effort. Il est notre plus ferme compagnon, mais ne peut se substituer à nous.

Nous comprenons mieux ainsi cet égoïsme altitudinaire qui se dresse, comme un chêne géant, parmi les ramures de ses poèmes. L'homme des *Feuilles,* ce « double » du poète, nous apparaît, sous son princier manteau d'orgueil, dans son caractère essentiellement *vicarial.* Il ne s'est pas mis là, comme d'autres auraient pu songer à le faire, pour la puérile satisfaction d'ériger sa propre statue ou de nous écraser de ses proportions colossales. Il n'est pas là seulement pour lui-même. Nous ne commettons pas cette erreur (lamentable — déclarait un jour le poète) de le prendre à la lettre. Il est là pour exalter tous les « je » quels qu'ils soient, ses pareils innombrables, ignorés d'eux-mêmes, latents, et les décider par son exemple. Il est, autant que soi-même, vous, moi, chacun. Le poème qui forme comme l'épine dorsale du livre était intitulé d'abord : *Poème de Walt Whitman, Américain.* Pour en élargir le sens et

mieux préciser son intention par la suite l'auteur changea ce titre en celui que nous connaissons : *Chant de moi-même*. C'est-à-dire qu'il attend de vous, qui lisez ce poème, que vous vous l'appliquiez intégralement, en faisant du poème de l'homme de Manhattan *votre* poème. C'est à ce prix seulement que le livre entier se réalisera en vous. Vous ne l'avez compris qu'au moment où vous dites : Voici mon livre qu'en ce moment je compose. Vous êtes, en même temps que Walt, la figure centrale, l'axe du poème; c'est vous en personne qui agissez, jouissez, peinez, vous exaltez, vous ramifiez à travers le monde extérieur. Il se peut que vous vous sentiez d'abord intimidé par ses prétentions, son arrogance et ne reconnaissiez pas en vous l'impériale étoffe dont est fait cet homme-humanité, mais vous êtes induit à cette transposition, comme à une nécessité inéluctable, tellement celui qui vous y invite connaît les mots secrets qui persuadent :

> Voyons, j'aimerais t'entendre me dire ce qu'il y a en toi-même qui n'est pas tout aussi prodigieux.
>
> . . . .
>
> Et mes prétentions seront tes prétentions,
> Car chaque atome qui m'appartient quasiment t'appartient.
>
> . . . .
>
> Je me célèbre pour célébrer tout homme vivant et toute femme vivante.....
> Je me célèbre pour te célébrer :
> Je dis le même mot pour tout homme vivant et toute femme vivante.

Il ne revendique son poème comme sien que dans la mesure où nous composons le nôtre. Il ne découvre en lui tant de merveilles qu'en nous supposant à même d'en découvrir d'analogues en nous, si nous le voulons. Il ne « veut rien accepter dont tous ne puissent avoir la contre-partie en égaux. »

Je connais parfaitement mon égotisme,
Je connais mes versets omnivores et ne dois pas moins les écrire,
Et je voudrais t'amener, qui que tu sois, à fleur de moi-même.
. . . .
C'est toi qui parles tout autant que moi-même, je fais l'office de ta langue,
Liée en ta bouche, en la mienne elle commence à se délier.

En venant pour susciter le « Walt Whitman » qui végète en chacun de nous, attendant la délivrance, il ne se propose, d'ailleurs, « pas comme un modèle, mais comme une illustration », un spécimen. Il hait tous les conformismes. Il n'entend nullement que nous coïncidions avec lui, mais que nous devenions *nous-même* à travers lui, aussi robustement, aussi intégralement, avec la même fierté souveraine qu'il se prouve lui-même. Il veut être comme un levain de soi-mêmeté. C'est à votre propre personnalité qu'il fait appel, afin que vous la développiez et l'exaltiez dans le sens et selon les formes qui vous appartiennent. Avant tout soyez ce que vous êtes, mais soyez-le pleine-

ment; ne soyez le reflet de quiconque. Il nous propose son exemple seulement pour nous « aider à voir les réalités par nous-même, à notre façon, avec notre propre individualité ». Il nous offre son œuvre avec l'espoir que nous pourrons « l'assimiler comme nous assimilons la nourriture et l'air, afin qu'elle réapparaisse dans notre force, notre démarche, notre visage ». Nous devons convertir sa substance en notre substance. Il y a autant de façons d'être ce Walt Whitman qu'il y a de lecteurs des *Feuilles*. Comment nous étonner, dès lors, que le poète ait créé un type d'individu si multiforme, doué de tant d'attributs et de qualités contradictoires, puisque ce type est là pour contenir chacun et tous? Que ce « je » soit si ample, puisqu'il est la porte large ouverte pour le passage de tous les autres « je » ? Que cette figure soit de si haute taille puisqu'elle ne doit pas être moindre que le plus grand inconnu possible qui se présentera devant elle ? Il se voulait hospitalier à tous et il a pris ses dispositions généreusement afin que la commune demeure où il nous invite soit pour quiconque assez spacieuse et assez riche. Nous voici toucher l'un des aspects les plus émouvants de ce génie, en sa puissance communiale et sa beauté d'humanité, lorsque nous reconnaissons que son égotisme colossal est si loin de l'isoler de l'humanité quotidienne qu'il en a fait le signe de sa parfaite égalité avec chacun de nous. Car en vous laissant entendre que vous l'avez compris et approché seulement dans la mesure où vous vous sentez grand avec lui, il vous suggère en même temps : Vous m'aurez compris et

approché dans la mesure où tous vous vous sentirez « frères et amis » en moi. Les deux sentiments sont corrélatifs : plus vous vous éprouverez grandis, plus vous vous éprouverez proches l'un de l'autre.

La substitution à laquelle il vous invite est si complète qu'il vous semble parfois que cet homme vivant dont la présence est indéniable et dont vous frôlez la chair s'est grandi dans ses *Feuilles* au point de disparaître, de se dissiper, pour ainsi dire, en vous cédant la place. Joyeusement il se sacrifie à mesure qu'il s'exalte. Il a voulu en faire le livre de quiconque, où chaque moi viendra tour à tour s'éprouver, retentir et s'émerveiller de la richesse de son corps et de son âme, puis saluer des compagnons. Le plus subjectif de tous les poèmes apparaît alors comme un chant anonyme que vous et moi, et votre ami et le mien, avons, respectivement et chacun pour notre compte, tiré de nous-même à l'aide de nos propres matériaux. C'est d'ailleurs dans cet esprit que Whitman avait omis de signer la première édition de son livre, et c'est sous ce jour qu'il était de plus en plus enclin à le considérer dans sa vieillesse. Les *Feuilles* devenaient le chant de la personnalité, à travers les gestes et les émotions d'un être quotidien englobant la plus large moyenne d'humanité. « Il y a un certain point de leur évolution — disait le poète à propos de ses *Feuilles* — où elles cessent d'être ma création, ma propriété. » Elles appartenaient à quiconque les revendiquait. Elles retournaient à la communauté d'où elles étaient sorties. Que le porte-parole eût été lui ou vous, cela deve-

nait presque indifférent, après tout. Pourquoi « s'occuper de qui apporte le blé et par quelle route on l'apporte, si le blé est bon pour l'homme qui l'apporte et celui qui le reçoit ? » Il souhaitait que l'avenir, s'il faisait cas de son livre, le regardât comme un point de ralliement, un foyer émotionnel pour les existences diverses et séparées — que l'homme de l'avenir conservât son livre à portée de la main comme une sorte de bréviaire aux pages duquel chacun viendrait retrouver et retremper le meilleur de son moi le plus intime. En cette consécration de son individualité unique au service de tous, en ce legs d'un clair abri, ouvert à un perpétuel rendez-vous d'amis, sûrs de s'y rencontrer dans une atmosphère d'exaltation où chacun se sent plus grand de la grandeur de ses frères, qui ne verrait la puissante vertu et la beauté d'évangile de ses *Feuilles ?* Celui qui a tracé les plans de la demeure sait bien qu'elle sera inutile si nous n'y venons pas. Il compte sur nous qui pouvons l'animer, l'ensoleiller, l'emplir du parfum de notre existence, y ajouter notre âme.

Ainsi son livre requiert finalement notre collaboration personnelle. Il prouve son efficacité, sa vertu en ce que nous lui ajoutons de notre propre fond. Il implique que nous en composerons la strophe finale. C'est une superbe ébauche que nous sommes invités à « pousser » jusqu'à en faire un tableau complet. Peut-être ne l'avez-vous senti incomplet que parce que vous n'y avez pas mis assez de vous-même. Car sans vous il demeurera toujours comme un édifice merveilleux sur le plan,

mais dont la superstructure est plus qu'aux trois quarts absente dans le fait. C'est en notre personnalité suscitée et fortifiée à son contact qu'il peut seulement se réaliser comme le rêva l'architecte. Chacun de nous en est le terme et le couronnement lorsqu'il devient à son tour un Walt Whitman. Reconnaissons par là combien nous sommes fondés à estimer *imparfaits* ces poèmes et à leur refuser les qualificatifs courants d'art « achevé », d'art « consommé », puisqu'ils s'achèvent et se consomment seulement dans l'être de celui qui en fait son aliment, — puisque c'est au delà de leurs contours qu'ils se terminent et que c'est vous et moi qui les parfaisons. Ils ne sont que les tiges robustes et pleines de sève auxquelles des vies, attirées de partout, viennent secrètement s'ajouter pour fleurir.

Si vous n'avez pas encore compris quel est son but, ne l'accusez pas de ne vous avoir point offert l'occasion de le deviner. Ne vous êtes-vous pas aperçu qu'il œuvre moins dans la matière des mots que dans la matière humaine? N'avez-vous pas remarqué comme il provoque, défie, cherche à émouvoir votre fierté d'homme, comme il vous propose de vous mesurer avec lui, pour vous inciter ainsi à ne pas demeurer inférieur au portrait exalté qu'il a tracé de vous? N'avez-vous pas deviné à quoi il voulait en venir parmi des énigmes, des feintes, des paroles à double sens? Rappelez-vous tous ces avis à demi-mot et ces instances. Ne vous a-t-il pas assez clairement manifesté le besoin essentiel qu'il a de vous, « attendant

de vous le principal? » A vous de me justifier en prouvant, par votre victoire, combien j'ai eu raison de fonder mon livre sur vos ressources et votre vouloir. Si votre aide me fait défaut, mon livre se taira ; ce qui vaudra mieux, car il ne pourrait alors publier que mensonges. Il sera « papier et encre automatiques. » Ne vous a-t-il répété sous tant de formes : « Je ne cherche qu'à vous mettre en concordance. Votre cerveau, votre cœur, votre développement doivent non seulement comprendre le fond, mais en grande partie le fournir... Je cherche moins à formuler ou à disposer avantageusement un thème ou une pensée qu'à vous amener vous, lecteur, dans l'atmosphère de ce thème et de cette pensée, pour que là vous voliez de vos propres ailes. » A d'autres le soin de vous offrir d' « admirables spécimens » ; quant à moi, je ne les finis jamais, à dessein, car c'est la besogne que je vous réserve. Je vous donne seulement les indications et les éléments ; à vous de fournir l'essentiel et de conclure, en les travaillant, modifiant, développant selon votre inspiration.

> Tout monument est ce que vous y faites quand vous
> le regardez...
> Toute musique est ce qui s'éveille en vous quand les
> instruments vous remémorent.

N'attendez pas de moi que je vous introduise en une maison toute construite, décorée et meublée, avec le geste qui vous désignera le divan où vous

n'aurez qu'à vous étendre, en écoutant de la musique... Voici le domaine, les outils et les mesures, l'espace pour les fondations est déblayé. A l'œuvre! Bâtissez votre demeure à votre guise. Je suis sûr qu'il y a en vous un constructeur que vous ne soupçonnez pas. Ne négligez pas l'occasion que je vous offre de composer la plus grande des œuvres d'art — vos *Feuilles* à vous — le poème de vous-même comme j'ai composé le chant de moi-même...

Chacun de nous se voit devenir le grand poème vivant vers la composition duquel Walt Whitman a orienté les forces vives de son livre. Car chacun de nous, à l'état d'homme ayant atteint sa plus haute stature et complet en soi, est plus beau et plus précieux que tous les poèmes jamais composés, y compris celui qui aboutit à cette vérité. Il les contient tous en puissance, avec quelque chose en plus, qui est : soi-même — et qui est incomparable. Il réalise le chef-d'œuvre suprême, la somme poétique. « Et votre chair même, je vous le dis, sera un grand poème. » Écoutez plutôt cette solennelle déclaration : « Au centre de tout, et comme but de tout, s'érige l'Être Humain, vers l'évolution spirituelle et héroïque duquel tous les poèmes et toute chose tendent directement ou indirectement dans l'Ancien Monde comme dans le Nouveau. » Cette préoccupation de l'homme, ce souci concernant votre gloire et la mienne, l'élargissement et l'exaltation de la personnalité de quiconque, c'était l' « impalpable intention morale » que Whitman cherchait toujours dans les grandes

œuvres passées et présentes — non point formulée par l'artiste, mais s'exhalant, presque à son insu, comme une qualité offerte par surcroît. Lorsqu'une œuvre était de nature à vous « remplir d'une qualité humaine vigoureuse et pure », à vous rendre plus fier et plus cordial, il y voyait le signe du plus grand art, qui doit se dépasser lui-même. Les plus grands poèmes écrits ne sont au fond que l'introduction aux poèmes plus impérieux et plus suaves qu'ils nous entraînent à réaliser dans la vie. En tout cas, comme nous le reconnaîtrons tout à l'heure, lui-même, en composant ses *Feuilles,* n'avait jamais perdu de vue, dans toutes les errances de sa fantaisie et au milieu de tous les enivrements versés par les choses, la figure de l'individu savoureux, libre, fort, attirant, riche d'assurance et de confiance en soi que son amour et son art, pétris ensemble, s'efforceraient de susciter.

> Comment osez-vous placer quoi que ce soit avant un homme?
>
> . . . .
>
> Un homme avant tout — moi-même, typique, avant tout.



Telle est la suprême création de Whitman, celle qui se dégage de la suite de fresques débordantes au-dessus desquelles ondoie comme une bannière

cet égotisme fraternitaire et communial : chacun de nous, lecteur, ami et pair, pressé de s'égaler à l'image que le poète nous offre en son miroir. Vous êtes au moment où celui-ci, ayant foulé bien des routes et vagabondé par les sentiers les plus capricieux, parvient à son but. L'instant où vous avez compris à quel point vous êtes associé à ses fins un coin du voile s'est soulevé et soudain vous avez aperçu l'une des faces de ce secret qui rôde dans son livre — ce secret qu'il ne suggère à mots couverts que pour irriter votre curiosité en exerçant votre sens divinateur, et qu'il refuse jusqu'au bout de vous découvrir tout à fait. Cette « intention majeure » dont il a fait si grand mystère tout le long des chemins où il vous a entraîné en sa compagnie, voici que vous la reconnaissez beaucoup plus simple et plus à votre portée que vous ne pouviez le soupçonner. La grande énigme n'est autre que vous-même.

Et si vous reprenez le livre à la lumière de cette découverte, sachant désormais qu'il « n'est pas une fin, mais plutôt un commencement », vous éprouvez la justesse de ce qu'il vous a dit une fois : « L'indication la plus faible est l'indication de ce qui est le plus précieux, et devient ensuite la plus claire des indications ». Un à un les versets vous livrent ce qu'ils avaient tenu si soigneusement enveloppé. Vous comprenez autrement ce poète qui a employé le meilleur de son art à être un « enseigneur d'athlètes », n'a voulu vous émouvoir et vous conquérir que pour vous exalter avec lui.

Celui qui, grâce à moi, étale un torse plus large que
le mien prouve la largeur du mien.

Son ambition fut d'écrire seulement la préface à ces grands poèmes respirant et marchant qui peuvent être vous et moi, et qui, d'être composés avec les traits de notre corps et de notre âme, surpassent les plus beaux livres.

Dès lors vous chérissez en lui l'éveilleur, le stimulateur, l'introducteur, et vous savez bien qu'ainsi vous répondez pleinement à son désir. En dépit de son immense orgueil il n'a aucune des prétentions de celui qui a fait un livre. Pas même celle d'être appelé poète, après tout, s'il plaît à quiconque de lui contester ce titre. Il ne cherche qu'à être entendu, vous toucher et vous imprégner, prévoyant bien que tout le reste lui sera donné par surcroît. Il consent à ce que vous lui reprochiez son « manque d'art », dans sa poursuite de cet art suprême : faire de quiconque le créateur de soi-même. Il ne réclame point pour ses *Feuilles* le rang d'une planète au firmament poétique ; il voudrait plutôt qu'elles fussent comme une voie lactée, une semence éthérée, d'où jailliraient des orbes innombrables.

... Je serai néanmoins de la santé pour toi,
Et purifierai et fortifierai ton sang.

Il sait qu'il ne ménage guère que désappointement aux amateurs de simple délectation esthétique. Mais il sait également qu'il apporte, sous l'enve-

loppe de ses versets, un ferment de joie puissante, d'héroïsme et de compagnonnage. Il est le dispensateur d'un présent d'humanité inexprimable, où les âmes retrouvent le langage qu'elles aiment et que si peu leur parlent.

Vous entendez ce qu'il vous a dit à sa façon : Je vous apporte le parfum des bois, le roulement de la mer, les voix des animaux, le vent, les visages, la rumeur des villes, associés en un livre, afin que ce livre vous conforte et vous anime, accroissant votre humanité, lorsque vous le tiendrez entre vos mains, non pour le plaisir paresseux d'un dimanche, mais pour votre nourriture de tous les jours. Je vous propose ce résumé du monde sous les traits d'un homme qui vous chérit d'une tendresse sans mesure à laquelle la terre et l'océan mêlent leurs senteurs et leurs murmures ; je vous le donne afin que vous possédiez enfin le compagnon parfait que vous attendiez, celui qui croit en vous malgré tout, qui ne vous fera pas la leçon, mais vous réchauffera de sa présence et auprès duquel vous vous sentirez si grand qu'il vous semblera que vous contenez, vous aussi, tous ces cris, ces rumeurs, ces parfums, ces formes et ce roulement.

C'est moi, en personne, qui me suis mis dans mon livre pour rester en contact avec les hommes et continuer à leur parler d'amour.

Je veux être la grande occasion qui vous révélera à vous-même, mieux encore que la nature impassible quand elle vous offre en ses miroirs l'image infinisée de vos traits.

Vous vous pencherez sur moi avec ferveur pour

vous relever avec la conscience d'une ardente richesse que vous ne soupçonniez pas vôtre. Je ne veux être que la porte par laquelle vous aurez accès à tous les dons de l'univers......

Et depuis que vous possédez le fin mot de son histoire les malentendus se sont dissipés. Il n'y a plus que deux hommes, vous et lui, face à face, l'un à l'autre liés par la grandeur du moment qui les a réunis après qu'ils se sont longtemps cherchés. Aucune esthétique n'est assez large pour enfermer l'émotion de cette rencontre. Vous êtes au centre d'une beauté d'un ordre exceptionnel, si différente de celle que vous offrent les œuvres d'art les plus dignes de ce nom. Auprès de ce compagnon, vous songeriéz plutôt, malgré sa mine rubiconde et son exubérante santé, à celui qui était « plus grand que Socrate », à celui que Van Gogh appelait « artiste plus grand que tous les artistes », et qui enseignait aux hommes à faire de la beauté avec leur pauvre vie de tous les instants.

Whitman disait un jour à deux visiteurs venus de l'Illinois : « J'estime que mes poèmes sont comme votre Ouest — bruts, incultes, déserts par places ; mais à mesure que s'écouleront les années et qu'ils seront retournés bien et bien des fois, comme le seront vos prairies, je crois qu'ils produiront des moissons abondantes. »

Ne sommes-nous pas à même de mieux comprendre, maintenant, pourquoi il appelait ses *Feuilles* « un livre à part, sans lien avec les autres » et nous demandait expressément de ne pas le juger « comme œuvre littéraire » si nous voulions en

pénétrer le sens et en éprouver la beauté? Ses poèmes n'étaient faits que des choses mêmes, de ses émotions et de sa vie physique toutes pures, fidèlement exprimées, et il ne voulait pas que nous les abordions avec des préoccupations qui lui étaient demeurées étrangères, notamment avec les préjugés du lettré ou de l'esthète. Oh ! non, il ne tenait pas à passer pour un « grand écrivain ». Il ne cherchait pas à lutter avec les maîtres ni avec leurs élèves, dans le domaine de l'écriture, de la musique ni du pathétique. Ce n'était pas pour cela qu'il était venu. Il était venu seulement pour nous offrir une petite chose...

> Ne me fermez pas vos portes, bibliothèques orgueil-
> leuses,
> Car ce qui manquait sur vos rayons chargés, pour-
> tant le plus nécessaire, je l'apporte...

Et il laissait avec sérénité à l'avenir le soin de décider si cette petite chose glissée entre ses *Feuilles* n'était pas assez grande pour que nous oubliions de regretter qu'il ne fût pas un littérateur.

DEUXIÈME PARTIE

TROIS GRANDEURS

Dans cette œuvre qui nous parle plusieurs langages, mais où le poème et l'évangile procèdent du même désir de nous émouvoir en vue de fins qui sont en nous-même, se proposent, enveloppés d'une lumière à la fois commune et singulière, un nouveau type d'individu et de nouvelles valeurs d'humanité. On composerait, avec les traits de cette vivante beauté humaine dont les *Feuilles* nous offrent des images exaltées, comme l'abrégé d'une cité future peuplée d'êtres que leurs proportions inusitées n'éloignent cependant pas de ceux qui sentent en leur tissu les germes de cette grandeur. On dégagerait ainsi des beaux liens qui l'enserrent et la retiennent cette « bonne nouvelle » que le poète nous invite à cueillir et qu'il regarde comme inhérente à tout art suprême.

Mais laissant à chacun le soin et la joie de recomposer pour soi-même cette vision aux traits épars,

il suffira que nous détachions deux ou trois de ceux-ci pour entrevoir le tableau complet dans son vrai caractère et ses proportions. Et dans le choix de ces traits essentiels de la grande vision, pourrions-nous mieux faire que d'accepter ceux que lui-même nomme au seuil de ses poèmes, au moment où il énonce ses intentions majeures, sans détour cette fois et avec un tel accent que, jusqu'au dernier verset, nous ne pourrons plus oublier cette confidence? « Sache-le », nous dit-il,

> Mon camarade!
> Pour que tu partages avec moi deux grandeurs, et une troisième qui se lève, les comprenant toutes et plus resplendissante,
> La grandeur de l'Amour et de la Démocratie, et la grandeur de la Religion.

Il nous suffira de reconnaître les formes superbement originales que ces « trois grandeurs » accusent dans l'atmosphère de ses poèmes pour que nous apparaisse le sens clair et la portée de son message. Ce sont là comme trois hautes tours du sommet desquelles notre vue domine tout le paysage whitmanien jusque par delà ses confins. Nous ne découvrirons dans ces régions rien qui ressemble aux rêveries frêles et indécises ou aux systèmes trop précis des poètes philosophes; il n'y a là que réalités pleines d'un sens infini et savoureux et aussi solides que le pain quotidien. Car c'est bien un repas auquel Whitman nous convie, en

préparant la chère substantielle qu'il voudrait substituer à nos trop maigres nourritures.

Mais si nous voulons être prêts à l'entendre, il est un effort préliminaire qu'il exige de nous. Il nous faut oublier complètement la nuance courante de certains mots dont il fait librement usage, parce qu'il a confiance en eux malgré tout et en leur aptitude à se laisser saturer du sens que le plus fort leur impose en les accueillant. Sa pensée authentique ne nous sera communiquée que lorsque nous serons parvenus à les nettoyer de leur tartre, de leur crasse séculaire et durcie, de leur mine louche et hypocrite. Avant que nous puissions entendre et prononcer dans le sens whitmanien ces mots pétris par les mains les plus malpropres, ces mots qui se trimbalent sur les trottoirs ignoblement, ces mots publics : Démocratie, Amour, Religion, il est indispensable que nous ayons remporté sur nos habitudes la victoire la plus complète et la plus certaine, en leur restituant une fraîcheur en rapport avec la jeunesse frémissante d'un tel livre. Ne soyons pas satisfaits tant que leur visage n'aura retrouvé son ingénuité première et leur cœur ne contiendra seulement des purs désirs. Il faut que nous soyons prêts, en les épelant, à accueilir des découvertes. Ces groupes de syllabes doivent s'être métamorphosés jusqu'à nous frapper de leur son étrange, comme des mots que le poète aurait forgés pour nous — venir à notre rencontre comme des inconnus vers qui notre curiosité se presse. Si nous nous sentions incapables de remporter cette victoire sur nos habitudes, ces

trois « grandeurs », du sommet desquelles nous pouvons reconnaître un vaste domaine inconnu, se réduiraient aux proportions de nos communs observatoires et tout nous échapperait du spectacle que le poète a ménagé pour notre éveil.

I

DÉMOCRATIE

Je chante le Soi, une personne simple, séparée,
Néanmoins prononce le mot Démocratique, le mot En-Masse.
W. W.

Ce n'est point seulement pour la joie de créer un homme vivant qui aurait l'étendue de son poème que Whitman impose au monde la forme d'un individu porteur de ses traits et de son âme. Il y inclut, comme nous le notions, la première et la plus haute de ses leçons. En imprégnant son livre entier de l'arome d'une présence, en faisant que tout le non-moi nous paraisse tenir dans les contours d'une « personne simple, séparée », il ne nous propose rien de moins que le verset majeur de son évangile. Les *Feuilles d'herbe,* dans son intention hautement avouée, sont le poème de la souveraineté du Soi. Il se veut, à travers l'homme de son livre, le glorificateur de la Personnalité,

l'« enseigneur de l'inextinguible foi qu'est l'Égotisme. »

Toutes les substances peuvent le railler et se dérober à son approche, les réalités les plus certaines s'écrouler sans que cette chose indéfinissable qu'il porte en soi, cette *identité* qui est soi, se prouve le moindrement ébranlée. Cela est la parcelle inébranlable qui ressort des assauts, des crises et des doutes, triomphante et ironique. Une identité se rit de la dissolution, car elle participe aux divines métamorphoses. Elle est la monade irréductible qui fait de chaque « âme grande et puissamment douée » une étincelle d'éternité.

C'est parce que le moi est la pierre d'angle sur quoi se fonde tout l'édifice humain qu'il exalte l'égotisme comme la vertu suprême et vous exhorte passionnément à être, par-dessus tout et malgré tout, vous-même. Vous-même foncièrement, avec véhémence, sans autre restriction que le respect des autres soi. La syllabe « self », significative de soi-mêmeté, reparaît avec l'insistance d'un motif musical tout le long de ses poèmes. Elle désigne ce qui, à travers votre enveloppe, votre moi externe, appartient en propre à vous et à nul autre, ce « quelque chose de singulier, d'indiciblement divin qui réside dans ce mélange qu'est une individualité », cet invisible et prodigieux univers où sont venus se combiner tant de mondes antérieurs et où sommeillent, repliés et latents, tant de mondes futurs. C'est votre nature qu'il vous invite à roburer et à épanouir afin que vous affirmiez hautement les qualités distinctes que vous avez la charge d'il-

lustrer. Être soi comme un arbre... Être soi, droit et muet, imperturbable et serein comme un grand hêtre dans la futaie. (Imaginez-vous un hêtre imitant le chêne, son voisin, ou craignant de pousser trop haut sa cime?) Être, sans se soucier de paraître, avec une entière indifférence de ce qu'en pensera votre entourage; s'imposer, sans excuses, par ses seules proportions, avec l'instinctive confiance en soi des végétaux et des rocs. Acquérir lentement cette force silencieuse : tout le spectacle humain ne contient pas de beauté plus haute que celle-ci.

Un individu de cet ordre, tel qu'il vous appartient de le devenir, ne se préoccupe ni des institutions, ni des doctrines, ni des opinions, broussailles excrues à son ombre et qu'il consent à laisser grandir jusqu'au moment où elles le gêneraient et où il les extirpe. Étant entièrement à soi-même sa loi, il doit parfois rappeler aux dieux mêmes qu'ils sont sortis de lui et qu'il en fera sortir d'autres à sa guise. Aussi sûrement que la vie est infiniment plus riche, plus large et plus vraie que tous les systèmes où l'on prétend l'enfermer, l'âme humaine connaît mieux la justice que ne la formulent les lois écrites. Le monde sera toujours trop gouverné et les individus ne se gouverneront jamais assez eux-mêmes. Malgré les himalayas de folies, d'erreurs, de crimes commis par ceux-ci, on ne saurait manifester jamais une confiance excessive en l'homme lui-même, en son instinct, en ce *quelque chose « d'élémentaire et d'intérieur »*, jamais absent de lui, *qui est au delà de ses qualités et de ses défauts,* de ses habitudes et de ses apparences, et

qui est ou peut être, lorsqu'on y fait appel, souverainement grand et irrésistible. C'est pourquoi lui s'approche, plein de cette confiance, et vous invite à vous prouver l'un de ces êtres si larges, si fermes et si sains que, quelques gestes qu'ils accomplissent, « tout est le bien » pour eux, comme pour un aigle qui plane ou une vague qui déferle. Il faut que vous deveniez beaux, naturels et forts à ce point que le monde, content de vous admirer, n'aura rien à dire contre vous. Il faut que vous éprouviez ce que cela signifie d'être irrésistible.

Produisez de grands Individus, le reste suivra.

C'est ici l'homme à sa plus haute puissance. Jamais il n'avait été reconnu si riche et si impérieux. Walt Whitman avait écrit, à ses débuts : « La fierté des États-Unis est de laisser l'opulence et le raffinement des villes, et tous les profits du commerce et de l'agriculture, et toute ampleur territoriale et toute parade de victoire extérieure, pour se plaire à la vue et la compréhension d'hommes ayant atteint toute leur stature ou d'un seul homme tel, irréductible et simple. » Depuis qu'il avait écrit ces mots avec sa foi jeune, non seulement celle-ci n'avait pas été entamée, mais il semblait que les expériences auxquelles il avait été mêlé, les réalités dont il avait fait le tour eussent affermi et intensifié cette foi, comme dans sa vieillesse le sage de Camden aimait tant à l'attester avec une assurance grave et joyeuse. Tout l'âge moderne lui semblait appeler de ses voix multiples, que lui savait entendre, cet individu de

plus haute stature, de la plus haute stature possible. Par des politiques et des doctrines mesquines, par l'étroitesse des ambiances et des conditions sociales, l'homme avait été maintenu jusqu'ici bien au-dessous de sa taille réelle. Aujourd'hui, sur un sol neuf aux possibilités surpassant toute conjecture, dans un air plus tonique, il lui serait enfin permis de se développer, de s'accomplir, de culminer, d'accord avec les réalités de son entourage. Comment l'homme d'aujourd'hui pourrait-il résister à cette sollicitation, à ce défi silencieux des choses qui n'avaient cessé de grandir? Pourquoi celui qui a bâti une métropole où les tours des édifices consacrés aux entreprises privées dominent si formidablement les églises et les bâtisses d'État n'oserait-il faire autant pour lui-même en grandissant librement et sans peur? Il ne s'agissait plus pour l'homme d'aujourd'hui de développer une ou plusieurs de ses possibilités en condamnant les autres à demeurer chétives et rabougries : un lutteur, un saint, un grand cerveau, on en pouvait citer dans tout le passé d'inégalables. Ce que le monde moderne demandait, c'était des individus harmonieux et complets en leur développement, au tronc vigoureux et haut, poussant en tous sens leurs rameaux, offrant leurs fruits au soleil pour qu'il les dore. C'était non des spécialistes et des « prodiges », mais des *individualités athlétiques,* normales et balancées, ayant assimilé, dans leurs fibres d'hommes, les sucs qui montent lentement jusqu'au sommet des fûts dans les hêtraies, — des tempéraments et des caractères, de muscles et

d'âme robustes. A ce développement, la femme, « qui n'est pas d'un iota moindre que l'homme », était naturellement associée, et il n'y aurait pas d'hommes *adultes* sans que des épouses et des mères accomplies ne les eussent préparés, et autrement que sortis des embrassements de « puissants couples ».

Ce développement, cette roburation de soi-même est, au sentiment de Whitman, la vraie, l'essentielle culture. Ce ne sont pas les universités qui la dispensent. Elle repose sur notre effort personnel et quotidien. Chacun de nous y peut et doit accéder, avec l'espoir de parvenir aux plus hauts grades, mais sans que, ceux-ci atteints, nous soyons fondés à nous croire en possession d'un « titre » autre que l'invitation à poursuivre toujours plus avant nos « études ». Le plus minime objet rencontré sur notre route suggère tout un cours, qui n'est pourtant qu'un paragraphe du programme des « humanités » dont nous devons parcourir le cycle.

C'est ce type d'homme et cet ordre de culture qu'illustre le « Je » emplissant ses poèmes — cette figure composite qui s'appelle « Walt Whitman », mais qui peut aussi légitimement devenir vous ou moi. Ce que notre ami nous propose ainsi n'est pas un modèle à imiter, car toute imitation est un amoindrissement, mais un échantillon d'homme neuf, d'individu complet, épanoui, d'accord avec son temps et l'habitat plus large où il se meut. L'ampleur est la première qualité de cette figure. Un individu s'offre sans réticences, de pied en cap, avec une foi ingénue et tenace en la parfaite no-

blesse de chacune des parties de son être. Rien n'est dissimulé, excusé, ni embelli. L'homme des *Feuilles* avoue ses appétits, les délices et les souffrances de sa chair et ses instincts les plus secrets sans la moindre nuance de honte. Non moins que de ses aspirations il se glorifie candidement d'être l'animal humain qui mange et procrée avec une joie élémentaire. Il éprouve jusqu'à l'extrémité de ses fibres la volupté de « simplement être ». Ayant vu ceux qui pleurent sur leurs péchés, les atones, les neutres, les castrats, sachant aussi l'importance du « mal » et son grand rôle nécessaire et bienfaisant dans le monde, il refuse absolument de respecter l'arbitraire distinction qu'enseignent les morales brevetées : il se prétend soi avec son « bien » et avec son « mal », sans reconnaître d'autres « devoirs » que ceux qui coïncident avec son plaisir.

> Vie immense en passion, pulsation et puissance,
> Je chante l'Homme Moderne.

En exagérant ses propres traits, le poète nous propose en ce type un vivant d'à présent, avec ses contradictions, ses complexités, ses ramifications, qui se résolvent pourtant en une infrangible et victorieuse unité. Sans incompatibilité, une âme merveilleusement riche, « subtile, vaste, électrique », l'ardeur spirituelle la plus intense s'y allient à un besoin de jouir par tous les pores, d'absorber la vie fraîche avec une sensualité vorace : nous aurions peine à reconnaître l' « ange » et la « bête » cherchant à se terrasser l'un l'autre ou à se faire des niches, en ces

deux fidèles amis qui marchent la main dans la main et s'entendent à merveille. Sans irréductible conflit non plus, s'y entrecroisent et s'y équilibrent des passions aiguës jusqu'à la douleur, des frénésies turbulentes d'aventurier, une aise et un repos surprenant, une royale nonchalance en face des choses et des hommes, et la sérénité d'un contemplatif. De ces apparentes antinomies qu'il découvre en soi et expose loyalement, l'homme ne se trouble guère, se reconnaissant un « cosmos ». Il lui suffit, pour ne point s'égarer, de s'attacher fermement à ses instincts et d'écouter ses voix, parce qu'il sent bien que celles-ci ne le tromperont pas, et ceux-là possèdent, pour lui-même, le sens des vraies directions. Il ne demande pas à son intellect de remplir cette fonction directrice, car il ne voit en cette faculté qu'un instrument fort précieux, mais subordonné, « comme les mains ou la vue ». Mâleté, contentement de soi, fortitude, curiosité naïve et passionnée sont d'autres traits majeurs de cette physionomie. Mais ce qu'elle offre de plus frappant, c'est, par delà cette combinaison harmonieuse d'éléments rarement associés, un grandissement de la personne humaine, une hauteur d'âme — non plus développée aux dépens du corps, mais en plein accord avec celui-ci, et parfaitement équilibrée sur soi — qui font du bien-aimé vagabond rôdant parmi les *Feuilles* comme un autre Adam ressorti des matrices terrestres avec des proportions plus généreuses, en annonciateur d'une race magnifiquement accomplie.

Si nous étions tenté de reprocher à cet individu

ses dimensions excessives, le poète nous répondrait en son langage indirect qu'il l'a dessiné ainsi d'après ses propres mesures, persuadé d'ailleurs que nous ne refuserons pas de nous y égaler selon nos forces. Celui qui invite quiconque passe devant son seuil a fait la porte haute et large pour des raisons, dont certaines au moins sont évidentes. Il serait bien facile d'écrire tel mot usagé, — celui de romantisme ou un autre — à propos de ce grandissement que Whitman impose à la taille de son « double » ; on ne pourrait le faire néanmoins sans méconnaître tout ce que cette physionomie enferme de qualité humaine inédite, son accent de vérité et sa puissance de suggestion. Cette neuve et savoureuse qualité humaine est inscrite en chaque regard, chaque attitude du gars nonchalant, viril et tendre, qui se promène en vous cherchant — le « robuste Américain des *Feuilles* à la forte charpente, au grand corps », — mais rien ne la révèle autant que le singulier attrait physique et psychique qui émane de toute sa personne et l'enveloppe comme un halo.

> Partout où il va, hommes et femmes l'accueillent et le désirent.
> Ils désirent qu'il les aime, les touche, leur parle, reste auprès d'eux.

Ce moi puissant que le poète vous invite à ériger et à affermir sans cesse doit être conscient de sa propre richesse. D'un bout à l'autre de ses chants court le motif de la grande Fierté de soi en laquelle

l'individu aime à s'épanouir et qui lui fait tant de bien à l'âme. L'homme « au nom duquel » il parle éprouve jusqu'à l'exultation le sentiment de sa liberté sans bornes, la certitude d'être complet en soi et de s'égaler à n'importe quoi. Il est celui qui n'a jamais éprouvé la sensation de se trouver en face d'un supérieur. Ivresse salutaire pour le purger des supersitions accumulées et des conventions tenaces qui lui viennent d'un passé de soumission et de crainte. L'arrogance et la hauteur sont l'armure des indépendants qui s'avancent contre le flot pressé des autorités et des conformismes. Après tant de cris émouvants exhalés par d'autres du fond de leur misère humaine, c'est de « la fierté de ce soi électrique » dilaté démesurément, et de la conscience épandue d'être cet homme qu'il est, que Walt Whitman « tire ses poèmes ». Cet impérial orgueil, candide, éployé comme un épervier en plein vol, projette des sommets de son œuvre un rayonnement inoubliable. Il le juge indispensable à l'individu qu'il préconise et ne le croit « pas incompatible avec l'obéissance, l'humilité, la déférence et le doute de soi ».

Reconnaissez d'ailleurs que le festin d'orgueil et de jouissance auquel vous êtes convié n'est qu'un moyen pour atteindre son but suprême, qui est de vous développer. Vous êtes engagé dans une lutte perpétuelle, un combat spirituel sans fin. Vous devenez, vous aussi, « ennemi du repos ». Sitôt un obstacle emporté, un terrain conquis, vous devez être prêt à fournir le nouvel effort qui sera exigé de vous. L'espace autour de vos pas jusque par delà

l'horizon est hérissé de barrières et de bastions. Vous êtes le soldat de l'âme, engagé pour la grande campagne et qui ne sera jamais licencié. L'ordre reçu de votre général est d'être vainqueur coûte que coûte (au plus fort de la bataille, vous le verrez alors, votre orgueil et votre sens passionné et joyeux de la vie seront vos meilleures armes, vous feront accomplir l'impossible); la suprême recommandation : se dépasser soi-même. Alors même que le but final de la campagne vous échapperait, prouvez que vous êtes de la grande race en savourant la seule joie de l'effort et de la lutte et le merveilleux bonheur de vous surmonter.

Je suis le professeur des athlètes...

Les poèmes whitmaniens sont un appel fanatique à la force et l'héroïsme de la personne humaine. L'aise satisfaite et croupissante y est bousculée comme un lit de feuilles sèches aux approches de l'orage. Si vous n'êtes pas décidé à tout quitter pour suivre votre nouvel ami et vous enfoncer dans l'inconnu, vous ferez mieux de renoncer à son enseignement, car de tout ce qu'il réclame de vous, c'est l'essentiel que vous n'avez pas compris.

*
**

Nul personnage créé par un poète, aucune figure du monde antique ou féodal n'offrent, dans l'affir-

mation hautaine de soi, une outrance pareille à celle que manifeste l' « homme moderne » de qui Whitman s'est voulu l'interprète. Le plus effréné des condottieri de la Renaissance apparaît de cœur faible et timide auprès de ce souverain qui dit indifféremment et avec le même naturel au Président : « Comment allez-vous, l'ami ? » et à l'esclave : « Bonjour, mon frère ». Mais voyez donc comme l'individualité héroïque que le poète exalte est d'un ordre nouveau. Le type qu'il vous propose ne se dresse plus au-dessus du troupeau humain pour que nous admirions combien il le dépasse : le héros, dans l'idée whitmanienne, *est passé de l'ordre exceptionnel à l'ordre commun*. Cet égotisme farouche, arrogant et réfractaire a émigré en l'être d'un « rude enfant du peuple » qui entend rester « du peuple ». Et c'est un homme du commun, conscient de sa grandeur, qui appelle les autres homme du commun et cherche à les éveiller en leur criant qu'ils sont aussi grands que lui.

Je me célèbre et me chante,
Et mes prétentions seront tes prétentions.

Il ne se regarde pas comme « un phénomène », une fleur monstrueuse éclose sur un terrain préparé. Il représente de vastes moyennes, il est leur porte-paroles. Cette fierté immense, il la veut semblable chez ses pareils, qui n'appartiennent point à une classe plutôt qu'à une autre. C'est à la communauté, au vulgaire, à la moyenne, à vous et à moi, qu'il s'adresse, et d'un ton particulièrement per-

suasif et fraternel à celui qui en forme le cœur : l'ouvrier, le créateur qui manie et façonne la matière.

Il y eut des civilisations représentées essentiellement par des guerriers ou des prêtres, par des gentilhommes ou des marchands. Mais « le génie des Etats-Unis — déclare le poète — trouve toujours sa plus haute expression dans le peuple, les gens du commun ». La hauteur d'une civilisation ne se mesurera plus désormais au niveau atteint par quelques cimes, mais à celui auquel est parvenu l' « homme de la moyenne ». Sans refuser, même au magnat ou au savant, sa cordiale poignée de mains, Walt ne manque pas une occasion d'affirmer sa préférence pour les êtres primitifs et en friche, mais riches de sève et d'instinct. Leur supériorité à ses yeux est de posséder, plus intact que chez quiconque, ce capital d'ingénuité et de nature sur quoi doit se fonder toute vraie grandeur humaine. Alors que le développement, chez les êtres cultivés, s'est toujours accompli jusqu'ici aux dépens de ces qualités primordiales dont aucune maîtrise particulière ne peut compenser l'atrophie, parce qu'elles sont la base et la condition de l'ensemble. « Il y a chez une personne illettrée — dit-il — cette fraîcheur et cette insouciance indescriptibles qui remplissent d'humilité le plus grand génie de l'expression et se rient de sa puissance. Le poète voit avec certitude comment quelqu'un qui n'est pas un grand artiste peut être tout aussi sacré et parfait que le plus grand artiste ». A travers sa culture d'autodidacte, son développement spiri-

tuel et son génie, Walt Whitman s'éprouvait fortement appartenir à l'ordre de ces « puissants êtres incultes », et en se glorifiant il les glorifiait tous. Il était sorti du peuple « en son propre esprit », et ne cessa d'y appartenir, car son génie, loin de l'en isoler, semblait au contraire l'y enfoncer davantage. C'est la fierté d'un homme du peuple qui emplit le *Chant de moi-même* et tant d'autres de ses poèmes, — la santé d'un homme du peuple, paysan, marin ou tâcheron, rompu aux travaux obscurement héroïques, qui communique à ses versets leur largeur et leur force, — la simplicité d'un homme du peuple qui le fait rejeter avec un rire dédaigneux les mensonges, les conventions, les artifices du monde étranger au beau travail de la matière, pour se fonder sur la base des réalités éternelles. (Comme cette fierté, cette santé, cette simplicité éclatent et dévalent, torrentielles en leur cours, dans certains articles non signés où, aux environs de 1855-56, le typo et poète défend son livre, alors sans un seul défenseur !) C'est parce qu'il sentait le peuple, son peuple, si grand en lui, qu'il a voulu ceci : un artisan parlant dans ses poèmes au nom de toute la race.

Il reconnaissait en ce type d'humanité des possibilités infinies, qui le faisaient apte à toutes les tâches, fussent-ce les plus inattendues et les plus hautes. Il le voyait « en mesure d'atteindre à ce qu'il y a de plus grand et de plus magnifique au monde — et mieux en mesure d'y atteindre aujourd'hui qu'on ne le fut en n'importe quel siècle passé ». Lincoln et Grant et bien d'autres

n'étaient-ils pas venus pour l'attester — ces héros sortis de la masse, sans avoir passé par les universités ni les salons, ces hommes providentiels en lesquels « les dieux et les destinées parurent se concentrer »? Tant de puissances jusqu'ici muettes et engourdies, destinées pourtant à être prépondérantes, s'étaient dégagées du chaos et formulées à travers eux! Songeant à tous ceux qui viendraient après ces précurseurs, issus de la même souche, le poète devance le temps et fait passer devant nous les Lincolns et les Grants insoupçonnés encore : l'homme du commun, l'homme des métiers, le gars de charrue, le batelier, le charpentier fait figure de souverain dans ses poèmes. Il y prend la place centrale qu'occupaient dans les poèmes de naguère et d'hier les demi-dieux, les rois, les capitaines, les amoureux; et les dimensions réelles imposées à sa figure dépassent même la taille fabuleuse des Achille et des Roland. Il est le « grand personnage » et ses gestes quotidiens apparaissent magnifiés au point de surpasser leurs actions d'éclat. Il vit dans une atmosphère imprégnée « d'un héroïsme plus fier et mieux fondé et d'un champ plus vaste que celui de ces derniers ». Peu importe que personne ne reconnaisse cette grandeur et cette sublimité autour de soi et continue à la chercher au delà des mers ou au delà des siècles. Lui la surprend partout au front des vivants et inconscients poèmes qu'il croise partout sur son chemin. C'est pourquoi il s'est mis un jour à « tailler d'un libre ciseau la tête et les membres de dieux suprêmes à profusion, afin que les États se les représentent

marchant et causant ». Il voudrait, en leur offrant de telles images d'eux-mêmes, éveiller ces hommes et ces femmes qui s'ignorent. Il voudrait que ses versets fussent comme un levain mêlé à la pâte de la moyenne. Il voudrait insuffler en l'homme du commun une puissance spirituelle, une hauteur d'âme correspondant à sa robustesse, à la rougeur de son sang et à la fermeté de ses muscles. Et il lui répète, avec l'autorité fraternelle d'un copain d'atelier, mêlé à ses emplois :

> Eh bien, qu'est-ce que tu pensais de toi-même?
> Est-ce donc toi qui te croyais moindre que tu n'es?
> . . . .
> Vous, ouvrières et ouvriers de ces États, possédant votre vie à vous, divine et forte,
> Et tout le reste faisant place aux hommes et aux femmes comme vous.

Ce n'est pas néanmoins au seul artisan manuel, bien que celui-ci soit le plus proche de son cœur, mais à « la plus large moyenne d'humanité » que s'adresse cet appel. De quelque point de l'horizon que vous veniez, soyez sûr que vous pouvez vous arrêter et l'entendre pour vous : parmi les mots favoris du poète, il n'en est pas de plus fréquent que « tous » et « chacun », sans distinction. Il refuse de s'adresser à « l'élite », à ceux qui se retranchent de la masse ou croient s'en retrancher. N'a-t-il pas restitué à l'ordre commun ce que d'autres regardaient comme exceptionnel — beauté, force, héroïsme? Il a fait le « Poème de l'Individu

moyen », non du conquérant, de l'inventeur ou de l'artiste, mais de celui qui vit sa vie ordinaire de paysan, d'ouvrier, de pêcheur, d'employé et, tout en accomplissant sa tâche, « s'élève, se développe, rayonne en d'autres régions », parvient à la conscience de ses divines facultés spirituelles, jusqu'à faire que celles-ci « transparaissent dans tous ses gestes et ses paroles ». Il n'y a rien d'aussi sublime qu'un tel spectacle dans les plus grands poèmes du passé. « J'ai imaginé — disait-il, en dévoilant ainsi sa pensée la plus intime — une vie qui serait celle d'un homme de la moyenne dans une position moyenne, et néanmoins splendide, héroïque. »

Il n'y avait pas de plus belle chose au monde que la « divine moyenne ». La grandeur d'autres nations et d'autres âges a pu se résumer dans le petit nombre, une élite. La grandeur du temps et du pays où Whitman se sentait vivre reposait dans le gros, la masse qui était « immense », pas seulement en nombre mais en qualité, dans « l'homme de troupe », qui valait mieux que les officiers. En cette défense de la moyenne contre l'élite, bien peu sensé qui le jugerait suspect de favoriser la médiocratie, puisque, tout au contraire, *le « commun » et l' « héroïque » se prouvent, à son sens, corrélatifs.* L'ordinaire, dans l'ordre humain aussi bien que naturel, est la fontaine des émerveillements. Il n'y a pas plus de miracles en un quelconque centimètre cube de la terre sous vos pieds qu'il n'y a de grandeur latente en l'homme obscur que vous coudoyez. Nous pouvons mesurer ainsi l'espace qui sépare ce type d'homme, nouvelle valeur décou-

verte et signalée par Whitman, du « héros » tel que d'autres l'enseignèrent, par exemple celui de Carlyle, l'homme providentiel « né pour commander » aux masses amorphes et torpides, matière brute que le vouloir de l'oint du Seigneur pétrit pour le bien — du « Représentant » d'Emerson ou du « Surhomme » de Nietzsche. Les types de héros décrits ou conçus par ces hauts penseurs figurent plus ou moins comme des étoiles de première grandeur au milieu d'une nuée de comparses. Ils font autour d'eux le vide des volontés. Il sont, au-dessus de la plèbe, comme une superbe anomalie. Ce sont de beaux monstres, bienfaisants et terribles. A l'inverse de cette conception féodale, le héros whitmanien s'avance, à son tour, pour établir la suprématie de celui qui se soucie peu de ses gouvernants occasionnels ou intérimaires, tend de toutes ses forces à se gouverner soi-même en justifiant, non par des textes ou des déclarations, mais par l'ampleur de sa personnalité, son droit à être son propre souverain. Un individu grand avec tous, non point contre tous. L'homme de la moyenne, en son élévation, est parmi des égaux comme un sapin dans la sapinière, comme un épi dans un champ de blé, comme un brin parmi les feuilles d'herbe. Chaque individu, en grandissant pour soi, s'aperçoit que la « divine moyenne » a grandi avec lui. « Vous supposiez qu'il ne pouvait y avoir qu'un seul Être suprême? Nous affirmons qu'il peut y avoir d'innombrables Êtres suprêmes, et que l'un ne neutralise pas plus l'autre qu'une vue n'en neutralise une autre. »

Les peintres ont peint leurs groupes nombreux et entre tous le personnage central,
De la tête du personnage central faisant rayonner un nimbe de lumière d'or,
Mais moi, qui peins des myriades de têtes, je ne peins aucune tête sans son nimbe de lumière d'or...

En cette notion d'un peuple d'individus culminants et cet exhaussement du niveau humain, lisons une transposition de l'héroïsme et la promulgation d'une nouvelle noblesse basée sur lès éléments les plus communs et les plus universels. Telle était pour Whitman ce qu'il appelait « la Grande Idée » : « les ordinaires, les divines masses » formant, par leur moyenne, un splendide bloc, d'une grandeur sans précédent. « Si l'ambitieuse pensée de mon poème — écrit-il sur le tard — est de contribuer à la formation d'une grande nation cohérente, c'est peut-être entièrement par la formation de myriades d'individus riches dans leur développement et leur contenu. » Une cité pullulante d'athlètes, d' « individus accomplis et libres », où chacun serait tel qu'un grand séquoia des forêts du Pacifique avec ses rameaux et sa verdure, et les uns vis-à-vis des autres comme une forêt de séquoias égaux et culminants...

Pour la grande Idée,
Cela, ô mes frères, cela est la mission des poètes.

Ses poèmes sont fréquemment traversés de cette

vision qu'il décrit aux pages en prose de ses *Percées démocratiques*. Elle se confond avec ses rêves les plus chers, qui y trouvent leur aboutissement. Car là est pour lui l'essentiel, la fin et la splendeur de la Démocratie.

> Je suis pour ceux qui marchent de front avec la terre entière,
> Qui instaurent un homme afin de les instaurer tous.

C'est pourquoi il a fait un livre qu'emplit de sa taille et de ses prolongements un grand individu, un livre illustré de grands individus et destiné à susciter de grands individus. Il faut commencer sur-le-champ. Et s'il commençait par vous? S'il essayait de vous entraîner à sa suite avec les « grands Compagnons », car l'œuvre n'est point d'ordre théorique et il ne se contente pas de vous offrir une image agrandie et prophétique. Et le voici qui, brusquement, au milieu de ses *Feuilles,* vous sollicite, vous provoque, vous interpelle directement. Il a une communication importante à vous faire, à vous en particulier. C'est un homme qui s'est arrêté devant vous et qui, en vous tenant par le revers de votre habit (vous ne lui échapperez pas), vous parle, les yeux dans les yeux, sur le ton le plus pressant et le plus passionné, longuement, à mi-voix. Il ne vous fait aucun reproche : c'est à lui-même qu'il se reproche de ne vous avoir point découvert plus tôt. Il veut seulement vous dire, avec l'autorité de celui qui vous comprend et vous aime le mieux, que vous n'avez aucune idée

de la richesse que vous négligez. Puis il vous quitte, attiré vers d'autres besognes aussi urgentes. A votre prochaine rencontre, si vous cheminez à travers champs, il vous mènera au haut d'un monticule, et, de là, un bras passé autour de votre taille, vous montrera les « paysages de continents » et la simple route, commune à tous, que vous devez suivre vous-même, au lieu d'y envoyer un autre à votre place. Ou bien il entrera chez vous et vous fera visiter votre maison. Vous en êtes peut-être le propriétaire, mais vous allez vous apercevoir que vous ne la connaissiez guère. C'est comme si vous en aviez dépassé à peine le vestibule. Il y a des pièces que vous n'avez jamais aérées, des escaliers où s'accumule la poussière, des chambres souterraines où vous n'avez jamais apporté la lumière. A peine avez-vous jeté un regard craintif dans l'obscurité, puis vous avez refermé la porte, vous l'avez verrouillée et condamnée. Ouvrez donc et entrez sans crainte. Il y a là tant de choses que vous ne soupçonniez pas et qui, remontées au grand jour, vous éblouiront. Et vous vous serviez de misérables loques pendant que vos armoires regorgeaient de beau linge blanc et odorant ! Vous croyiez peut-être habiter une bicoque, et c'est un Louvre que vous possédez. Vous pouvez vous y promener pendant des heures, comme Louis XIV à travers son palais, ou le pape en son Vatican. Il y a des fenêtres à l'infini, il y a même un jardin. Et vous vous plaigniez d'être à l'étroit... Vous éprouverez votre folie, votre lésine, votre pusillanimité, l'encrassement de votre routine assez vivement pour hésiter un ins-

tant à reconnaître dans l'homme que vous étiez, il n'y a qu'un moment, l'homme, que vous vous sentez devenir à présent. Vous êtes riche à ne savoir que faire de vos valeurs.

Mais vous le rencontrerez encore, ce passant qui vous a connu mieux que vous ne vous connaissiez, et votre surprise grandira à l'entendre vous dire :

Sois un insoumis et un rebelle latent. Maintiens toujours allumés, comme braises sous la cendre, les feux de la révolte. Ose avec calme, ne dépend de personne, pas même d'un saint ou d'un héros, n'obéis qu'en fonction de toi-même, sous l'empire des lois éternelles.

> Je suis pour ceux qui n'ont jamais été maîtrisés,
> Pour les hommes et les femmes dont le caractère n'a jamais été maîtrisé,
> Pour ceux que lois, théories, conventions ne peuvent jamais maîtriser.

Fais de ta personne et de ta vie, comme l'a dit quelqu'un, « un grand poème délicieux ». Les plus nobles strophes des plus hauts poètes ne sont rien si elles ne t'ont pas incité à les dépasser en la beauté de ton corps et de ton âme.

L'Amérique tout entière, sans excepter une seule de ses parcelles, de l'est à l'ouest et du midi au nord, est pour toi. Le soleil, les arbres, les grands fleuves luisent, bruissent et coulent, les hommes peinent et s'activent, les grands vapeurs labourent les océans, exclusivement pour t'enrichir et te ro-

burer. Tu es l'aboutissement et le bénéficiaire unique de la colossale entreprise. Et tu négligerais tes bénéfices! Tu oserais suggérer par ton indifférence que tout cela est besogne perdue!

Tu me dis que le monde regorge de choses délectables dont l'accès et la jouissance te sont interdits. Tu allègues que te voici mal fichu et sans le sou, sans autorité ni prestige, pour acquérir la plus petite de ces merveilles. Mais de quelles merveilles parles-tu? Il te reste à découvrir que les plus magnifiques beautés sont gratuites et communes, à la disposition de tous, qu'elles t'attendent patiemment, toi, le vilain, le disgracieux, le gueux, qu'elles te souriront de leur plus divin sourire, si tu es capable de les aimer assez fort : le soleil, le plein air, les fleurs, l'océan, les forêts, les femmes les plus douces, les chefs-d'œuvre de l'art, le spectacle prodigieux des villes, tout cela est à ta portée. N'est-ce pas assez pour te rassasier? Vois comme entièrement, moi qui suis vorace, elles me satisfont. Elles sont presque trop, elles m'accablent et j'ai besoin de m'isoler d'elles pour les repasser en silence...

Que me parles-tu de ta faiblesse, de ton insignifiance! Peut-être n'es-tu faible et insignifiant que parce que tu te crois tel. En tout cas, fusses-tu l'individu le moins dégagé de ses gangues qui soit sur terre, sache que tu es « tout aussi important pour toi-même que l'individu le plus développé l'est pour lui-même ». Et l'être envers lequel la nature fut le plus avare peut être aussi grand que le génie ou l'athlète.

Il n'est point de don chez homme ou femme qui ne trouve sa concordance en toi,
Il n'est point de vertu, point de beauté chez homme ou femme qui n'existent aussi bien en toi,
Point de courage, point d'endurance chez les autres qui n'existent aussi bien en toi,
Point de plaisir qui attende les autres sans qu'un égal plaisir ne t'attende.

Songe, si tu es mou, qu'il n'est « point d'objet si tendre qu'il ne puisse faire un moyeu pour la roue de l'univers ». A mesure que tu te développeras, chaque objet, un à un, se reliera par un fil invisible à ta conscience et viendra retentir en toi. Et tu es appelé à grandir jusqu'à devenir le centre du monde et le dieu dont tu portes le germe en toi, si bien caché que tu ne l'as pas encore découvert.

Et il vous parle ainsi parce qu'il est celui que les apparences ne trompent point. Autrui est, en grande partie, ce que nous le faisons ; l'homme que nous considérons et traitons comme une brute a chance de rester ou devenir tel. Mais lui sait qu'en s'adressant à vous de la manière qu'il faut le plus noble et le meilleur de vous-même — et cela *est* en vous infailliblement — viendra à la surface comme une gerbe de bulles. Il sait qu'en faisant comme si la personne réelle qui est là devant lui coïncidait avec l'image exaltée qu'il s'est formée de vous, il vous *force* à ne pas mentir à cette image ou du moins à vous en rapprocher le plus possible. En vous supposant grand, il vous grandit effectivement. Il faut avoir une confiance

illimitée en l'homme quel qu'il soit. On n'a jamais eu assez de foi en lui, et, en le supposant vil, on l'a fait vil : les religions, les morales, à force de lui rappeler son indignité, sa fragilité et de quelle poussière il est fait, à force de l'humilier et de le mettre en lisière, l'ont à l'envi rapetissé. Le miraculeux passant rencontré sur vos routes, celui qui vous a parlé les yeux dans les yeux, celui qui vous a conduit sur le monticule, celui qui vous a fait visiter votre demeure est l'ami convaincu qui laissant en suspens « écoles et credos » et leur pauvre psychologie, vient vous nettoyer, en son clair regard, de cette crasse des siècles, vous restituer royalement votre pureté et votre stature.

> Personne ne t'a compris, mais moi je te comprends,
> Personne ne t'a rendu justice, tu ne t'es pas rendu
> justice à toi-même,
>
> . . . .
>
> Oh ! je pourrais chanter de telles grandeurs et telles
> gloires à ton sujet !

Tel est le lien subtil et fort par lequel il vous rattache aux autres, qui ne sont pas moindres que vous, car à chacun, tour à tour, à mesure qu'il le rencontre, le passant restituera pareillement sa pureté et sa stature. Tel le lien par lequel il noue ensemble, si solidement que nulle force ne devrait plus les séparer, le Soi et la Masse, ces deux puissances dont les « sages » dénoncèrent abondamment le conflit. Il appartient à la « divine moyenne » d'un ays neuf de montrer, par la multitude de

ses souverains, la réconciliation et la fusion des deux puissances rivales. Les *Feuilles d'herbe* sont le chant de l' « égalité fondamentale ». Parmi les notions que Whitman exclut de son domaine, aucune n'est plus radicalement éliminée que celle de hiérarchie. Il refuse absolument de sanctionner la gradation des dignités parmi les hommes et les choses. Lorsqu'il énumère des types et des spectacles il est rare qu'il n'ajoute pas : « Et tous les autres, tous sans exception... » Sa plus grande crainte est d'oublier une seule existence, si humble, si dédaignée soit-elle, car il la sait aussi divine, aussi « capable » que n'importe laquelle. Aux flancs de la plus commune est assoupi le plus grand éclat.

Il ne méconnaît pas d'ailleurs « un certain danger », celui que comporte pour le monde moderne cette notion de l' « égalité fondamentale », désormais enracinée. En effet, « la démocratie a été tellement retardée et mise en péril par les personnalités puissantes que ses premiers instincts la portent forcément à rogner, uniformiser, faire rentrer dans le rang ceux qui s'écartent et réduire tout à un niveau parfait. » Or une démocratie niveleuse qui prétendrait arrêter l'individu dans sa croissance et son essor, élaguer, écimer cet arbre aux branches capricieuses, serait un non-sens et devrait être extirpée, car elle ne dépasserait pas la médiocrité des communautés monacales. Un « intérêt général » qui exigerait de l'individu le sacrifice de sa taille, de sa diversité, de son indépendance, de son orgueil serait un pauvre intérêt

et ne vaudrait pas d'être défendu. Toute démocratie est faite essentiellement en vue de la grandeur des soi indépendants et corrélatifs, en vue de votre grandeur et de la mienne. Elle n'a d'autre but que votre éploiement complet et indéfini, de vous permettre enfin d'atteindre cette plus haute stature qui vous a été refusée jusqu'ici. Elle est liée à l'idée de robustesse individuelle en masse. Pas de démocratie sans personnalités unanimement culminantes : l'homme, avec sa qualité héroïque, passe avant toute chose.

> Retirez-vous derrière moi, États !
> Un homme avant tout — moi-même, typique, avant tout.

La cité la plus moderne en apparence demeurerait, malgré son opulence, comme une cité morte si la qualité libre et farouche de ceux qui la composent n'était pas le plus hautain de ses spectacles.

> Une grande cité est celle qui possède les hommes et les femmes les plus grands,
> Ne fût-ce que quelques cabanes misérables, c'est néanmoins la plus grande cité du monde entier.

A travers tout l'œuvre de Whitman reparaît la plus ferme assurance que l'avenir appartiendra à de grands individus libres, héroïques et fraternels en masse. Il ne croit pas, en effet, que la démocratie du Nouveau Monde prépare ce funeste nivel-

lement. « Cela n'est que l'apparence ; la réalité est toute différente. » Autour de lui il voyait surgir, aussi intacte que jadis, la force personnelle, ce levain suprême, et « les éléments de brave et haute humanité demeurer inaltérablement ». Et c'est pourquoi il annonçait, avec une joie robuste, la victoire de l'homme, qui échapperait encore à ce nouveau danger d'amoindrissement.

> Je chante le Soi, une personne simple, séparée,
> Néanmoins prononce le mot Démocratique, le mot
> En-masse.

*
* *

En traçant la figure imposante de « l'homme de la moyenne » il lui suffisait d'écouter en soi-même tout ce qui était apparenté aux éléments, à la mer, aux rocs, aux rayons solaires, pour en reconnaître la base et les proportions. Non moins qu'il avait résolu de composer ses poèmes « à la mesure des réalités », il entendait assortir aux éléments la création suprême à laquelle tendent ceux-ci : l'homme. Il propose la nature comme substrat à sa Démocratie.

Whitman avait assez de lecture et savait assez bien lire pour ne pas ignorer à quels effets merveilleux l'art était parvenu aux mains des maîtres en traitant l'être humain comme un hors-nature ou un « dieu tombé », toujours un peu malade de sa

chute et de son exil. Les états d'âme exceptionnels, les névroses, les sentimentalités morbides, les inversions, les bizarreries, largement exploités, avaient donné une moisson de chefs-d'œuvre, même ceux de son compatriote Edgar Poe. Mais, après cela, n'y aurait-il pour l'art nul parti à tirer de « l'homme sain », celui qui « aime sa bonne amie et mange sa grillade de bon appétit », l'homme de la moyenne qui, dans les ordinaires circonstances de sa vie quotidienne — jeux, besognes, amitiés, rencontres, efforts, méditations — trouve les plus amples occasions d'effleurer ou de vivre tant d'émouvants poèmes ? N'y avait-il pas une beauté et une sorte d'héroïsme de la vie normale épanouie? Il éprouvait trop bien l'existence et la qualité splendide de cette beauté inaperçue pour ne point tenter de l'interpréter et de nous l'offrir comme un idéal. Ses poèmes sont pleins de l'exaltation de la santé parfaite, qui y est figurée, dans une gloire, comme un plan supérieur d'existence où nous sommes « mis en rapport » plus subtilement, plus largement avec le monde. L'homme des *Feuilles* n'a pas honte de son sang riche et de son teint vermeil ; ce n'est point par sa seule intelligence, mais par son corps tout entier qu'il laisse entrer en lui l'en-dehors. La communion à laquelle il prend part est d'ordre physique autant que spirituel. Les grandes influences naturelles qui le pénètrent deviennent les plus substantiels aliments de sa grandeur et de sa robustesse d'âme. Ses prérogatives d'homme ne l'isolent pas derrière une vitre ; il ne regarde pas avec des yeux

humides, apeurés ou hostiles les spectacles trop violents du plein air. Il se mêle joyeusement au spectacle, il s'en saoule, il en est lui-même, quoique complètement distinct, l'un des éléments.

Il y a chez Whitman un grand effort pour adapter un homme du présent, corps et âme, aux dimensions de son habitat terrestre, d'une ampleur sans précédents. De vastes régions neuves et innocentes, en offrant à l'habitant du Nouveau Monde des possibilités uniques, semblent le presser de les accomplir en s'égalant à cette vastitude et cette innocence. Le continent renferme des sucs assez riches pour que les « broussailles humaines » y deviennent des troncs impérieux. Il y a ici des brises assez toniques pour élargir les torses. La nature est chargée de défis. Elle semble faire honte à l'homme de sa taille exiguë, de sa mesquine existence sans horizon. Elle lui crie du bord de ses plateaux et de ses plages : Viens te baigner dans cet air plus vif, te mesurer avec ces vagues et ces forêts, courir le long de ces fleuves, gravir ces montagnes, tirer ta coupe en ces grands lacs, assimiler ces fortes nourritures que nous t'offrons, afin de grandir à l'échelle des marées et des prairies, de confronter tes muscles avec leur résistance, de t'égaler à nos puissances terribles, moins faites pour te meurtrir que pour t'affermir et te soulever au-dessus de toi-même. Lis en nous la promesse auguste d'une humanité *enfin proportionnée à la Nature.* Tout l'Ouest avec son immensité et sa fécondité n'est que le piédestal de ta jeune grandeur : tant que tu ne nous auras pas entendus, rejoints, que nous n'aurons point passé

en toi pour reparaître dans tes traits, ta démarche, ta voix, ta pensée, nous nous sentirons vides de toi, nous serons comme un grand corps sans âme...

> Car l'homme sorti de vous...
> Ici peut pousser hardi, pur et gigantesque, ici culminer dans les proportions de la Nature,
> Ici escalader les vastes espaces limpides, sans être enfermé, sans être arrêté par murs ou toits,
> Ici rire avec l'orage ou le soleil, ici exulter, ici s'endurcir patiemment,
> Ici ne se soucier que de soi-même, se déployer...

Que signifient ces États avec leurs territoires démesurés, leurs entassements de richesses et de produits sans une « moyenne » appropriée? « La largeur de la nation serait monstrueuse sans une largeur et une générosité correspondantes de l'esprit du citoyen. » Cette richesse, cette vastitude matérielles ne sont que les éléments de choix au moyen desquels l'individu doit se bâtir soi-même. Plus est riche et puissant un pays dans son territoire, son industrie, ses ressources, plus les hommes et les femmes qui l'habitent sont tenus de se montrer riches et puissants en leur humanité; car *l'homme doit toujours dépasser son milieu.* La grandeur temporelle de l'Amérique faisait une obligation pour l'Américain de dominer moralement cette grandeur, en se montrant encore plus beau que son plus beau blé ou ses plus beaux fruits : sinon ceux-ci ne seraient qu'un somptueux et humiliant décor, et la Démocratie une pure façade.

Car la Démocratie est finalement « l'ère de l'âme ». Elle n'est qu'un moyen de dégager celle-ci de sa gangue, de promouvoir de nouvelles émotions, d'éveiller un monde spirituel plus riche, plus hardi, plus subtil, plus universel. L'âme du commun des hommes, jusqu'ici rabougrie, estropiée, contrariée dans son développement, doit s'accomplir et atteindre ses authentiques proportions dans ce cadre plus propice qu'aucun autre avant ce jour. La vraie idéalité est encore à naître. Elle poussera par touffes dans les voies de la Démocratie et couvrira la terre de sa viridité comme les feuilles d'herbe. Il est dans les profondeurs de « l'homme de la moyenne » des sources d'affection, de générosité, d'admiration, de santé, de passion, de désir, d'héroïsme et de rêve que nous ne soupçonnons pas encore : une fois percée la roche qui les emprisonnait, nous les verrons jaillir avec une force et une constance sans exemples. La fin dernière de la Démocratie n'est pas de conférer des « droits » confortables à chacun, mais de dégager ta belle âme neuve, ô « homme spirituel de la moyenne, but de tout », ton âme à venir, d'une qualité plus noble et plus riche, l'âme qui, te guérissant de ta médiocrité, te permettra de « rire avec l'orage et le soleil », d' « exulter », de t' « épanouir »... « Ce que nous, modernes, sommes arrivés à entendre par « spiritualité » a élargi, coloré, vivifié le sens de ce mot à un tel point qu'il est absolument différent de ce qu'il était dans le passé. »

Ainsi le poète soustrait le mot Démocratie au bas vocabulaire des agents électoraux, le lave comme

un nouveau-né et le baptise en lui imposant un sens d'une clarté magnifique. Ces syllabes, transfigurées par le son qu'elles acquièrent lorsqu'il les répète, deviennent un mot de passe et comme le mystique symbole de tout l'âge moderne vu en profondeur. Ce symbole embrasse l'humanité et la nature où tout, jusqu'aux plus vagues malesherbes, contient en germe de l'héroïque et du divin. Il signifie non seulement une vie de chaque jour ennoblie dans tous ses détails pratiques, mais la plus haute vie religieuse, l'objet de la Démocratie étant de créer des dieux innombrables, c'est-à-dire de faire de la religion une quotidienne pâture. La « Démocratie adamique », expression d'un Nouveau Monde spirituel, est, pour ainsi dire, le résumé de l'évangile whitmanien, inclus en le titre clair de son livre : *Feuilles d'herbe.*

Walt Whitman connaît la lenteur des germinations non moins que l'amplitude du temps. L'impatience n'est pas dans sa nature et il s'en remet au futur avec une confiance sereine. C'est à demain qu'il appartient de réaliser vraiment, sur une vaste échelle, le grand type autochtone pour lequel il chante. Jusqu'à ce jour, l'Amérique n'en a offert que des indications et çà et là quelques spécimens achevés. La « splendide moyenne » est encore à naître. Le mâle personnage qui emplit de sa présence les *Feuilles* est une vision d'avenir projetée sur le présent, une incitation, un appel — la sollicitation la plus émouvante, la plus pressante peut-être qui ait jamais été adressée à l'homme pour qu'il sorte de sa médiocrité et, replacé sur de plus

larges bases, atteigne toute sa taille. Par la ferveur de sa foi et de son amour, Whitman voudrait, en quelque sorte, évoquer ce plus grand individu qui viendra. Car il sent qu'il est là, n'attendant que l'éveilleur. Il a déchiffré les promesses. Toute l'évolution du monde aboutit à cet Américain du futur : celui-ci lui apparaît comme la justification, la clef, le couronnement du passé qui, sans le savoir, a lutté, peiné tout le long des siècles en vue de cette suprême création. L'heure est maintenant venue de cueillir, si nous le voulons, le fruit des infinis labeurs : sa saveur et sa dimension ne nous sont-elles pas clairement suggérées par quelques figures surprenantes que les événements tirèrent de l'ombre pour les jeter en pleine lumière sur la scène du monde, comme celle d'Abraham Lincoln, cet homme à la fois si ordinaire et immense, personnage de frappe neuve, création absolument originale du Nouveau Monde?

C'est de lui-même, certes, plus encore que de la réalité extérieure, qu'est sortie la figure de l'Individu auquel le poète nous demande de nous égaler. Mais comment ne pas estimer à sa valeur l'inébranlable confiance en la masse que publie et réitère celui qui non seulement en sortait et la portait en lui, mais s'y était mêlé durant sa vie entière, l'avait sondée en tous sens à une profondeur que bien peu atteignirent? Whitman n'était pas un songe-creux, un illuminé caressant, à l'écart du monde, un rêve de millénaire. Il connaissait autant et mieux que la plupart, pas seulement en poète, mais en spectateur impartial et merveilleusement atten-

tif, la réalité de son temps, toute la réalité. Il ne connaissait que trop bien une Amérique ignominieuse et tarée, presque satanique en sa corruption, et qu'il stigmatisait avec des mots brûlants. Il ne se dissimulait pas certains graves périls de l'heure. Mais il y avait aussi d'autres choses qu'il savait et n'oublierait plus, abritées qu'elles étaient dans son plus intime sanctuaire. Il avait découvert et recueilli comme une semence précieuse tant de beautés latentes dans la masse — reconnu tant de grandeur simple en tant d'hommes du commun — possédé de si abondantes preuves de la santé, de la générosité inhérentes à la « moyenne ». Des charretiers et des pilotes lui avaient fait mainte ineffable confession. Et les milliers d'adolescents dont l'âme tendre et forte s'était allongée vers la sienne au bord des lits, aux hôpitaux! Les certitudes qu'il en avait reçues ! Il croyait avec entêtement que tel subtil instinct, telle impondérable émanation, tel élan, inaperçus de la plupart, sont aussi réels que le cours des farines ou l'extraction de la houille, et que l'on peut bâtir sur eux comme le constucteur bâtit avec ses matériaux pesants. Et c'est pourquoi, en face des réalités apparentes, si affreuses fussent-elles souvent, il n'en énonçait pas moins avec ferveur ses réalités à lui, qui étaient de l'ordre spirituel. On ne le trompait pas. Il était celui qui connaissait la façade et aussi le fond des choses, et qui estimait ceci plus important que cela. Jusqu'à son dernier souffle sa confiance demeure aussi tenace, aussi pleine. Quoi qu'il arrive, pas un instant il ne doute que la promesse sera tenue. Il est dans le secret et

demeure inébranlablement fidèle à tous ceux qui, loyalement, lui remirent en dépôt leur richesse...

J'annonce un homme ou une femme à venir, peut-être es-tu celui-là,
J'annonce le grand individu, fluide comme la Nature, chaste, aimant, compatissant, armé de pied en cap.

II

AMOUR

. . . .
Qui n'était pas orgueilleux de ses
chants, mais de l'océan d'amour
sans bornes en lui et l'épanchait
sans compter.

W. W.

A peu près vide de ce que nomme ainsi un monde qui n'en veut guère savoir que les plus pauvres nuances, il n'est cependant pas une page de ce livre qui n'exhale un parfum d'amour. Rappelons-nous les raisons claires que nous offre Walt Whitman pour assimiler ses poèmes au geste d'un homme qui veut être aimé personnellement après lui comme il fut aimé par des milliers et des milliers d'hommes et de femmes, durant sa vie terrestre. Sous l'enveloppe rude de ce « sauvage florissant » qui nous apparait farouchement joyeux comme un viking fendant les vagues et aussi indifférent que la nature en son exubérance, toute la tendresse

humaine est aux aguets, souffrante d'être resserrée ou nous confondant de sa richesse qui s'épand aussitôt que nous sommes là pour la recevoir.

Il n'y a qu'une qualité dans l'homme des *Feuilles,* qui peut égaler sa grande fierté de soi : sa puissance d'affection. Ce sont là comme les deux pôles entre lesquels s'accomplit sa personnalité. Non plus que sa superbe, n'est limitée sa sympathie pour tous et chacun, et on ne saurait définir lequel de ces deux sentiments le dilate davantage. En réalité ils sont en lui comme deux fidèles compagnons qui marchent jusqu'au soir sans se quitter, se sachant complémentaires et l'un à l'autre indispensables. Ce soi qui s'exalte de se sentir complet et « suffisant » ne laisse apercevoir une si hautaine sérénité que parce qu'il sent, auprès de lui, la présence fraternelle de qui connaît le chemin de tous les autres soi. Entre son égotisme et son sens communial l'homme s'avance avec une allègre assurance sur son visage d'orgueil et d'amour, sachant que « l'un contrebalance l'autre et ni l'un ni l'autre ne peut exagérément s'épandre tant qu'ils s'épandent de concert. »

Ne soyons point surpris de ce que le sentiment de l'amour accuse chez Whitman des contours correspondant à cette personnalité insolite. Pas plus que dans son art ou sa morale ou sa façon de se vêtir, il ne se conforme ici aux valeurs reconnues, mais en crée de nouvelles d'accord avec ses instincts. Ne soyons point surpris de sa mâleté fière et tendre ni de ce que les élans qu'il nous confesse ne nous évoquent guère les faces coutumières de la

passion ; le contraire eût été une dissonance. Il aime comme un Walt Whitman aime.

> Je jure que j'en ai assez des façons mesquines et débiles d'exprimer l'amour pour les hommes et les femmes,
> A partir de ce jour j'adopterai mes façons à moi d'exprimer l'amour pour les hommes et les femmes.

Il nous invite ainsi à affirmer dans l'amour la même spontanéité, la même insoumission, en ne nous bornant pas à une ou deux de ses provinces, mais en explorant les autres, peut-être plus vastes encore, — témoin celles qu'il a lui-même parcourues et dont il nous fait des récits merveilleux.

Ainsi, même quand il évoque la face la plus commune de l'amour, il la dépeint sous des couleurs si fortes que le tableau ne peut être confondu avec aucune autre interprétation du même thème. L'amour de l'homme et de la femme semble chez lui l'expression d'une passion élémentaire, qu'il anime de sa vibration personnelle et imprègne de sa propre odeur.

Jamais on n'a assez insisté et ne saurait insister trop sur la force des appétits, particulièrement de l'instinct sexuel, chez l'homme qui se cache dans les *Feuilles*. Il y a tendance, même chez les plus libres commentateurs du poète, à ne pas tenir suffisamment compte de cet aspect essentiel du tempérament de son individu. C'est lui seul qui se rend justice à cet égard lorsque, voulant carac-

tériser cet homme, il cite, comme trait fondamental, son « immense animalité », son « immense *amativité* » — (terme qu'il avait emprunté au vocabulaire, aujourd'hui désuet, de la phrénologie, pour désigner l'instinct amoureux). Ses poèmes, nous déclare-t-il, « sont ouvertement le chant du Sexe et de l'Amour physique, et même de l'Animalité ». Parmi ses intentions majeures est incluse celle de restituer aux gestes et aux organes de l'amour la noblesse et la gloire qui leur appartiennent et que leur ont refusées les siècles passés depuis le paganisme. Cette intention pénètre profondément son livre entier et le teinte à tel point qu'il serait anéanti, nous affirme-t-il, si on en retranchait le thème, par excellence vivificateur, de la sexualité, « considérée comme élément du caractère, de la personnalité, des émotions ». Ce thème, d'ordinaire laissé aux pornographes, le poète l'a porté « dans une lumière et une atmosphère différentes ». L'homme au nom duquel il parle n'a besoin en effet que de regarder en soi-même et d'éprouver la grande innocence de son corps pour attester aux gens « supérieurs » le mensonge de leur réprobation et de leur dégoût. Il est celui qui connaît les délices de sa chair et les avoue sans honte. Quand il dénombre les merveilles du corps humain de la tête aux pieds sa joie éclate rien qu'à nommer, pour l'hommage le plus exalté, la source cachée et pure où s'alimente secrètement son grand orgueil d'être un homme. Dans ses « moments natifs » le voici qui s'abandonne à l'invite d'une sensualité énorme et ingénue, dans

un transport furieux d'ivresse païenne et naturiste où il demeure sans honte de prouver ainsi sa parenté avec la « Nature la plus brute » et « les animaux ». Car il sent avec acuité jusqu'où se prolonge le « mystique délire » du sexe et son retentissement à travers les plus lointaines provinces de l'âme.

Les *Feuilles* révèlent l'un des tempéraments les plus puissamment et ingénument sensuels qui se soient jamais manifestés dans l'art, — peut-être celui qui, de tous le plus librement, a laissé s'exprimer à travers lui la « Nature sans frein avec son énergie originelle ». C'est aux suggestions de cette sensualité, spontanée et pure comme un élément, que le poète a obéi en célébrant, avec tant de franchise, principalement les rites et les émotions physiques de l'amour : obéisssance impliquant d'ailleurs des « leçons » qui lui importaient grandement. N'était-il pas besoin de rétablir l'équilibre rompu des âges, en offrant au monde de pures images où le sexe apparaîtrait sans voiles, dans sa beauté, sa nécessité magnifique et avec le sens dont il empreint toute la vie ?

Tel Adam, de bon matin,
S'avançant hors du berceau de feuillage, restauré par le sommeil,
Regardez-moi où je passe, écoutez ma voix, approchez,
Touchez-moi, appliquez la paume de votre main sur mon corps quand je passe,
N'ayez pas peur de mon corps.

Les « odes sexuelles » de Whitman sont un cantique à la louange du « corps électrique » et des rouges ardeurs auxquelles l'entraîne « la flamme tremblante qui joue sans cesse » à travers lui. L'égarement des sens y est dépeint avec la plus tranquille impudicité et la plus chaste aussi. Nous sommes en paradis. Des hommes et des femmes d'un autre âge, passé ou futur, de « puissants couples », grands et nus, s'éblouissent de leur chair vermeille et partagent sa joie aiguë, en accomplissant les rites éternels qu'elle suggère, avec cette simplicité auguste qui est au delà de la pudeur et de l'impudeur parce qu'elle ne connaît point le goût du « péché ». Le halètement d'une étreinte, le grondement du mâle sur la femelle n'y sont pas plus indécents que la plainte du vent ou la poussée des vagues contre le rivage. La folie génésique s'y accorde au rythme des rafales. Le chaud parfum des corps en amour a l'arome des fruits ou des feuillages froissés dans la main. « L'acte où deux corps se confondent » n'est qu'un phénomène, inexprimablement émouvant, parmi ceux de la nature. Cette virilité qui s'éprouve et s'assouvit jusqu'à la douleur de ne pouvoir se dépasser en quelque chose d'inéprouvé et d'extatique garde un accent uniformément grave et religieux. L'érotisme qui s'offre ici est d'une qualité si pure et d'un si large accent que, même agi par des êtres proches de nous, il retient jusque dans les plus extrêmes audaces son caractère d'austérité et de grandeur. Quel poète autre qu'un grand maître

eût pu réaliser, sans s'y diminuer, un aussi moderne et ardent tableau :

Vingt-huit jeunes hommes se baignent près du rivage,
Vingt-huit jeunes hommes et tout amitié ;
Vingt-huit ans de vie féminine, et toute solitude.
Elle possède la belle maison au bord de la digue,
Elle se cache belle et richement vêtue derrière la jalousie de la fenêtre.
Lequel des jeunes hommes aime-t-elle le mieux ?
Ah ! le moins beau d'entre eux est magnifique à ses yeux.
Où allez-vous comme cela, madame ? Car je vous vois,
Vous plongez dans l'eau là-bas, pourtant restez plantée comme un piquet dans votre chambre.
Le long de la plage en dansant et riant s'avança vingt-neuvième la baigneuse,
Les autres ne la virent pas, mais elle les vit et s'éprit d'amour pour eux.
Les barbes des jeunes hommes luisaient d'eau, elle coulait de leurs longs cheveux,
Glissait en ruisselets par tout leur corps.
Une invisible main également glissa par tout leur corps,
Elle descendit en tremblant de leurs tempes et leurs côtes.
Les jeunes hommes flottent sur le dos, leurs ventres blancs bombent au soleil, ils se demandent qui s'accroche étroitement à eux,
Ils ne savent qui se soulève et s'abaisse sur eux, suspendu et courbé en arc,
Ils ne songent qui ils arrosent d'embrun.

Ce n'est pas seulement ces odes d'une inoubliable couleur, où l'Adam barbu et hâlé des *Feuilles* chante son émotion devant sa compagne et les joies ardentes de sa virilité, mais de nombreux passages du livre que l'amour de la femme et l'œuvre des « lombes robustes » ont inspirés. Cependant on s'est étonné parfois que la préoccupation de la femme n'occupât pas une place plus grande dans ses poèmes. Il est à présumer que ceux qui en expriment de la surprise, avec une nuance de reproche, n'ont pas bien compris l'attitude pourtant si franche du poète, qui tient à nous déclarer, par la voix de son « double », qu'il n'est « pas un mignon, *dolce affetuoso* ». De même que dans la vie il ne fit guère figure d' « amoureux » à la mode habituelle, il éprouve, comme artiste, le plus vif dégoût pour le bric-à-brac de l'amour — galanterie, marivaudage, doux émois, sucreries fondantes, — providence des poétaillons de l'Ancien et du Nouveau monde. Malgré son respect et son admiration pour Tennyson, il porte sur lui ce jugement sans indulgence : « Il est le poète du spleen et de l'aristocratie et de leur combinaison dans l'amour. Cet amour est la sempiternelle rengaine des dramaturges et des romanciers, Shakespeare aussi bien que les autres. L'homme est en proie à la même passion, peu naturelle et révoltante, pour quelque jouvencelle ou femme, passion qui l'arrache à sa virilité et le laisse, émasculé et impuissant, sans force pour garder à la place qui leur conviennent les autres objets et biens de la vie... » Le traitement selon cet esprit du thème de l'amour l'écœurait, même chez

un authentique poète. Pour lui c'est un sujet épuisé, d'une banalité insupportable, à mettre définitivement au rancart avec les guitares et les tonnerres en carton. Il n'y en a pas trace dans son œuvre. Pas d'anecdote sentimenteuse, ni de langueurs niaises, ni d'agenouillements dévotieux, ni de chevaleresque galanterie pour chromos. Il cherche autre chose : une autre qualité d'amour, un autre type d'amant et d'amante, dans une autre atmosphère. Dans l'une de ses notes préparatoires à son œuvre poétique nous trouvons ces mots : « Un poème présentant un portrait vigoureux et coloré (en relation avec l'esprit) d'un homme solidement developpé, parfaitement accompli, un homme mûr, barbu, basané, ardent — comme bien plus fort que le jouvenceau, héros consacré des romans et poèmes d'amour. » Ne devine-t-on pas aisément qu'il a *accentué* à dessein, dans ses poèmes, le côté physique et animal de l'amour par aversion pour les mesquineries anecdotiques et fades auxquelles on le rapetissait — en opposant la puissante « amativité » à une « amorosité maladive, scrofuleuse, puérile », la mâleté franche et rude et immensément naturelle au poncif traditionnellement bredouillard, féminâtre et chatouilleur de l'amour banalisé par des générations d'élégiaques ?

Parce que Whitman ne peint point des amants qui échangent des serments en se contemplant dans les yeux, mais des hommes et des femmes faisant l'amour avec une joie grave et exaltée, il n'allait pas sans simplesse de supposer qu'il ignore ou dédaigne le cœur, l'âme, le cerveau de la femme.

S'il lui a plu de décrire surtout des corps et des appétits en allégresse, à l'aide de quelle singulière déduction peut-on douter que les autres joies de l'amour n'y fussent pour lui incluses? Comment imaginer que cette âme passionnée n'ait pas connu l'âme de la femme, ne s'y soit plongée comme elle se plongeait en l'ivresse du monde? En vérité la femme est présente de la première à la dernière page de son livre, associée à toutes les activités et les pensées, à tous les espoirs de l'homme : il est rare que l'énonciation d'un type, dans ses poèmes, ne soit pas exactement accompagnée de son complémentaire féminin.

> Je chante l'organisme de la tête aux pieds,
> Point le seul visage ni le seul cerveau ne sont dignes de la Muse, j'affirme que le Corps complet en est bien plus digne,
> Je chante la Femme à l'égal du Mâle.

Voyez donc s'il ne la connaît pas profondément, s'il n'en a pas respiré toute la beauté. Voyez ce qu'elle est pour lui et comme il la glorifie. Mais ce n'est pas un culte romantique qu'il lui dédie. Elle n'est pas l'idole, la Dame, très faible et très exquise, devant laquelle la force se prosterne en soupirant. Car elle aussi est la force. Elle est la parfaite égale, la compagne, la Femelle magnifiquement pure et saine comme au matin de la création et qui ne rougit pas plus de son corps et de son sexe que son compagnon du sien. Elle aussi, il la salue, sous son aspect « moderne et héroïque ».

Elles ne sont pas d'une ligne moindres que je ne suis,
Elles sont tannées au visage par les soleils éclatants
et les vents qui soufflent,
Leur chair a l'antique souplesse et vigueur divine,
Elles savent nager, ramer, monter à cheval, lutter,
tirer, courir, frapper, se replier, s'avancer,
résister, se défendre,
Elles sont définitives de leur chef — elles sont calmes,
claires, en pleine possession d'elles-mêmes.

Il a de la femme une idée trop haute pour ne point demeurer vis-à-vis d'elle d'une parfaite simplicité, sans frais ni politesses humiliantes, et ne point lui demander de manifester à son égard le même naturel, la même simplicité de camarade. L'homme des *Feuilles*, avec son grand orgueil, ne lui rend-il pas le plus bel hommage qu'il puisse lui offrir en la plaçant sur un pied de parfaite égalité avec lui-même ? Il n'y a plus, entre lui et elle, ni défiance, ni doute, ni ruse, ni obscurité, ni embarras. D'un pas égal ils suivent la même route, sûrs l'un de l'autre, vers le même but, avec leur corps et leur âme en équilibre...

A mon côté ou derrière moi, Ève me suit,
Ou me précède, et je la suis pareillement.

*
**

Mais cet amour primordial, qui dans la pensée et l'existence de la plupart des hommes demeure l'unique amour, est loin d'absorber l'entière force

passionnelle du grand compagnon des *Feuilles*. Il n'en est qu'une province. Ce sont les étonnantes découvertes que l'homme rapporte de ses courses quotidiennes en une contrée presque inexplorée du vaste royaume des affections qui contribuent surtout à donner au livre son caractère. Cette autre face de l'amour est l'amitié.

Emerson, dont les passions étaient toutes de pensée, avait écrit dans un bel essai sur l'amitié : « J'en use avec mes amis comme j'en use avec mes livres. » Il ne faut pas diminuer le sentiment dans lequel le sage de Concord écrivait ces mots. Mais tout de même pour Walt Whitman, quel livre, fût-ce le plus divin, pouvait être comparé au camarade dont il touchait l'épaule? Toutes les bibles du monde s'effaçaient devant l'amitié vécue. L'amitié, « la magnifique et saine affection de l'homme pour l'homme », à quelle hauteur, avec quelle ferveur inconnue il la chante et l'exalte! En lui imposant la nuauce de son propre tempérament et les traits de son âme gourmande de notre âme, il a renouvelé ce thème, l'a fait sien ; il l'a sondé à de telles profondeurs, évoqué avec de tels accents qu'on dirait que nul avant lui ne nous avait parlé d'amitié, de cette amitié-là. Le domaine souverain qu'il lui taille dans le monde des sentiments réduit soudain à l'insignifiance l'espace restreint que nous lui avions assigné. Il choisit pour l'affection virile un nom spécial et assez singulier, l' « adhésivité » (emprunté, comme celui de l'amour sexuel, au vocabulaire phrénologique), et lui donne comme symbole, dans ses poèmes, une plante sau-

vage des terrains humides,le *calamus,* l'acore odorante dont la racine noueuse conserve, une fois sèche, un parfum léger, et les tiges droites se dressent en éventail, serrées étroitement l'une contre l'autre à la base : plante commune et vivace, d'une viridité robuste et gonflée de suc, qui croît et se multiplie, en raison du sol qu'elle affectionne, surtout dans « des sentiers infrayés ». C'est le parfum du *calamus,* subtil, pénétrant, sauvage comme l'arome d'une tige de thym ou de menthe froissée, qui, mêlé aux *Feuilles d'herbe,* en domine toutes les autres senteurs — celui qui persiste le plus à vos doigts, après que vous avez cueilli les touffes que le poète vous invite à prendre par brassées dans ses chemins.

L'amitié est ici une passion; elle est donc sans mesure et, par son intensité et sa violence, présente des analogies avec l'amour. Une passion qui souffre, se plaint, recherche la solitude, connaît l'amertume de l'abandon et de la jalousie. Une passion mi-charnelle mi-émotionnelle qui a besoin de la présence de l'ami, n'est apaisée qu'au contact de sa chaleur vitale. Elle n'a que faire des tièdes attachements, elle a faim de plénitude et d'absolu.

> Publiez mon nom et accrochez mon portrait comme celui de l'ami le plus tendre,
> Portrait de celui qui aime, de l'ami, que celui qui l'aime, son ami chérissait le plus tendrement,
> Qui n'était pas orgueilleux de ses chants, mais de l'océan d'amour sans bornes en lui et l'épanchait sans compter,

Qui souvent promeneur solitaire se promena en songeant à ses amis chers, ceux qui l'aimaient,
Qui, pensif loin de celui qu'il aimait, passa souvent des nuits sans sommeil et chagrines,
Qui connut trop bien la mortelle, mortelle crainte que celui qu'il aimait pût être secrètement indifférent envers lui,
Dont les plus heureux jours furent loin à travers champs, dans les bois, sur les buttes, à errer lui et un autre la main dans la main, eux deux isolés des hommes,
Qui souvent lorsqu'il flânait dans les rues, courba de son bras l'épaule de son ami, le bras de son ami également appuyé sur lui.

Le « besoin de camarades » est aussi fort chez cet homme que le besoin d'amour chez le commun des mâles. Cela est le tourment secret de ses nuits et de ses jours. Il y a des moments où ce désir par son excès le brûle comme un tison ou le corrode comme un acide. L'amertume, la souffrance sont telles qu'il ne peut plus les contenir et il faut qu'il s'en délivre.

Coulez, gouttes! Quittez mes veines bleues!
O gouttes de moi-même! Coulez, gouttes lentes
Sincères en tombant de moi, stillez, gouttes saignantes,
Des blessures faites pour vous dégager d'où vous étiez emprisonnées,
De mon visage, de mon front et mes lèvres,
De mon sein, des profondeurs où j'étais caché jaillissez, gouttes rouges, gouttes d'aveu...

Pourtant c'est là une chose tellement intime que l'homme qui souffre ainsi craint presque de nous la révéler. Il se demande si personne au monde a connu les mêmes angoisses provenant de sentiments pareils à ceux qui le torturent et dont il rougit — lui qui se croyait bien fort, bien maître de lui et que voici abattu, le cœur si gros qu'il ne peut plus le contenir (mais à quoi bon la honte, puisqu'il est ainsi et qu'elle n'y changera rien?) Et il hésite, balbutie, il a peur que ce qu'il va nous dévoiler ne soit plus, s'il l'exprime, la chose délicieuse et nette que cela est. Il ne s'en confesse que par bribes, avec des affres, des restrictions, il voudrait que nous devinions, ne le forcions pas à dévoiler tout son secret. Parmi les « herbes embaumées de son sein » il glane quelques tiges pour qu'elles traduisent à leur manière le « cœur qui est dessous ». Mais leur langage sera-t-il assez clair? Leur arome ne se perdra-t-il pas?

> Oh ! je ne sais si beaucoup en passant vous découvriront ou aspireront votre faible parfum, mais quelques-uns oui je crois.....

Non, les « brins emblématiques et capricieux » ne le secondent pas comme il faudrait, son secret lui pèse trop, et, rassemblant tout son courage. il est résolu « à mettre à nu ce large sein », car « il y a assez longtemps qu'il étouffe et suffoque ». Et alors, « sur le tantôt de ce délicieux septembre en ma quarante-et-unième année », son chant s'élève soudain robuste, large comme un hymne, célébrant

« pour tous ceux qui sont des jeunes hommes ou le furent » l'émotion des mâles tendresses, les mieux faites pour calmer la faim d'une âme comme la sienne.

Nous ne pourrions nous étonner de la violence et des formes inusitées de l'amitié whitmanienne qu'en oubliant de quel homme elle émane. Alors même que la pauvre et froide raison inclinerait à qualifier d'anomalie ces égarements, quelle conclusion serions-nous fondés à en tirer ? Notre raison est-elle une commune mesure entre un homme tel que celui qui se manifeste dans les *Feuilles* et chacun de nous ? Pensons plutôt à son énorme sensualité qui retentissait jusqu'aux extrémités de sa vie spirituelle (n'oublions jamais qu'âme et corps chez lui sont d'un seul tenant), à la puissance de ses appétits, à son innocente exubérance charnelle, à cette passion qui refluait derrière son masque tranquille, à cette terrible force élémentaire de ses instincts, qui l'apparentait à la nature : et demandons-nous comment une aussi véhémente individualité aurait pu ne pas marquer profondément de son sceau un sentiment comme l'amitié, ne pas la colorer de ces nuances pourpres et chaudes dont la vivacité et la profondeur, peut-être étranges chez un individu moins sensuel et moins fort, sont tellement en harmonie avec sa figure. Nous comprendrons alors l'erreur un peu ridicule commise par ces gens qui essayent de distribuer les sentiments de l'âme dans des casiers uniformes en mettant l'amour avec la passion dans l'un, l'amitié avec la retenue dans un autre. Ces anthropométreurs ne

comprendraient pas davantage en quelle atmosphère d'autres âmes hautes et passionnées ont porté « la magnifique et saine affection de l'homme pour l'homme ». Ils fronceraient le sourcil en lisant ces mots de Frédéric Nietzsche : « L'amitié détermine absolument les mêmes crises que l'amour, mais dans une atmosphère plus pure. D'abord une attraction réciproque déterminée par des convictions communes ; l'admiration, la glorification mutuelles, puis, d'une part, la méfiance, et, d'autre part, des doutes sur l'excellence de l'ami et de ses idées ; la certitude qu'une rupture est inévitable et que pourtant elle sera douloureuse... Dans l'amitié il y a toutes ces souffrances, et d'autres encore, impossibles à dire. » Ils se méprendraient aussi lourdement lorsque Charles Louis Philippe qui, disait-il, « écrivait toujours plus tendre que sa tête ne le lui commandait » confie à un ami bien-aimé : « Je n'ai jamais éprouvé pour elles [des jeunes filles] les sentiments délicieux que j'éprouve en songeant à toi. Car toi, tu m'as dit que tu m'aimais, et tu me l'as dit de telle façon que la peur qui avait retenu mon cœur dans mes amours n'est plus dans notre amitié. Je me donne entièrement, sûr que tu penseras à moi avec les mêmes délices que j'éprouve en pensant à toi. Ces jours-ci, après ta lettre qui est la meilleure que tu m'aies écrite, du bonheur et du plaisir m'a partout suivi. Je m'en sentais les yeux lumineux, et je riais et je m'exclamais d'un rien. Et je t'ai déjà dit que c'est plus doux que l'amour des femmes... » Ils ne s'aperçoivent pas, ces gens, que Whitman, en peignant les images d'une

amitié aussi brûlante, n'a fait qu'*exagérer*, ici aussi, la sensualité que nous tous, tant que nous sommes, mettons, sans nous en douter, dans nos plus vives amitiés. Quand nous serrons la main de notre meilleur ami et qu'il serre la nôtre, n'y a-t-il pas en cette pression où se confondent la demande et la réponse, un frémissement de bonheur qui passe de notre épiderme aux plus lointaines régions de notre être? Une joie physique, cordiale et chaude, en cette petite étreinte que nous aimons tant à affermir et à prolonger? Tous les transports du *Calamus* sont en germe dans ce geste banalisé et quotidien. Pourquoi sommes-nous si friands du contact de notre ami et portés, malgré nous, à toucher son épaule, son bras ou sa poitrine, en lui parlant? Sa simple présence, lorsque nous nous trouvons côte à côte avec lui, n'est-elle pas une des plus parfaites voluptés de l'âme? N'avons-nous pas eu des moments où il nous a semblé que nous ne l'aimions pas complètement tant que nous ne l'aimions dans sa chair? Est-il contentement plus plein que de sentir se dégager, d'homme à homme, cette chaleur singulière qui émane de la pure contiguïté physique en des natures passionnées?

En se confessant avec une telle franchise (et sans plus soupçonner ici les fausses interprétations inévitables, qu'il ne les craignait pour les *Enfants d'Adam*), il est visible que Walt Whitman use du caractère vicarial du « Je » personnel-universel, qui régit son livre, pour nous entraîner à ne pas avoir peur de notre corps et de nos sens, à ne pas craindre d'affirmer nos amours dans le sens où nous

portent nos purs et libres désirs. Le vrai « péché », l'aberration serait de confondre les merveilleuses fantaisies de la nature et de l'âme à travers nous avec l'œuvre du Malin. Dans une nature foncièrement saine et robuste, apparentée aux éléments, aux bourrasques, aux houles, normale comme un arbre dont les racines plongent en terre, en quelque sens capricieux que s'éploient ses rameaux, les ardeurs les plus vives ne sont que le jeu splendide des instincts « sous l'empire des lois divines ».

Il est une autre partie du livre — certains des poèmes de la grande guerre — où de nouveau l'affection virile exsude, mais en gouttelettes plus fines et à peine visibles. L'élément de souffrance et d'amertume passionnée s'efface ici, remplacé par une émotion d'un rayonnement égal, quoique peut-être plus intense encore que dans le *Calamus*. Le cœur de l'ami penché au chevet des jeunes gars blessés n'est plus torturé, le doute et les désirs irrassasiés ne le rongent plus ; on dirait qu'il a trouvé enfin sa nourriture. De la mâle tendresse qu'il éprouve pour « ses soldats » s'élève, en tremblant un peu, un chant d'une suavité subtile, que dégagent, à défaut des mots impuissants, certains silences comme sacrés. Cette tendresse se contient, car même lorsqu'elle semble s'épancher, ou sent, à certains frémissements, que ce ne sont là que menues parcelles venues d'un fond inépuisable. Son accent est grave et fervent, il parle à mi-voix, il est trop chargé de précieuse joie, malgré l'immense douleur qu'il partage, pour exulter ; il la charrie avec une religieuse lenteur. Il est tel qu'un

homme qui vient d'éprouver la plus grande émotion de sa vie intérieure et, en la repassant, prononce quelques paroles inadéquates, mais aime mieux se taire. C'est pourquoi telle lettre du Panseur de Plaies suggère peut-être mieux encore que ses poèmes la qualité de cette affection ; celle-ci, par exemple, à l'un de « ses gars » :

15 avril 1870. — Cher affectionné camarade, Je viens de relire votre dernière lettre du 19 décembre. Je crois bien que je vous ai répondu au reçu de votre lettre, mais à présent je ne m'en souviens plus exactement. Quelquefois, après un intervalle, la pensée de quelqu'un que j'aime beaucoup me vient soudain, forte et rayonnante, — et aujourd'hui, assis près d'une large fenêtre ouverte, par ce magnifique après-midi où tout est calme et soleil, je viens de penser et, en ce moment, pense tellement à vous, cher jeune homme, et à votre affection, ou pour parler plus exactement, à notre affection l'un pour l'autre, — si singulière, si douce, si *religieuse,* dirai-je. Nous avons lié connaissance à l'hôpital — nous avons été ensemble si peu — il me semble que nous devrions être ensemble un petit peu tous les jours de notre existence — ce n'est ni de bavardage ni d'amusement que je me soucie — mais simplement d'être ensemble, et de travailler ensemble ou d'aller faire un tour en plein air ensemble. Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus et il me semble qu'il y a longtemps que je n'ai reçu de vos nouvelles. Il ne faut pas m'en vouloir de ce que je ne vous écris pas plus souvent. Je sais que vous seriez content si vous pouviez seulement vous figurer comme cet après-midi, je pense à vous, et combien et avec quelle grande affection. Je ne puis guère vous exprimer cela dans une lettre — mais l'envie m'est venue

de vous écrire simplement un mot impromptu cette fois, cher petit soldat, rien que par affection pour vous — j'ai pensé que cela vous ferait plaisir... Comment va votre petit garçon — mes affections pour lui, pour votre femme et vos parents.

C'est à dater de la guerre et de ses années aux hopitaux que Walt Whitman ne douta plus de la réalité d'une découverte que sa fréquentation quotidienne des pilotes de l'East River, des ouvriers du port ou des usines, des cochers de Broadway lui avaient fortement fait pressentir : à savoir que cette fervente affection d'homme à homme, ce « besoin de camarades » existait, à l'état latent, chez tous les individus — particulièrement chez les jeunes gens, que les accoutumances et les duretés sociales n'avaient pas encore désséchés et froidis. Il en avait fait l'épreuve radieuse durant ces années inoubliables où tant de cœurs adolescents, des cœurs de la « divine moyenne » s'étaient noués au sien. Venus de toutes les régions du continent des milliers et des milliers de jeunesses avaient échoué là pour guérir ou succomber, sur ces couchettes auprès desquelles s'écoulèrent tant d'heures émerveillées de sa vie, tant d'instants graves et pénétrés d'une émotion si profonde que le poète osait à peine y faire allusion même devant ses intimes. Désormais il était sûr : les réalités courantes, les incrédules, les avertis pouvaient bien le contredire — c'était inutile. Libre à ceux qui n'avaient pas vu, ou qui n'avaient pas d'yeux pour voir, de nier. Mais le sort lui avait permis d'explorer en tous ses

couloirs et bien des fois l'invisible palais où sommeillent les germes, les « forces latentes qu'on tait », et il était tenu d'apporter loyalement son témoignage. Non, la faim d'attachement et de camaraderie — par delà les autres expressions reconnues et également magnifiques de l'amour, d'épouse à époux, de mère à fils, de frère à sœur — n'était pas une exception ni un substitut, mais une passion qu'il retrouvait, endormie ou naissante, sinon en pleine force comme il l'éprouvait lui-même, dans toute sa race et son pays dont il avait approché les plus divers échantillons. L' « adhésivité » lui apparaissait comme le parfait symbole de l'Amérique. Il ne connaissait que peu ou point les hommes des autres pays, mais quelque chose de très intime lui disait qu'en eux les mêmes élans se contenaient, attendant pareillement le libérateur.

Assis seul en ce moment, inquiet de tendresse et songeur,
Il me semble qu'il y a d'autres hommes en d'autres contrées inquiets de tendresse et songeurs,
Il me semble que je les vois en parcourant du regard Allemagne, Italie, France, Espagne (1),
Où là-bas loin, très loin, en Chine ou en Russie ou au Japon, parlant d'autres dialectes,

(1) Nous permettra-t-on de noter cette simple, mais curieuse coïncidence que ces quatre pays sont précisément ceux, « parlant d'autres dialectes », où Walt Whitman a été introduit et accueilli avec le plus de ferveur jusqu'à ce jour — et même, chronologiquement, dans l'ordre où ils sont énoncés ici par le poète ?

Et il me semble que si je pouvais connaître ces hommes-là je m'attacherais à eux comme je m'attache aux hommes de mon pays,
Oh ! je sais que nous serions frères et amis,
Je sais que je serais heureux avec eux.

Fort d'une aussi émouvante certitude, Whitman se voulut l'interprète de cette particulière qualité humaine dont il respirait le parfum suprêmement doux et salutaire à l'âme, comme celui de la plus belle fleur peut-être du parterre de l'amour. Depuis ses premiers pas dans la contrée des merveilles il avait eu envie de tout célébrer en chants extatiques, mais, après tout, il ne trouvait rien qu'il eût autant envie d'exalter que cette grande découverte. Tous les désirs cédaient le pas à celui qu'il éprouvait d'être le poète des amis, de composer « le poème-évangile des camarades et de l'affection ».

Claires à présent pour moi des valeurs point encore proclamées, clair pour moi que mon âme,
Que l'âme de l'homme au nom duquel je parle trouve sa joie en des camarades.....

Après le flot des poèmes d'amour il met au premier plan des « affections élémentaires » une amitié robuste et exaltée qui participe à l'ardeur et l'entièreté de celui-ci, mais se développe dans une tout autre atmosphère. Cet attachement-là est quelque chose de plus rude, de plus suave, de plus universel, de beaucoup plus profond que ce que les hommes ont nommé amitié. Ce grand poème de la camaraderie, il le rénove, l'élargit, le transfigure

jusqu'à en faire sa création. Il peut le revendiquer. C'est de l'original.

> Je veux qu'il y ait d'après moi une amitié neuve — je veux qu'elle porte mon nom.

Rien de flasque, ni de lâche, ni de sournois en ce sentiment passionné qui est l'attribut des natures les plus mâles et franches. Jusque dans ses crises et ses amertumes il atteste une telle pureté qu'il rend comme plus claire l'atmosphère de ceux qui le portent. Enthousiaste est l'hommage rendu par le poète à cette grande puissance secrète que nous possédons, le plus souvent à notre insu et sans profit, et qu'il nous invite à reconnaître et à exercer. Il voudrait qu'elle fût autant pour vous qu'elle a été pour lui. Car il lui attribue ses plus belles victoires, il lui fait honneur de tout ce qu'il est.

> Assurément je n'aurais pu percevoir l'univers ni écrit un seul de mes poèmes, si je ne m'étais donné librement aux camarades, à l'affection.

Il l'associe intimement à ses plus chères visions d'avenir et à sa conception du monde. Dieu lui apparaît, quand il lui arrive par hasard de le nommer, comme le « camarade parfait », le grand ami dont la passion athlétique répondra enfin à la sienne.

Walt Whitman est de ceux-là que l'amour des femmes a rempli d'un bonheur tel qu'ils ont pu se

dire : Me voici comblé — il ne reste plus en moi la plus petite place pour un sentiment aussi tendre et passionné. Il n'a fallu pourtant que le regard d'un compagnon dans la rue pour leur découvrir, derrière la buée qui s'élevait de leur bonheur, les vastes espaces vacants qui s'élargissaient en eux. Il a suffi de cet éclair pour leur rappeler qu'il existe quelque chose d'autre que l'amour de la femme, une autre chaleur que celle qui émane des délices de son corps et de son âme. Quelque chose qui, sans faire oublier jamais celles-ci, est au moins aussi fort et aussi doux et, à certaines heures, à certaines phases de l'existence, peut l'être davantage. Quelle doit donc être sa puissance, à ce quelque chose qui sait être parfois plus fort et plus doux que la chose la plus forte et la plus douce qui soit pour le cœur de l'homme ! Ne serait-ce pas « la chose la plus importante qui soit au monde »?... Walt Whitman est de ceux-là et leur parle pour les raffermir et les éclairer. Il ne veut pas qu'ils se méprennent en s'imaginant, par exemple, qu'ils sont seuls au monde à éprouver de tels sentiments. Il tient à leur dire que ce qu'ils étaient tentés d'estimer une exception, peut-être une faiblesse, voire même une tare, est au contraire la plus délicieuse fleur de l'amour, prête à s'épanouir en chacun sous les rayons qui lui conviennent. N'est-il pas assez clair l'émouvant et simple aveu qu'il nous fait en ce petit poème de sa quarantième année ?

O amour bien ancré, éternel ! O femme que j'aime !

O épousée ! O compagne ! Plus irrésistible que je ne
    saurais dire la pensée de toi !
Puis séparé, comme désincarné ou une autre fois né,
Suprême réalité athlétique, ma consolation éthérée,
Je m'élève, je flotte dans les régions de ton affection,
    ô homme,
O associé de ma vie vagabonde.

Il se pouvait bien que des circonstances spéciales de la vie du poète eussent rendu particulièrement intense cette « consolation ». Mais il savait aussi, pour l'avoir vérifié, que tout homme a besoin d'être ainsi consolé. Et il proposait à chacun ce baume souverain : la camaraderie.

*
* *

Si entière est sa foi en cet attachement qu'il fonde là-dessus comme un nouvel ordre de chevalerie.

L'affection d'homme à homme n'est pas seulement dans la vie de l'individu une délicieuse émotion passagère et exceptionnelle. Elle lui apparaît, du point de vue de l'ensemble, comme un phénomène aussi réel et universel que les marées et les vents. Indispensable aux âmes robustes autant que l'oxygène l'est au sang, elle ne doit devenir rien de moins que l'une des maîtresses sources d'inspiration et d'action quotidiennes d'une humanité

moins insoucieuse de ses moyens. Comment négliger celui-ci, alors que tant d'autres puissances s'exercent, se coalisent et se développent autour de nous et en nous, pour le bien ou pour le mal ?

De là son grand effort pour nous faire partager l'espoir tenace qu'il nourrit en la portée sociale d'une camaraderie passionnée et le rôle énorme qu'elle est appelée à jouer dans le monde. Vous vous doutez bien qu'il ne se préoccupe en rien des institutions. Il n'est ni pour ni contre celles-ci ; il laisse à d'autres le soin d'y pourvoir. Il n'en est qu'une qu'il ambitionne de fonder, « sans édifices, ni règlements, ni directeurs, ni aucune discussion » : celle de « la tendre affection des camarades ». Il en a besoin pour dresser en face d'une autre grande force qui, armée de pied en cap, sans cesse en éveil, combat âprement d'un bout à l'autre de la terre, cette force qu'il estime devoir être supérieure, le jour où elle mettra en ligne toutes ses ressources cachées. Il ne maudit point la lutte pour la vie. Il ne la nomme même pas ; elle est trop évidente, et les voix ne manquent pas pour la dénoncer. Il entend répéter qu'elle est la loi suprême de l'existence et que tout effort se brise ou se déchire contre ses aspérités. Mais il sait ce que ne savent point ceux que d'invisibles frémissements n'ont pas chargés d'autant de confidences. Il se peut que la ruée des appétits, l'écrasement impitoyable, l'indifférence au prochain vous apparaissent les faits dominants de ce monde. Visiblement ils le sont en effet. Mais si vous avez

jamais eu la curiosité de soulever le voile, vous n'aurez pas été sans découvrir, pelotonnée au fond de l'une ou l'autre de ses niches, humble et peureuse, attendant qu'on l'encourage pour affirmer son droit à l'existence, la moins volumineuse, la moins bruyante des réalités, pourtant tout aussi certaine que les plus certaines. Quand vous la rencontrez et qu'elle se recroqueville devant votre regard, parlez-lui de la manière qu'il faut, et vous verrez. Alors bien des choses que vous estimiez jusque-là maîtresses vous paraîtront bien minces auprès de cette réalité qui est l'entr'affection humaine. Et vous en tirerez cette leçon que les plus grandes choses de ce monde et les plus puissantes sont nécessairement invisibles. Et quand toute cette force latente se manifestera ? (C'est de vous que cela dépend : dégagez-la !) Quand ces faisceaux de forces s'agripperont et se noueront l'un à l'autre ?... Croyez-vous que parce qu'un homme plus divin que les autres a dit un jour : « Aimez-vous les uns les autres », et parce que les hommes ont galvaudé ces paroles durant dix-neuf fois cent ans, croyez-vous donc pour cela que tout a été dit, tout a été fait ? Pensez-vous que les sauveurs le long des âges ont parlé et promis en vain ? (Les prophéties des sauveurs aboutissent à vous ; c'est à vous seul qu'il appartient de les faire mentir ou de les justifier.) Désespéreriez-vous de la victoire finale des chevaliers de la grande croisade? Quant à lui, il n'en pouvait désespérer, il l'escomptait avec une tranquille assurance. Il avait en effet assisté à l'un de ses épisodes, la guerre de

Sécession, qui avait abouti à la suprême victoire de la camaraderie, de l'union sur la désunion et le séparatisme. Ces années terribles et délicieuses lui apparaissaient finalement comme la démonstration pratique des *Feuilles d'herbe* et la confirmation de la loi d'amour.

« Rapprocher celui-ci et celui-là pour faire deux — réunir tous ces deux, partout, pour faire l'ensemble : c'est là le seul lien que nous devions accepter, la seule liberté que nous devions désirer : la camaraderie, la camaraderie. » Liens autrement solides que tous les pactes, la communauté des intérêts et de langue, et qui « vous uniront et vous ceintureront plus fortement que cercles de fer ». L'affection personnelle sera comme un ciment agglomérant les âmes. La démocratie suppose cette vaste amitié faite pour l'ennoblir et la spiritualiser. Les deux notions sont inséparables. Sans l'influence dominante de cet élément émotionnel, sans cette chaude atmosphère de tendresse humaine entre les individus la démocratie ne sera qu'une assez vulgaire expérience et ne pourra subsister. Mais le jour où l'on verra « à travers toute la multitude des intérêts matériels, perceptibles et visibles, de l'Amérique courir, comme les fils d'une chaîne à demi cachée, le réseau de l'amitié virile, pleine d'affection et de tendresse, pure et suave, forte et pour la vie, développée à des degrés jusqu'ici inconnus », ce jour-là les brutes pourront se ruer au pillage, les appétits féroces aiguiser leurs crocs, les maquignons, les politiciens, les brasseurs d'affaires tramer leurs complots : ils

seront pris en un filet aux mailles plus fortes que leurs poings et que leurs dents.

C'est là l'espoir qui est à l'avant-garde de tous ses désirs. « Beaucoup diront que c'est un rêve », mais il a assez vécu pour savoir que les réalités sont gonflées du suc des rêves et que de tels rêves sont nourris de la moelle des réalités. Et, tenace, il nous propose le sien : « Aider à placer les États-Unis (même quand ce ne serait qu'en imagination) la main dans la main, en un cercle ininterrompu, dans un poème... »

Oui, je ferai le continent indissoluble,
Je ferai la plus splendide race sur laquelle le soleil ait lui,
Je ferai de divines terres magnétiques,
Avec l'affection des camarades,
Avec l'affection des camarades pour la vie.
Je planterai le compagnonnage drû comme arbres le long de tous les fleuves d'Amérique et le long des rives des grands lacs et par toutes les prairies,
Je ferai les cités inséparables, leurs bras passés autour du cou l'une de l'autre,
Par l'affection des camarades,
Par la mâle affection des camarades.

Sa voix se fait si chaude, si prenante, en énonçant son grand rêve parce qu'il a besoin de vous convaincre pour que vous le réalisiez autour de vous. Il ne s'adresse pas à un auditoire idéal, mais à des hommes vivants et proches, à chacun des

hommes qu'il rencontre. De l'estime, de l'admiration sceptique qu'on accorde aux rêveurs il se soucie peu : c'est votre adhésion enthousiaste, votre collaboration pratique qu'il réclame. Il veut vous enrôler, comme un partisan recrute des soldats pour une expédition. Puis il vous demande de former à votre tour un corps franc, de créer autour de vous une milice, prête à se joindre un jour à la grande armée. Il veut ainsi susciter des phalanges toujours plus pressées de grands individus cordiaux, d'athlétiques compagnons, infiniment libres et distincts, passionnément attachés l'un à l'autre, « une communauté de frères et d'amis, dépassant les anciens modèles, d'une générosité surpassant tous les modèles. » Dans une lumière d'aube, il vous montre là-bas les contours de la nouvelle Cité vers laquelle vous vous acheminerez la main sur l'épaule de votre plus intime compagnon (d'autres sont là qui vous entourent). Les plus belles âmes de la « divine moyenne » forment déjà le noyau de cette communauté, qui s'ouvrira un jour à tout le continent, pour de là s'étendre jusqu'aux limites du globe. Car chaque pays de la terre est invité. Le commun des hommes de toutes les races peut se mettre en marche, chacun portant le faix divin de ses affections.

> J'ai rêvé dans un rêve que je voyais une cité invincible aux attaques de tout le reste de la terre,
> J'ai rêvé que c'était la cité nouvelle des Amis,
> Là rien n'était plus grand que la qualité de l'affection robuste, elle venait en tête des autres,

Elle se voyait à toute heure dans les actions des hommes de cette cité,
Et dans tous leurs regards et leurs paroles.

*
**

Le compagnon des *Feuilles d'herbe* est coutumier d'autres entraînements encore que la passion qui le porte tantôt vers celle qui « marche à ses côtés », tantôt vers ceux qui l' « appellent par son petit nom » lorsqu'il passe sur la route. Ou plutôt c'est le même besoin d'aimer qui, en s'illimitant, l'attire toujours plus loin que l'objet particulier de sa passion. Il connaît à merveille cette face majeure de l'amour que seuls nous dévoilent les plus grandes âmes : un penchant pour chaque créature, pour tout homme et toute femme, à cause du rayonnant attrait qu'ils offrent d'être vivant et divers — d'être de « la belle chair curieuse, respirante » et des âmes où pointent de précieuses aspirations. On serait même tenté de croire qu'il prodigue en cet universel don de soi le meilleur de lui-même si le propre d'un tel homme n'était de condenser en chacun de ses gestes ce qu'il a de plus précieux. Nous n'aurons nulle peine, d'ailleurs, à oublier ce fade amour du prochain, qui ne s'étend à toute l'humanité que pour témoigner à chacun la plus froide ou la plus hostile indifférence, car il n'y en a pas la moindre trace ici. Rien absolument de ce vague altruisme bénisseur que nous connaissons

trop. C'est un sentiment fort et *personnel* qui s'éveille devant l'individu en vie, quel qu'il soit.

Homme ou femme, je dirais bien comme je t'aime, mais ne le puis,
Je dirais bien ce qui est en moi et ce qui est en toi, mais ne le puis,
Je dirais bien ce languissement de désir que j'ai, ce battement de mes nuits et jours.

C'est afin de calmer ou de tromper son désir qu'il a conçu ce remède : s'offrir en un livre « pour éveiller et faire s'épancher dans le cœur des hommes et des femmes, jeunes ou vieux, des courants sans fin d'affection, d'amitié vivante et battante, directement d'eux à moi, aujourd'hui et toujours ». Il n'a pu trouver de soulagement plus efficace à cette souffrance qui par son excès lui devient parfois insupportable. Il cache si mal parfois ce besoin de s'offrir à chacun que son ingénuité foncière le sauve seule du parfait cynisme. « Si la santé n'était pas son attribut distinctif — écrivait Walt de lui-même, sous le voile de l'anonymat — ce poète serait la prostitution en personne. » Comme une âme en chasse sur les trottoirs populeux, il échange avec vous, lorsque vous passez, un regard « significatif ». Ce n'est plus alors le solitaire promeneur des sentiers infrayés, qui osait à peine vous chuchoter son désir. Il s'expose à dessein, vous provoque, veut vous entraîner dans le sillage de son torse. Et sitôt une conquête assurée, il poursuit sa quête éternelle.

Il est une âme publique qui se voudrait foulée comme la grand'route.

Il a une façon cordiale et souveraine de saluer tous les habitants de la terre comme si le monde, attiré par son grand désir, venait se jeter dans ses bras, et comme s'il le serrait sur sa poitrine. Il n'oublie personne : les plus lointains, les plus enfouis dans leur misère semblent les plus proches où que son amour aille les chercher et sûrement les atteindre. S'il en omettait un seul, sa joie s'éteindrait aussitôt, car il aurait le soupçon que celui-là est la merveille des merveilles, vers laquelle tous les autres ne furent qu'un acheminement.

> Toi, qui que tu sois !
>
> . . . .
>
> Vous tous des continents d'Asie, Afrique, Europe, Australie, peu importe le lieu !
> Vous tous dans les îles sans nombre des archipels de la mer !
> Et vous, dans des siècles d'ici, lorsque vous m'écouterez !
> Et vous, chacun de vous, en tous lieux, que je ne spécifie pas mais inclus tout autant !
> Santé à tous ! Amitiés à vous tous de ma part et de la part de l'Amérique !

Le premier objet qu'il rencontre au bord du chemin le ravit en extase, et il n'aurait pas envie d'aller plus loin. Mais il y a tout de même un visage qui est plus beau que tous les visages. Et, au-dessus de tous les objets de l'univers, il n'hésite pas à placer cette somme des prodiges, un homme, une

femme. Tout exerce une attirance, mais ici réside la suprême attirance. Votre prochain : le magnétique inconnu que suggère ce mot... L'indéfinissable attrait qu'exerce à son insu votre semblable, lorsqu'il passe à votre côté... Ces visages qui ne peuvent cacher entièrement leur secret, ces âmes tendues vers vous ou repliées en attente de vous, cette démarche, ces regards, ces gestes, ces attitudes dont l'indifférence ou la maussaderie apparente ne sont que le voile d'un mystère que vous brûlez d'affronter. Les autres!... Ceux qui ne sont pas vous et qui sont pourtant si proches de vous. Ils feignent de ne point vous reconnaître, sans broncher ils vous frôlent comme si vous étiez moins qu'un caillou; mais vous qui les reconnaissez, allez-vous pouvoir contenir votre émotion de découvrir que cette froideur n'est qu'une feinte et qu'ils sont comme les enfants en leurs bouderies? Vous êtes attirés par une force d'aimant, des effluves vous lèchent comme flammes. Deux mondes se rapprochent l'un de l'autre et vous subissez la loi de gravitation. Vous qui savez quelques-unes des richesses de l'univers que vous contenez, vous songez avec un frémissement à la joie magnifique que ce serait de se plonger en cet autre univers pour en explorer les continents et les mers. Vous vous retenez à peine d'aller vers ce passant pour lui dire : Faisons un échange de richesses. Vous renfermez tant de choses et j'en possède de tellement ignorées que nous pourrions passer une existence à les admirer ensemble. Et vous restez illuminé jusqu'au soir des reflets de la joie que l'inconnu vous a laissé entrevoir.

Dans le sentiment communial que ces rencontres et ces émotions quotidiennes renouvelaient, il arrivait parfois à Walt de songer à un homme qui, naguère, au fond d'une petite province de l'Ancien Monde, avait ressenti avec une intensité pareille cet attrait magnétique du prochain. Il n'avait nulle envie de s'agenouiller devant cet homme dont ses semblables avaient fait un dieu malgré lui. Il pensait à lui comme à un égal qui, ayant connu les mêmes passions, avait souffert et était mort à cause d'elles.

Mon esprit au tien s'unit, cher frère,
Ne t'inquiète pas de ce que beaucoup qui font sonner ton nom ne te comprennent pas,
Je ne fais pas sonner ton nom, mais je te comprends...

Il y avait encore ceci qui le rapprochait, lui, Américain et païen, enivré de vie et d'orgueil de soi, du pauvre homme de Judée, c'était, dans l'amour de Walt Whitman pour toute créature, cette préférence secrète qui le portait vers les plus misérables. Il ne ressentait aucune pitié pour les « parias de la terre » : c'était quelque chose de beaucoup plus fort et plus généreux que la pitié — une affection chaude et robuste où dominait le sentiment de leur splendeur momentanément obscurcie, avec la volonté de la leur restituer, en leur faisant partager l'émerveillement d'être un homme ou une femme. Si bas que soient les plus bas de l'espèce, sont-ils moins

admirables d'être presque semblables aux animaux ?

> Je ne fais point davantage passer les autres tellement avant vous,
> Je ne prononce pas un seul mot contre vous dans les lointains, où vous êtes là-bas.
> (A l'heure dite vous vous avancerez pour venir à mes côtés.)

Dans sa vieillesse, le poète, songeant à son œuvre où il avait fait vivre un homme si féru de soi-même et qui porte comme un diadème la fierté de son beau corps et de sa force, regrettait parfois de n'avoir pas accentué encore davantage son admiration fraternelle pour les misérables et les réprouvés. Par moments, il lui semblait reconnaître en eux ses plus proches parents, à travers la foule innombrable des siens.

III

RELIGION

> Sache-le, uniquement pour laisser
> tomber en terre les germes
> d'une plus grande religion
> Je chante, chacun pour sa sorte,
> les chants qui suivent.
> W. W.

Des trois « grandeurs » qui nous sont proposées voici celle que Whitman nomme spécialement et en dernier, parce qu'elle inclut les deux autres et lui paraît le terme où celles-ci viennent se confondre, s'accomplir et se transfigurer. Sans crainte d'être mal compris, parce qu'il nous demande de n'accepter de lui certains mots que « nés une seconde fois » et porteurs de leur signification originelle, il l'appelle : Religion. Dans le sens où il nous suppose assez dégagés de la crasse des habitudes pour l'entendre clairement, elle est « la seule démocratie » aussi bien que la source pre-

mière de chaleur qui communique à l'Amour toute sa force.

Dans sa pensée, « l'essentielle poésie exprime l'essentielle religion et marche avec elle. » Dès le commencement l' « intention religieuse » de son livre avait dominé tous ses autres desseins poétiques. « Cantiques, hymnes d'extase, de ferveur religieuse » — se disait-il au temps où l'embryon de son œuvre se formait en lui. Dans l'œuvre réalisé cette intention peut demeurer le plus souvent cachée : il n'en est pas moins vrai que derrière la plupart de ses versets se laisse deviner le geste furtif d'un homme qui laisse tomber la graine d'où il espère que lèvera, quelque jour, « une plus grande religion ». Bien que rarement désignée celle-ci est le motif majeur de ses poèmes, l'élément fluide où, sur leur base d'humanité et de nature, ils baignent comme des archipels dans l'océan.

Il n'ignore point ce que les hommes appellent d'un mot dont ils ont perdu le sens et qu'ils répètent machinalement. Il connaît les religions, les anciennes et les présentes. Plus d'une fois il s'est arrêté, pour en examiner curieusement les formes. Pourquoi les aurait-il exclues de son universelle enquête puisqu'elles existèrent à l'état de réalités et que d'aucunes survivent ? Il a regardé en plein visage tous les dieux que les hommes invoquèrent ou prient encore selon des formules, depuis Osiris jusqu'aux idoles africaines, toutes les images en lesquelles ils ont enfermé leur rêve, leur terreur ou leur nostalgie de l'au-delà, et les a salués sans arrière-pensée comme il salue tous les vivants.

Il les prend pour ce qu'ils valent et « pas un sou de plus ». Devant lui les plus rabougris comme les plus triomphants se retrouvent tous au même plan, et le héros du beau mythe galiléen n'a pas droit, plus que Bacchus ou Odin, à une place de choix. L'égalité règne aussi parmi les dieux. Le passant qui les contemple un moment ne méprise pas leur troupe bariolée. Il la considère plutôt avec une sorte d'indulgence souriante. Pourquoi ne pas laisser vivre, à ceux qui vivent encore, les quelques générations ou les quelques siècles qui leur sont octroyés? Tant que ces vieillards gardent un restant de souffle laissons-les souffler. Ne les achevons pas, puisque le destin s'en charge. La mort inéluctable viendra pour eux comme pour leurs prédécesseurs : voyez donc comme celui-ci radote, et cet autre déjà envahi par le coma. En attendant leur dernier soupir, les semences confiées à la terre seront plus près de lever.

Il ne blâme pas les religions pour leur médiocrité. Elles sont ce qu'elles sont : palliatifs misérables à l'usage de ceux qui ne sont plus assez jeunes ni assez sains pour avoir la foi. La plus divine ne l'atteint même pas, et c'est lui, au contraire qui l'enveloppe et la tient entièrement sous sa dépendance : le dieu est une créature de l'homme. S'il était enclin à les juger, nulle considération pour les grandes choses qu'elles suscitèrent ne pourrait attenuer la sévérité de son jugement, tellement il les trouve, toutes sans exception, pusillanimes, grelottantes et défiantes devant la vie et si maigres de foi, ni son dédain à l'égard des « vieux regrat-

tiers prudents » qui en tracèrent les limites. Un homme sain et vigoureux qui verrait des gens s'obstiner, avec des mines contrites, à mâcher des racines amères, quand la ménagère a préparé le repas le plus plantureux ne regarderait pas plus en pitié ces égarés volontaires que Whitman ne regarde les religions.

Puis, lorsqu'il a considéré un moment les dieux et pris d'eux des images exactes qu'il conservera dans ses cartons à titre de documents, il sort de l'ombre portée par les temples et les statues hiératiques pour regagner son domaine. Il y a une région immense de son domaine où il s'attarde plus volontiers. Il se plaît mieux que partout ailleurs là où, pour les religions, réside *l'ennemi*. Abandonnant à celles-ci leur au-delà, il sait que ce qu'elles ont vainement cherché et bien davantage l'attend dans les profondeurs de l'en-deçà. Il n'a qu'à se baigner et contempler sa chair rosée pour que tous les dieux s'effacent devant la splendeur de son corps mêlée à celle de l'océan et du soleil. Il se sent plus religieux en admirant un volubilis que s'il avait passé une existence entière à genoux dans un monastère bouddhique. Sur son chemin qui n'est pourtant que la voie publique, il trouve « Bibles et Sauveurs par milliers ». Cette émotion qu'il éprouve à chaque instant devant les choses, devant ses semblables, devant la nature, devant lui-même, à quoi bon lui chercher un nom spécial puisque l'ancien mot, religion, lui convient si bien, — tellement mieux qu'aux sectes qui s'en parent assez puérilement ? N'est-il pas temps de restituer à ce

mot son sens simple et magnifique, en suggérant ainsi le sentiment vaste, universel, intime et chaud dont il est le signe ? Grande est l'importance qu'il attribue à cette remise au point :

Je veux voir (me disais-je) s'il n'y a pas, en vue de ce que je me propose comme poète, une religion, une vigoureuse germination religieuse dans la moyenne de la race humaine, du moins en son développement moderne aux États-Unis — dans le vivace tissu commun, dans les éléments et les aspirations autochtones — une religion plus profonde et plus large et donnant des fruits plus précieux que toutes les simples sectes et églises — une religion sans bornes, joyeuse et vitale autant que la Nature même : germination qui depuis trop longtemps est demeurée sans que nul ne l'encourage ni ne la chante, et presque inconnue... Le peuple, et particulièrement les jeunes hommes et les jeunes femmes d'Amérique, doivent commencer d'apprendre que la religion (comme la poésie) est quelque chose de très, très différent de ce qu'ils supposaient. C'est là une chose qui importe trop à la puissance et à l'avenir du Nouveau Monde pour qu'elle reste plus longtemps confiée aux églises, ancienne ou nouvelles, catholiques ou protestantes — Sainte ceci ou Sainte cela. Elle doit être désormais confiée à la démocratie en masse et à la littérature. Elle doit entrer dans les poèmes de la nation. Elle doit faire la nation.

Chez lui ce sentiment par quoi nous nous éprouvons spontanément religieux en face du monde avait trouvé un terrain si riche qu'il avait poussé, poussé jusqu'à couvrir de rameaux touffus le champ de sa vie intérieure. Il pouvait parcourir celle-ci

en tous sens sans sortir de la fraîcheur tombée de ces vertes feuilles. Et c'est en songeant aux pauvres arbustes desséchés, où la plupart viennent chercher un abri, qu'il nous presse de découvrir et de cultiver en nous les germes qui doivent assurer à quiconque le bienfait d'une végétation luxuriante.

*
**

Cet en-deçà, qu'il ne peut parcourir sans se délivrer en actions de grâces, est le domaine des simples réalités. Elles sont d'une si fabuleuse richesse qu'au terme de son existence il n'en connaîtra que des bribes : serait-il assez fou pour s'inquiéter de ce qui pourrait être en dehors d'elles? Le monde laisse passer leur admirable cortège sans vraiment les regarder ni les sentir. Les uns s'en détournent parce qu'ils les jugent ternes, hostiles, fermées : les autres n'en aperçoivent que l'écorce et les considèrent légèrement ou d'un air protecteur. Pourquoi est-il ébloui par chacune d'elles ? Il n'y a pas que les réalités de la rue où il habite et devant lesquelles il passe chaque jour; toutes, toutes recèlent du prodige mêlé à leur grain ou leur flot, les étranges comme les ordinaires. Il est subjugué par leur attirance et leur profondeur au point qu'elles semblent le bafouer et le désespèrent quand il essaie de les redire ou de les chanter : son émotion se tait ou balbutie jusqu'à certains moments où une force étrange, maîtrisant cette puissance des

choses, se lève en lui, impérieuse, et il les conquiert avec son rude amour.

Walt Whitman a passé sa vie à s'émerveiller de découvrir combien les choses réputées grandes sont petites en vérité et combien immenses se révèlent à qui les comprend celles que l'on tient pour insignifiantes. « Je suis surtout sensible — écrivait-il à un ami — *au caractère prodigieux des choses et à ce qui est peut-être leur spiritualité, dans leurs expressions physiques et concrètes.* » La vue des matérialités, voilant d'indifférence leur muet appel, le satisfait, l'emplit, l'inonde d'une joie grave comme s'il retrouvait en chacune d'elles une autre personne de sa famille qu'il ignorait et ne perdra plus de vue désormais. Il n'use jamais, en parlant d'elles, du langage de l'homme supérieur assez généreux pour étendre jusqu'aux choses sa protection. Il les traite de pair à égal, il ne supporte pas qu'elles occupent une place inférieure dans ses affections. « Comme si la beauté et le caractère sacré des choses démontrables devaient se ranger derrière la beauté de ce qui est mystique... » Il les voit et nous les fait voir dans dans leur vraie gloire que rien ne saurait surpasser. Il est sûr, il sait que son âme et ses sens ne le trompent point. Cette grandeur qui ne plaide et ne réclame rien, qui se contente d'affirmer, est si évidente à son sentiment qu'il lui semble parfois qu'il a seulement un mot à dire pour dissiper le malentendu. Il lui suffira sans doute de montrer aux hommes quelques échantillons de ces richesses parmi lesquelles ils circulent indifférents. Car les

hommes passent d'une allure rapide, la tête pleine de chimères, sans prendre garde à tant de surprises qui s'offrent au bord de leur route, parce que celles-ci ne leur lancent pas des œillades et ne leur frappent pas sur l'épaule. Il se fera l'interprète de ce qui n'a point de langage articulé, il arrêtera les passants, et comme il lui sera facile de les convaincre, en leur faisant admirer la moindre de ces beautés éclatantes...

J'irai prendre un œuf au nid de grive dans le verger.
J'irai cueillir une branche du vieux groseillier dans le jardin et m'en irai prêcher le monde ;
Vous verrez que je ne rencontrerai pas un seul hérétique ni un seul contempteur,
Vous verrez comment je haranguerai les curés et les confondrai,
Vous me verrez montrer une tomate écarlate et un galet blanc de la plage.

Le plus mince objet est d'une si décisive éloquence qu'il ne s'explique pas que le divin mis en formules et en flacons par les « vieux regrattiers prudents » ait pu résister si longtemps à une telle concurrence. Il faut vraiment que les hommes soient plus aveugles que s'ils avaient une pièce de cent sous appliquée sur les yeux. Il y a pourtant des cultes fondés sur un prodige, sur quelque pauvre résurrection ou multiplication, qui se serait produite une ou deux fois en des temps reculés. Une humanité sourde à la voix des choses s'est attachée à ces légendes avec toute sa puissance de

foi, sans s'apercevoir qu'il y a plus de prodige « en une vague, un rocher, un arbre que dans toute la théologie ». Puis la science est venue avec ses prodiges réels, destructeurs des premiers. Mais est-ce que toute la science du monde ne se découvre pas, aussi respectueusement que le plus grand personnage devant le cercueil d'un pauvre, lorsque apparaît la « splendide merveille d'un brin d'herbe s'élevant, vert et frisé, de la terre » ? Nous avons pu croire, en notre aveuglement, que le décor quotidien de l'existence était à ce point connu, pesé, pénétré, percé d'outre en outre qu'il n'avait rien à nous offrir que de banal. Il faut qu'on nous secoue le bras, comme à un dormeur, pour nous montrer cet en-dehors imprégné d'infini et « si indiciblement plus grand que nous ne le pensions ». Quel étrange besoin d'excursionner au delà des siècles passés ou futurs pour rencontrer le miracle ? Il est là, autour de nous, nos gestes le frôlent à tout moment sans que nous le soupçonnions, l'atmosphère est saturée de féerie et les plus beaux mythes s'anéantissent en tant qu'expressions du mystère dès que nous sentons délicieusement celui qui accompagne nos pas partout où nous allons.

Eh quoi, vous faites si grand cas d'un miracle ?
Quant à moi, je ne connais rien autre que miracles,
Que je me promène dans les rues de Manhattan,
Ou darde ma vue au-dessus des toits des maisons
vers le ciel,
Ou marche le long de la plage, baignant mes pieds
nus dans le fin bord de l'eau,

Ou me tienne sous les arbres dans les bois,.....
Toutes ces choses et les autres, sans en excepter une seule, sont pour moi miracles,
Chacune se rapportant au tout, néanmoins distincte et à sa place.
Pour moi, chaque heure de la lumière et la nuit est un miracle,
Chaque centimètre cube d'espace est un miracle,
Chaque mètre carré de la surface de la terre est parsemé de miracles,
Chaque pied de l'intérieur pullule de miracles.
Pour moi la mer est un perpétuel miracle,
Les poissons qui nagent — les rochers — le mouvement des vagues — les vaisseaux qui portent des hommes,
Où y a-t-il miracles plus étranges?

Il est tant de gens qui ne peuvent concevoir le monde autrement que divisé en compartiments. Partie matérielle ici, là catégorie de l'âme, séparées l'une de l'autre par une solide cloison. Walt Whitman considère le monde tout alentour sans apercevoir la moindre cloison. Où est la muraille entre le concret et notre âme? Ne suffit-il pas que les réalités nous apparaissent dans leur clarté pour que les concordances affluent spontanément entre elles et nous? Il lui apparaît, au contraire, que le monde extérieur est noué à son âme par mille liens impossibles à rompre parce qu'ils sont vivants et se renouvellent continument. Des matérialités à lui-même la route est libre, et c'est entre elles et son moi un perpétuel va-et-vient, un échange où peu lui importe de savoir qui, de

celles-là ou de celui-ci, donne ou reçoit davantage : lorsque le bonheur nous possède, allons-nous discuter « à un sou près » quel est le perdant ou le gagnant ? Il voit les gens régler leur conduite et leur vision d'après leur croyance en un conflit initial et permanent. Mais où donc reconnaître ce conflit alors qu'en se penchant sur les choses il entrevoit à travers elles, plus infinies qu'il ne les avait jamais soupçonnées, les profondeurs du monde spirituel et de l'émotivité? Alors qu'elles s'élancent vers lui et qu'il se sent porté vers elles de prime saut ? Alors qu'il reçoit de chaque fragment du monde les plus précieuses confidences, et qu'il les reçoit avec cet élan de gratitude et d'amour qui répond à la confiance de ce qui se livre à nous ingénument ? Oh non ! il n'y a pas conflit, mais la plus étroite alliance. Il sait trop ce qu'il doit à l'en-dehors, il ne sera pas l'ingrat qui prend le meilleur des choses pour les mépriser publiquement ensuite. Loin de les renier, il apporte loyalement son témoignage, et il les embrasse et les glorifie comme réellement divines. Elles lui révèlent « couleur, forme, lieu, sublimité, idéalité ». Ce que la tranche de bœuf qu'il mange est pour ses muscles, les substances délicieuses qu'il absorbe par la vue, l'odorat, le toucher, tout le long du jour, le sont pour sa vigueur spirituelle. Elles demeurent sa nourriture préférée, car c'est d'elles qu'il tire sa plus grande force, c'est elles qui collaborent pour la plus large part à ce moi qu'il lui importe tant d'affermir. Comme il se sentirait dénué, sans leur tout-puissant et frais apport !

Comment pourrait-il oublier, enfin, que c'est uniquement par les choses qui l'entourent qu'il « réalise son âme », que ce sont les objets seuls avec leur forme, leur couleur, leur mouvement qui lui « suggèrent » son moi et le « déterminent » ? Aussi leur dédie-t-il, à ces alliés de chaque jour, son hommage sans réserves, — comme au terme de ce chant entre tous émouvant et grand, *Sur le bac de Brooklyn,* où le poète songe aux générations qui viendront pour contempler les mêmes spectacles qu'il absorbe à cette heure, et en recevoir le même « impalpable aliment » :

Vous avez attendu, vous attendez toujours, vous, ministres admirables et muets,
Nous vous recevons dans un sentiment libre enfin et sommes désormais insatiables,
Vous ne pourrez plus nous frustrer ni vous dérober à nous,
Nous vous employons et ne vous rejetons point — nous vous plantons en nous-même pour y rester,
Nous ne vous sondons pas — nous vous chérissons — il y a de la perfection en vous aussi,
Vous apportez votre contribution en vue de l'éternité,
Grande ou petite, vous apportez votre contribution en vue de l'âme.

Il a pu aller partout, sur la grand'route comme en lui-même, sans éprouver le sentiment d'un désaccord ; dans tous les sens il a touché la même chose une. C'est pourquoi il ne peut pas laisser dire que « le monde matériel avec toutes ses lois »

n'est pas aussi « grand et superbe que le monde spirituel avec toutes ses lois ». Comment subordonner l'un à l'autre, alors que celui-ci apparaît comme un côté du tout, et celui-là l'autre côté? Il se peut qu'une telle vérité soit « étrange et ardue » et qu'à beaucoup elle semble « paradoxale », mais il l'a vérifiée tant de fois et elle lui tient tellement à cœur qu'il la livre à tout hasard, comme une graine qu'on lance sans prendre garde où elle tombe — en espérant bien pourtant qu'elle trouvera un peu de terre pour germer :

Objets grossiers et l'âme invisible c'est tout un.

Oui, il fait partie de ce splendide ensemble et s'éprouve aussi splendide que lui. Il reconnaît joyeusement la plus absolue mêmeté de l'en-dehors et de son moi. Il sait seulement que tout l'univers concret ne parvient point à l'écraser de son poids et de ses charmes opulents : malgré des accablements passagers, c'est bien lui qui est le maître à la fin. Dans l'intimité de cette étreinte et de cette communion il sait que son moi ne se perd pas et ressort toujours triomphant, lauré de son antique fierté.

Fort de son expérience personnelle, sûr du merveilleux secours que les choses ne cessent de lui prêter, sûr de ce qu'elles seront pour vous quand vous aurez rejeté la loque luisante d'usure et de crasse de vos préjugés, il voudrait aider chacun des compagnons rencontrés sur sa route à entrer enfin en possession du magnifique héritage négligé.

Après avoir exalté la souveraineté de vous-même, individu « simple, séparé », son premier souci est de vous faire sentir quel réseau de fils ténus et incassables tout l'en-dehors accroche sur vous, et combien l'univers spirituel que vous renfermez est consubstantiel aux choses qui vous entourent, et les admirables correspondances que votre âme y trouvera en s'y plongeant, comme un beau nageur qui sent la force du flot mais a toute confiance en ses muscles. Il vous a élevé au-dessus de toute chose, il a reconnu votre autorité plénière et illimitée, mais vous ne l'auriez pas compris si vous aviez négligé le second paragraphe de la leçon, qui vous relie à l'ensemble d'où vous tirerez votre nourriture et qui, seul, vous parachèvera, vous « déterminera » en tant qu'individu « simple, séparé ». Il vous fait entrevoir le « plan compact, solidement assemblé », « dont chacun est distinct tout en en faisant partie ». Il vous adjure de ne pas vous laisser tromper par le visage impassible, glacial et dénaturé de cette terre « sans un battement pour répondre aux nôtres », cette « terre froide, place des tombeaux » : cela n'est qu'une apparence et votre cœur chaud la percera quand il le voudra. Vous étiez-vous imaginé, dans la plénitude et l'essor de votre âme royale, que vous étiez seul au monde à posséder une âme? Apprenez que toute parcelle de matière élabore un germe obscur d'âme et que la nature en est peuplée :

> Je le jure je crois à présent que toute chose sans exception possède une âme éternelle!

Oui, les arbres, avec leurs racines en terre! Oui, les algues de la mer! les animaux!

Nul au monde n'a trouvé votre moi aussi grand que vous l'a fait entrevoir l'homme qui vous parle, mais jamais personne non plus ne vous a pareillement montré comme le moi se prolonge, ainsi qu'une série de miroirs à l'infini, à travers tout ce qui est le non-moi. Il voudrait que cette liaison devînt le nœud même de votre existence; il tient suprêmement à ce que vous ayez aussi pleine conscience de cet intime rapport que de votre personnalité. Saisissez l'aveu de cette intention, qu'il renouvelle au soir de sa vie, à ce moment grave où ses poèmes tirent à leur fin et où il songe, encore une fois, à ce qu'ils « renferment en leurs dessous » :

A travers Espace et Temps fondus en un chant, et l'identité éternelle comme flot s'écoulant,
A la Nature qui les contient, qui contient Dieu — au tout joyeux, électrique,

. . . .

Chanter l'accession de l'homme;
Vous agréger, vous existences diverses, séparées,
Mettre en rapport les montagnes et les rocs et les eaux,
Et les vents du septentrion et les forêts de chêne et de sapin,
Avec toi, ô âme.

Ce rôle de fusionneur, d'unisseur lui paraît de toutes les hautes tâches humaines la plus grande et la plus nécessaire. Avec quelle ferveur il évoque

le jour où « la Nature et l'Homme ne seront plus disjoints ni dispersés », où nous aurons compris l'enseignement du « poète digne de ce nom », lorsqu'il viendra « en chantant ses chants » :

> Quand vint le poète adulte,
> Hardiment la Nature heureuse (le globe rond impassible, avec toutes ses visions du jour et la nuit), dit : *Il est à moi;*
> Mais hardiment aussi l'Ame de l'homme, fière, jalouse, irréconciliée, dit : *Mais non, il est à moi seul;*
> — Alors le poète adulte se tint entre les deux et les prit chacune par la main ;
> Et aujourd'hui et à jamais reste ainsi, confondeur, unisseur, tenant serrées leurs mains,
> Qu'il ne lâchera plus qu'il ne les ait réconciliées toutes deux,
> Et les ait totalement, joyeusement confondues.

Qui sait si ce « poète adulte », ce « vrai fils de Dieu » qui par ses chants justifiera la terre et dissipera le vieux malentendu, ce n'est pas lui-même ? Mais qu'en sait Walt Whitman puisqu'il ne fait, en chantant, qu' « obéir à l'ordre reçu, sans jamais le discuter? » En tout cas il a commencé la besogne en lui vouant le plus clair de sa force. Il a jeté bas la vieille barrière pour que d'autres passent après lui et empêchent qu'on ne la relève jamais. Il n'a pas négligé une seule occasion, en nous menant par la ville et la campagne et si loin qu'il ait poussé ses courses à travers le monde, de nous « montrer le chemin entre la réalité et nos âmes ». Nous avons

compris à sa seule attitude que son plus ferme désir était de nous induire à une refonte complète de notre sensibilité. Il voudrait de nous, en présence du monde extérieur, une attitude d'âme où le mépris et l'indifférence ne prévaudraient plus. Que nous ne raidissions pas notre moi devant les choses jusqu'à le rendre impénétrable, mais le conservions poreux et impressionnable. Que nous ne regardions pas avec condescendance ce qui nous entoure mais y entrions de plain-pied, en voisins cordiaux et apprenions à tout voir jusqu'à cette profondeur où nous nous retrouverons en pays de connaissance. Il n'a pas besoin de beaucoup d'avis détournés pour nous laisser deviner son intention, lorsqu'il nous « enseigne » les réalités les plus immédiates, les fait passer et jouer devant nous, nous les nomme, nous promène complaisamment parmi leur diversité, comme dans un monde nouveau que nous avons négligé en faveur de concepts, de principes, de sentiments fallacieux et froids. Ne nous a-t-il pas permis d'entendre, plus clairement que s'il l'avait formulé, ce vœu pressant : Réapprenez à voir l'univers matériel, en commençant par les choses que vous côtoyez. Cessez de le bouder, de l'écraser de votre dédain (car c'est vous qui seriez écrasé, comme je crois l'être moi-même parfois, en dépit de mon âme robuste). Approchez-vous des choses, laissez-les s'approcher de vous à leur façon. Entrez en contact avec les réalités mêmes et non plus leurs représentants; défiez-vous des images, du simili; repoussez tout ce qui est décoloré, affaibli, vide du tressaillement de ce qui

est en soi. Tenez vos sens éveillés et alertes, écoutez, touchez, aspirez. Percez cette croûte qui nous cache l'en-dehors et tout l'infini vous sera suggéré, car il n'est pas ailleurs. Vous comprendrez soudain que toute la spiritualité, toute la beauté du monde est latente dans le caillou, l'outil, l'animal ou la table devant laquelle vous mangez. Sous prétexte que vous êtes cultivé ne permettez pas aux incultes, aux primitifs de rester, par leur naïf respect de la matière, beaucoup plus près de la vie que vous. Voyez-les donc : ceux-là abordent librement et de plain-pied « le concret éternel et démocratique, de première main, — le corps, la terre et la mer, le sexe et tout le reste », avec une foi entière, tandis qu'en compagnie de votre scepticisme gourmé vous vous tenez isolé du grand courant qui traverse ces choses. Rétablissez la communication si vous voulez être au moins autant que ces primitifs.

Mais cette reprise du contact ne sera pas possible sans une condition, qu'il nous suggère également par son attitude et son exemple. S'il s'avance avec confiance à la rencontre des matérialités ce n'est point parce que son esprit attentif lui démontre que la voie est libre entre elles et lui, mais bien parce qu'il est attiré vers leur centre d'une force qui dépasse de très haut toute raison et n'a pas besoin d'explications. En allant vers elles il rend visite à sa famille, il obéit à l'appel du sang. Point d'hypothèses ni de calcul ici. Le « divin concret originel » exige, pour nous confier son secret, que nous supprimions les « abstractions affadissantes » qui sont comme des isolateurs entre la réalité et

notre âme. Les choses exigent notre âme toute nue avec sa ferveur et sa simplicité. L'admirable instrument d'analyse qu'est notre cerveau ne parviendra, en les entamant, qu'à laisser évaporer leur essence. Les choses ne se confient que dans une étreinte. Elles ont, en leur silence patient, cette fierté et cette pudeur de ne se livrer qu'à celui qui les aime totalement. C'est de la qualité de notre âme seule que dépend cette fusion métachimique de l'en-dehors et de notre moi. Dégageons notre âme, délivrons-la, en la rendant fraîche, pure et brillante comme une nouvelle pousse. Ainsi nous lui permettrons de pointer sa maîtresse faculté : l'instinct profond, élémentaire. Car il n'est rien d'aussi divin en nous que l'instinct pour nous mettre en rapport avec le « concret divin ». Songeons à toute cette richesse accumulée, à cette puissance endormie derrière la logique et la raison. Peut-être quand nous l'aurons réveillée, nous apercevrons-nous qu'aucune des forces dont nous disposons pour aller au cœur des forces qui nous entourent n'est plus précieuse ni plus efficace. Peut-être n'en douterons-nous pas davantage que nous ne doutons de ceci, par exemple : « Un seul regard vivant contient davantage que des in-quartos de descriptions et de cartes. »

Nous ne ferons rien de valable en ce sens si nous n'avons pas reconquis notre ingénuité. Elle est peut-être la suprême intelligence. Quand la simplicité d'âme aura fait de nous, avec notre fierté et notre grandeur d'homme, comme des petits enfants sans méfiance devant les choses, murailles et con-

flits auront disparu de notre vue. Nous serons allés tout droit à elles pour les toucher, jouer avec leur douceur ou leur rudesse et nous contempler en leurs visages comme en un miroir, étonnés de nous découvrir aussi jeune que leur fraîcheur. Alors nous connaîtrons la jouissance pure des choses, sans qu'aucune restriction n'altère notre joie. Et nous trouverons des mots comme ceux-ci :

> Je suis heureux — je vois, danse, ris, chante.....
> . . . .
> Je ne puis définir mon contentement — pourtant cela est ainsi.....
> . . . .
> Je n'ai pas besoin de certitudes.....

Nous n'aurons plus peur du contact physique des matérialités, ces étrangères dont nous ne comprenions point le langage ni les manières ; nous les laisserons venir à nous librement, nous les inviterons, nous ne saurons plus nous passer de leur compagnie, nous nous éprouverons vis-à-vis d'elles sur un pied de parfaite égalité.

Nous serons comme celui qui écoutait la leçon de l'astronome et qui, plein de respect pour la science mais sentant bientôt la fatigue et l'ennui l'envahir devant les chiffres et les diagrammes, se glissa dehors pour s'en aller vaguer seul à l'aventure dans la nuit fraîche et mystique, et de temps à autre lever « les yeux en absolu silence vers les étoiles ». Nous reconnaîtrons toute la beauté du sentiment inscrit en de tels versets :

Bœufs qui faites sonner le joug et la chaîne ou faites une pause à l'ombre du feuillage, qu'est-ce que vous exprimez dans vos yeux?
Cela me semble plus que toutes les lignes imprimées que j'ai lues dans ma vie.

Nous ne serons plus surpris d'entendre un homme à l'âme haute et claire avouer calmement sa parenté avec les bêtes, et nous l'éprouverons aussi pleinement qu'il l'éprouve.

Je crois que je pourrais m'en aller vivre avec les animaux, ils sont tellement placides et contenus,
Je reste des heures et des heures à les regarder.
Ils ne s'échinent pas ni ne geignent sur leur sort,
Ils ne restent pas éveillés dans les ténèbres à pleurer sur leurs péchés,
Ils ne m'écœurent pas à discuter leurs devoirs envers Dieu,
Pas un seul n'est malcontent, pas un seul n'est rendu fou par la manie de posséder,
Pas un seul ne s'agenouille devant un autre, ni devant un de ses pareils qui vivait il y a des milliers d'années,
Pas un seul n'est honorable ni infortuné sur toute la face de la terre.
Ils prouvent ainsi leur parenté avec moi et je l'accepte...

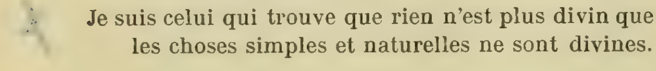
Et lorsque nous en serons venus à connaître cette pure jouissance des choses, cette intime sensation d'être à l'aise avec tout l'en-dehors, animé ou ina-

nimé, nous saurons à ce signe que le grand courant, avec toute sa force, nous a de nouveau traversé et grandi.

*
**

Il n'est pas besoin d'autre geste que celui de découvrir le visage authentique des réalités pour préparer une religion. Ne leur suffit-il pas d'être claires et nues pour que l'émotion du lien qui les rapproche de notre âme à la toucher jaillisse spontanément et nous inonde ?

Alors apparaît le sens sacré de toute chose; chacune devient « du combustible pour la religion ». Alors nous ne pouvons vivre ni repasser ces impressions : le soleil est chaud, l'eau désaltère, s'unir à la femme est bon, respirer est délicieux, la pierre est dure, le sable tendre, le bois flotte, l'arbre fleurit, la graine germe, le vent rafraîchit — sans reconnaître que le divin est « l'essence de l'universel concret », qu'il est le privilège permanent des réalités et n'appartient qu'à elles seules.



> Je suis celui qui trouve que rien n'est plus divin que
> les choses simples et naturelles ne sont divines.

En même temps nous apparaît avec une force singulière l'étrange aveuglement du monde qui, par défiance et incompréhension des choses, se tourna vers de pauvres et précaires symboles, négligeant

ainsi cette communion qui est le pain quotidien de notre âme. Nous sommes étrangement surpris de voir à quel insignifiant total se réduit la foi de ce monde avec ses cathédrales, ses mosquées et ses mythologies frivoles : une brindille de bois mort dans l'ensemble de la forêt.

> Je dis que nul homme encore n'a été assez dévot de moitié,
> Nul encore n'a rendu adoration ou culte assez de moitié.

Les Égyptiens eux-mêmes sont apparus comme des indifférents devant le mystère énorme du monde le jour où un homme s'est aperçu, dans une lueur de spiritualité et d'émotion, qu'entre un objet quelconque de son entourage, considéré jusque-là comme une chose morte, et lui-même, existait une secrète concordance qui illuminait les rapports des choses voisines, pour de là se propager à travers toutes les autres.

Aux yeux de l'homme en possession de cette découverte ce sont, parmi les réalités, les plus proches et simples, les présences élémentaires et communes qui s'attestent les plus profondes. Elles sont les premières choses qui s'éclairent et s'illimitent à la lumière qui est à présent en lui. Qu'il laboure son jardin, qu'il mange un fruit, qu'il aspire de larges gorgées d'air, qu'il serre la main de son voisin ou embrasse un enfant, cet homme-là se sent un pilier de l'orthodoxie. Simplement vivre, rien plus, est devenu un acte religieux, embaumé

de foi et de gratitude instinctives; éprouver le plaisir subconscient du sang qui bat, être en contact avec l'air par les pores de la peau, participer à cet échange physique continu qui est la vie, jouir en maître d'un organisme sain qu'entourent d'autres organismes est une sensation où passe l'infini. Que ses regards épousent les contours d'une chose, qu'il la frôle ou la soupèse, qu'il l'évoque seulement par la pensée, celle-ci lui apparaît transformée ; elle a acquis une nuance neuve, une autre densité. Il ne peut plus la considérer autrement que couronnée de la preuve qu'elle se rapporte à lui-même. Et ce n'est pas seulement des choses à lui que la relation est changée. Les objets insensibles ne lui paraissent plus isolés les uns des autres. Chacun d'eux semble assisté de son complément fluidique où les présences voisines viennent retentir. Entre eux il croit voir s'entrecroiser la chaîne et la trame d'un tissu qui s'effiloche et se reforme sans cesse. Il se demande quelle est la source où prennent naissance ces myriades de filaments fragiles et n'ose la situer en soi-même qu'en songeant que ce soi est une parcelle de l'ensemble. En présence de la nature la métamorphose s'élargit et s'affirme plus merveilleuse encore qu'il ne l'avait pensé.

> Tu as, ô Nature ! éléments ! un langage pour mon cœur qui passe tout le reste.....

Ici tout se met à parler le clair langage de la plus proche parenté, avec les mots intimes dont le son

seul est une joie et un réconfort étrange. Ici les connexités jaillissent de toute part, l'homme est comme assiégé de miroirs dont chacun lui renvoie son image infinisée. Les sèves coulent au même rythme que son sang, le vent se frotte avec insistance contre lui, l'océan lui fait signe de ses doigts inviteurs, les rocs proposent leur rudesse à sa charpente, la terre brune fait éclore toutes les pensées jetées parmi ses mottes, les brins d'herbe réalisent un compagnonnage sans restrictions. Au centre de l'afflux des concordances l'homme tressaille de la grande émotion de Pan. Il ne se serait jamais cru le poste où viennent aboutir et se joindre tant de courants, et l'exaltation qu'il en ressent est faite d'amour autant que de fierté. Mais les suprêmes émotions lui sont réservées pour les moments où il se trouve, avec son âme multipliée, parmi ses semblables, les hommes. Il longe maintenant des forces de même nature que la sienne et s'exprimant par les mêmes moyens. Il *correspond,* enfin, pleinement. Qu'il échange quelques paroles indifférentes avec un camarade, les mots prononcés sur un ton ordinaire résonnent et se prolongent comme s'ils contenaient un sens capable d'encercler la terre. Qu'il boive et mange avec des gens, la simplicité ni la gaîté ni l'aisance des manières n'empêchent que chaque geste des convives ne soit empreint du caractère sacré d'une communion. Qu'il donne le surplus de lui-même en l'acte qui est comme un appel jeté pour éveiller une créature sommeillant au fond de l'inconnu, il est presque ébloui d'entrevoir l'immense portée de la puissance

que lui confère son privilège d'homme. Où qu'il se dirige parmi ses semblables il sent qu'il ne peut aller plus avant dans la voie de l'intimité. Il est entré dans le saint des saints. Il assiste, il préside à la naissance des dieux. Désormais la vie intérieure, pour lui, est partout incrite dans l'alentour. Il n'a plus besoin de fermer les yeux pour descendre en soi-même, il les ouvre tout grands au contraire, car il sait lire à présent dans les spectacles quotidiens. Sa vie intérieure n'est plus une évasion hors des réalités, mais elle sourd continûment de ses rapports avec le dehors par les voies des sens et de l'âme.

Cette religion-là — pour nommer le sentiment qui désormais s'attache aux pas de cet homme — est latente au fond de chacun de nous. Les hommes la pratiquent, depuis des âges, bien plus qu'ils ne peuvent se l'imaginer. N'est-elle pas inconsciemment confessée par telles expressions « profanes » et courantes où notre humanité jette comme un regard furtif en ses propres profondeurs — par exemple : travailler comme on prie, admirer avec piété, être saisi d'une émotion religieuse, contempler avec dévotion? La substance même de la vie, partout et toujours, suppose une adhésion inavouée à un ensemble auquel nous nous éprouvons obscurément liés. Nous sommes des fidèles s'ignorant et inventant des cultes puérils. Il suffit que lève enfin le germe qui est en nous depuis toujours pour que ce sentiment religieux se déclare, colore tous les rites de l'existence et les enrichisse de leur signification finale.

Être religieux, en ce sens, devient quelque chose d'analogue à être le poète de sa propre vie ; et nous voici ramenés, par d'autres voies, aux fins mêmes du livre au centre duquel nous sommes présentement arrêtés. La religion qu'il suggère ne domine pas notre existence, elle l'embrasse tout entière, la pénètre, surgit des recoins les plus ignorés, en compagne inéluctable de toute profondeur et de toute beauté. Elle est de toutes les fêtes de notre existence. Elle est pour les occasions quotidiennes autant que pour les moments extraordinaires. Elle n'a pas besoin qu'on l'appelle, elle est là. Quand elle passe devant nous, à toute heure, elle n'entend pas que nous la saluions avec des formules spéciales, mais elle demande les mots de tous les jours. Elle n'exige pas que nous mettions nos habits du dimanche, les vêtements de travail lui conviennent mieux. Elle est discrète et aimerait bien se glisser inaperçue, avec l'assurance que nous sentirons tout juste sa présence. N'être autour de nous que comme une presque invisible buée la contenterait pleinement. Peut-être même qu'en un temps où l'homme aurait reconnu le sens sacré de la vie dans ses gestes les plus communs aussi bien que les plus hauts, où un monde d'émotions nouvelles se serait approfondi en lui et où notre existence serait devenue le poème de la jouissance consciente et avouée des choses dont le monde se repaît aujourd'hui presque aveuglément, — peut-être alors le mot dont nous nous servons encore apparaîtrait inutile et vide de sens, parce que le sentiment qu'il traduit se serait confondu avec la

vie; tout ce qu'il contenait de suc aurait passé dans celle-ci pour saturer les plus simples mots qui la disent. Vivre, avec la conscience de la beauté de la vie, serait alors devenu la plus haute forme de la religion et se serait substitué à celle-ci. C'est parce qu'il entretenait ce magnifique espoir que Walt Whitman situait dans le futur la plus grande ère religieuse du monde et qu'il travaillait dans la mesure de ses forces de semeur à la préparer.

N'est-il pas possible, en effet, d'envisager avec lui le jour où ce sentiment qui doit accompagner la vie et qui, à cette heure, attend patiemment en ses cachettes que nous devinions sa présence, s'attestera partout, à des degrés divers, selon que nous aurons plus ou moins conscience du retentissement de nos gestes? Depuis les mouvements d'une femme préparant le repas des siens ou d'un ouvrier à son travail jusqu'à la claire ferveur du voyant qui s'éprouve, à travers toute sa haute sensibilité tendue, en pleine concordance avec l'ensemble, ne peut-on entrevoir une gradation subtile d'émotions, l'une à l'autre maillées et, quoique infiniment variables en intensité, essentiellement de même nature? L'immense domaine religieux aura ses ruisselets et ses fleuves, ses broussailles et ses futaies, ses vallées et ses sommets, avec leurs « rythmes souverains » qui s'accordent et se fondent. Les quelques cimes qui ont émergé de l'ombre jusqu'ici n'annoncent-elles pas un renouvellement qui, dans son ampleur et sa force, s'étendra jusqu'à la moindre touffe d'herbe du coin le

plus reculé de ce domaine? Ce sens frais et religieux de la vie ne s'est manifesté encore qu'en certaines exceptionnelles sensibilités de poètes. Mais voyez avec quelle splendeur il s'affirme chez ceux qui, en apportant « une âme neuve dans le vieil univers », ont senti passer sur cette âme comme un effluve de l'âme universelle et se sont éprouvés plus étroitement liés à cet univers que nul avant eux ne l'avait soupçonné. Voyez avec quelle acuité ils ont vécu ce sentiment de multiplication de soi-même en lequel l'homme s'émerveille autant des ramifications qu'il enfonce dans le tissu du monde extérieur que de sentir ce monde, avec ses plus lointaines forces convergentes, s'engouffrer et se reformer en lui. Voyez dans leur art comme ils ont tressailli de reconnaître jusqu'à quel point leur moi était grandi par l'émotion religieuse de ce double rythme. Pour eux chaque parcelle contient, est une *révélation* du tout. Le moment où Whitman s'arrête à considérer quelque objet ou créature, il ne voit que cela, celle-ci. Tout le reste disparaît, réduit à l'insignifiance. Le spectacle du moment l'éblouit. Il ne saurait être question de comparer, peser, discuter, juger, à l'instant où il fixe son attention sur un fragment distinct et en découvre les secrètes merveilles : la chose qu'il contemple, quelle qu'elle soit, est toujours la plus grande possible pour la minute où elle tient captif son regard. La relativité de cette chose l'indiffère; elle est la maîtresse de l'heure, la clef, le sommet, l'aboutissement et le germe. Puis sous le regard persistant qui la chauffe, cette petite chose s'épa-

nouit, s'enfle, se dilate, se disperse jusqu'à prendre contact avec tout l'alentour, jusqu'à se perdre ainsi, de proche en proche, dans les plus lointaines existences. Les rapports entre elle et l'univers s'illuminent, de toute part fusent les correspondances. Bientôt l'univers est entré en cette petite chose : la voilà submergée, roulée dans les vagues du tout. Elle n'est plus qu'une goutte anonyme ballottée par la mer. C'est ainsi que, pour quelques-uns, il apparait que chaque existence, plante, caillou, outil, homme qui manie cet outil, ne se termine pas à ses contours mais se prolonge à travers l'ensemble, tandis que l'ensemble vient se répercuter en chaque parcelle. Ces âmes-là ont parcouru le circuit et trouvé qu'il se fermait en chacun de nous. Puissante joie, orgueilleuse et humble, de sentir cette grande unité multitudinaire, de toucher ces « miracles indiciblement parfaits, tout se rapportant à tout, et chaque chose demeurant distincte et à sa place »... Rien n'est seul en dépit de sa soi-mêmeté, puisque l'homme, la plus distincte et la plus complète en soi des créatures, se reconnaît par cela même le plus fermement relié à tout l'en-dehors. Quelle attestation plus claire de la montée du dieu en nous? Les grands artistes à qui nous la devons n'ont fait qu'exprimer avec une intensité proportionnée à leur génie l'émotion que partagera peut-être un jour, dans la mesure de sa conscience et de sa sincérité, la plus commune des créatures vivant sa vie très quotidienne.

Celui qui est plus pleinement que tout autre un

de ces annonciateurs de la bonne nouvelle, ayant parcouru la gamme entière de l'émotion religieuse, depuis l'impression quotidienne devant chaque objet, de sa parenté avec l'en-dehors, jusqu'aux heures d'extase solennelle, de contemplation de la souveraine immanence comme face à face, pouvait bien dire :

..... Ne soyez pas curieux de Dieu,
Car moi qui suis curieux de chacun ne suis nullement curieux de Dieu
(Nul cortège de mots ne saurait exprimer combien je suis tranquille au sujet de Dieu et la mort).
J'entends et vois Dieu en chaque objet, pourtant je ne comprends pas Dieu le moins du monde,
Ni ne comprends qui il peut y avoir de plus prodigieux que moi-même.
Pourquoi désirerais-je voir Dieu mieux que je ne le vois en ce jour-ci ?
Je vois quelque chose de Dieu à chacune des vingt-quatre heures, et puis à chaque moment de l'heure,
Je vois Dieu dans le visage des hommes et des femmes et dans mon propre visage au miroir,
Je trouve des lettres de Dieu qu'il a laissé tomber dans la rue, et chacune porte la signature de Dieu,
Et je les laisse où elles sont, car je sais que partout où j'irai,
D'autres viendront ponctuellement, sans cesse et toujours.

A quoi bon des églises pour y mettre sous globe le

divin, puisqu'il suffit que vous assigniez à celui-ci une sphère plutôt qu'une autre pour qu'il la déserte aussitôt? Car le divin est jaloux de sa liberté, il est de nature insaisissable, il craint les hauts murs, il met son honneur à se tenir là où vous vous attendiez le moins à le rencontrer. Il est chez lui partout ; les seuls endroits peut-être qu'il évite, parce qu'il s'y sent trop mal à l'aise, ce sont ces cages dorées affectées à son « culte », ces édifices autoritaires où les fixes symboles le glacent et les gestes mécaniques des mornes officiants : chaque fois que du porche il jette en passant un rapide regard à l'intérieur, il s'éloigne aussitôt pour regagner ses endroits préférés, — la rue populeuse, la campagne déserte ou bien la chambre où vous êtes seul en ce moment.

A quoi bon parler de révélation spéciale, lorsque le premier objet à notre portée en contient une que nous pourrions nous occuper à déchiffrer durant notre vie entière? Comment l'idée de mettre ses habits du dimanche et d'aller à l'office, à une certaine heure d'un certain jour, n'apparaîtrait-elle pas déraisonnable à celui qui se sent toujours à l'église et participe à un service divin du matin au soir? A celui qui contient le prêtre, l'autel et l'assemblée des fidèles, avec plus de lumières et de cantiques qu'aucune nef n'en saurait contenir? A quoi bon, à quoi bon? Puisque cet homme-là a une demeure où lui et les siens vivent, aiment, mangent, souffrent, rêvent, travaillent, rient, naissent et meurent, et qu'il s'y éprouve comme en un lieu consacré. Puisque, quand il sort et pénètre

dans une autre maison, ou quand il traverse l'espace entre les maisons, là où les hommes se réunissent en foule, ou tel espace « désert », il se trouve encore environné de filaments pareils à ceux qui le rattachent à sa demeure. Puisque, même s'il n'a pas de demeure à lui, il suffit qu'il repose ses membres et son rêve en un lieu pour que ce lieu soit consacré. Quand il a besoin de pain, on le traiterait de fou s'il parlait d'aller jusqu'en Russie ou au Canada pour s'y approvisionner de blé, alors que ce qu'il cherche est au coin de la rue. De même quand le frôle l'émotion de ce qui le rattache à toutes les belles choses qu'il aime, pourquoi irait-il s'agenouiller sur certaines dalles, puisque le premier visage ou le premier arbre ou la première brise qu'il rencontre lui offre le moyen de faire épanouir cette émotion? Aussi vous ne lui ferez pas entendre qu'il doit aller chercher sa provision de divin là où les « sages » l'ont entreposée, alors qu'il le respire dans l'air, l'absorbe dans ses aliments et le pense dans ses pensées. Lorsqu'il lui semble qu'il serait bon d'entendre un peu de musique sacrée, il s'en va écouter la musique des vents et de la mer ou celle qui voltige sur les lèvres des hommes et, si le soupçon de la prière l'effleure, c'est au moment où il met tout son cœur dans son travail préféré.

« Il n'y aura bientôt plus de prêtres. Leur œuvre est finie. Un ordre nouveau surgira... » Aux yeux de celui qui répète ses mots avec toute sa foi d'homme, comment un culte quel qu'il soit, fût-ce celui de l'Être suprême ou de la Raison, ou tel

autre institué par des philosophes, ne paraîtrait-il pas tout aussi vain et vide que la plus orthodoxe confession ? Dégagé des vieilles et plus récentes mythologies, l'homme retrouve en lui-même le fond riche et authentique d'où sont sorties en leur temps les plus belles fables, et, sachant mieux ce qui peut y croître, refuse tout ce qui n'a pas le goût délicieux de son humanité. Pourquoi se préoccuperait-il de Dieu ou de telle autre hypothèse supra-terrestre, puisque ce qu'il peut soupçonner de la signification religieuse du monde suffit à le combler plus qu'il ne saurait dire ? Il n'a aucune inquiétude au sujet de ce qui occupe tant les théologiens et les hommes à formules. Le divin n'est pas pour lui matière à discussion et à construction ; les arguments pour ou contre ne le touchent pas. Il n'a pas besoin d'être sauvé ni racheté par le sang d'une victime. Vis-à-vis des grandes choses qu'il révère, sans rien tenter pour se les expliquer, son attitude est invariablement d'aise et de confiance, comme s'il était de leur famille : il n'a pas à se gêner en leur présence davantage qu'on ne se gêne en présence de sa mère ou d'un intime. Il ne connaît ni remords, ni tortures, ni crises, ni rien de ce qui a perpétué la maladie des dévots. Sa religion signifie acceptation, sérénité, gratitude, communion. Il tourne le dos aux idoles immobiles pour saluer en camarade le dieu vivant surgi furtivement de « chaque moment de l'heure ».

*
**

Si quelqu'un prenait soin de rechercher quels sont, parmi les vocables qu'affectionne le poète, ceux dont le son l'attire davantage, peut-être trouverait-il que l'un des mots le plus grand nombre de fois répétés dans les *Feuilles* est le mot « tout ». Il n'est même pas besoin de se livrer à un calcul pour reconnaître que cette syllabe — avec la syllabe « je » comme complémentaire et jamais bien éloignée de son complément — suggère le sens auquel Whitman attache ses suprêmes croyances. Sa religion est celle du tout perçu à travers le soi.

Cette assurance qu'il « n'est point objet si tendre qu'il ne puisse faire un moyeu pour la roue de l'univers », et que chacun de nous, avec son âme robuste et haute et tout embrassante, n'est aussi qu'une parcelle d'un ensemble dont les vibrations viennent y aboutir, avait bien pu être pressentie et exprimée avant lui. Comment des hommes clairvoyants et libres, dans le passé comme dans le présent, n'auraient-ils pas exprimé cette vérité durement conquise ? Sous l'enveloppe de certaines philosophies portant tel ou tel nom, nous savons bien, en effet, qu'elle se révèle à l'état d'hypothèse ou de théorie. Walt Whitman n'oubliait pas de présenter ses hommages à ces philosophies quand il les rencontrait dans ses excursions occasionnelles et brèves à travers le monde de la pensée. C'est ainsi qu'il lui advint de saluer les grands

Allemands, Hegel et ses émules, des louanges les plus enthousiastes, en déclarant que seule l'Amérique était assez vaste pour s'égaler à l'ampleur cosmique de leurs spéculations. Bien mieux, tout près de lui, sur le sol et à l'époque même où il vivait lui-même, régnait un homme que sa pure et perçante intelligence, vivifiée par une merveilleuse imagination de poète, avait conduit déjà, par des voies toutes différentes, à des « certitudes » parfois très proches parentes des siennes ; et son respect était très grand pour Emerson, qui avait dit, par exemple : « Le monde, cette ombre de l'âme ou cet *autre moi,* s'étend immense à l'entour. Ses attractions sont les clefs qui ouvrent mes pensées et me révèlent à moi-même. Je m'élance avec ardeur dans ce tumulte résonnant... » Il était heureux de chaque confirmation qu'il trouvait dans le domaine philosophique ou littéraire des larges assurances auxquelles aboutissait chaque sentier de son domaine à lui. D'ailleurs il allait beaucoup plus loin que ces penseurs et se témoignait surtout bien plus affirmatif qu'eux tous. Tout en les honorant, il ne pouvait s'empêcher de les juger à part lui assez timides dans leurs plus grandes audaces.

Nous aussi, en nous promenant parmi ses *Feuilles*, nous rencontrons çà et là des analogies. Certes, il nous arrive parfois de saluer de loin quelque vieille connaissance dont le buste semble émerger de l'autre côté de la haie. Comment se fait-il, néanmoins, que cela n'altère pas le moindrement notre joie, qui est de nous sentir comme dans un monde transfiguré ? C'est que notre émotion à entendre les

accents par lesquels Whitman traduit sa foi panthée est de nous éprouver devant une grande chose neuve dont la fraîcheur, la clarté et la pulsation vivante se plaisent dans une atmosphère où aucune hypothèse, aucune théorie de philosophe ne sauraient vivre. Nulle analogie, nul ressouvenir ne peuvent avoir prise sur cette émotion-là, parce qu'elle est directe et spontanée. Ici nous ne trouvons pas ombre de spéculation, mais seulement une *manière d'être* à l'égard de l'univers et de soi-même. Cette communion avec le tout, le poète ne la perçoit point à l'aide des outils acérés de son cerveau, mais la réalise à travers les éléments sensuels, sensibles et émotifs de son être. Si elle se répand en son intellect, ce n'est qu'indirectement et par contre-coup. C'est une assurance qu'il éprouve dans la chair et dans l'âme, non pas à certaines heures de méditation contemplative, mais selon une sorte de naturelle et quotidienne disposition ; une assurance *à l'état vécu*, et point vécue par un mystique solitaire, comme l'Orient et l'Occident nous en offrent des exemples, mais par un « homme de la moyenne », mêlé d'aussi près que possible à la foule et aux réalités de tous les jours. Cette certitude intuitive était si profondément intégrée à sa vie courante qu'il la respirait, l'exhalait partout. Elle enveloppait ses pas. Chacun de ses gestes, sans qu'il y pensât, la corroborait. Elle était comme une présence invisible dont on ne doute pas, parce qu'elle ne vous a jamais trompé. Pour lui, elle demeurait d'une nature si ordinaire et si évidente qu'il n'aurait jamais songé, en nous la proposant comme une

nourriture dont il connaissait bien le goût, à lui donner un nom particulier; il l'appelait simplement : la foi ou la religion. Il ne se souciait pas des mots des livres, tellement il s'attachait à la chose même. Voilà en quoi cette « bonne nouvelle » est vraiment une nouvelle. Nulle part ailleurs nous n'avons respiré la bonne odeur qu'elle répand et qui s'attache à nous dès que nous l'effleurons.

Ainsi, dans sa contemplation et sa possession du monde, Whitman demeure aussi indifférent à toute métaphysique qu'à n'importe quelle religion révélée : les credos et les écoles sont comme « en suspens » devant son regard, tandis qu'il les considère un moment d'un œil lucide et impitoyable — ni hostile, ni amical — qui les transperce de part en part, pour s'en détourner ensuite et laisser « parler à tout hasard la Nature sans frein avec son énergie originelle ». Il appartient à l'essence même de son livre — ce « livre à part, sans lien avec les autres » — de ne contenir ni suggérer aucune doctrine, mais de s'affirmer la négation de tout système, passé ou futur, quel qu'il soit. N'est-ce pas un livre de poète? Il n'enseigne pas une foi limitée et construite, mais devant nous abaisse des barrières et encore des barrières, toujours plus avant. Il invite l'homme à entrer sans crainte en possession d'un domaine sans bornes et de le parcourir hardiment, continûment, au lieu de se tenir terré au fond de ces demeures qu'il édifie l'une après l'autre, en son souci mesquin d'espaces clos, d'édifices géométriques et d'asiles confortables. Whitman sait trop bien que, comme toutes les religions qui émanèrent

à l'origine d'une pure âme humaine pour immanquablement se corrompre et se retourner contre les âmes humaines, la foi la plus belle et la plus sincère et la plus large serait bientôt morte et deviendrait une charogne empestant l'air, si la moindre construction, sous prétexte d'abri, devait dresser des murs entre elle et le vaste en-dehors. Celle qu'il enseigne a besoin, pour subsister, du grand air tonique des plateaux et de la mer, où elle a pris naissance. Comme on comprend qu'ayant vu, par exemple, les divers édifices, pompeux ou modestes, mais également malsains, bâtis sur l'enseignement oral et les vivants poèmes du fils d'un charpentier nazaréen, il ait prescrit de toutes ses forces et d'un ton devenu soudain impératif :

> J'adjure qu'on ne fonde sur moi ni théorie ni école,
> Je vous adjure de laisser tout libre, comme moi-même j'ai laissé tout libre.

Rien de plus ardu pour l'homme que de ne pas circonscrire l'espace autour de lui, ne point prendre son mètre pour mesurer et son cordeau pour tracer des limites. Assez sage pour prévoir que le danger suprême qui menace toute « bonne nouvelle » est de solliciter la troupe des caudataires, des exploiteurs, des mercantis, des médiocres éblouis par un ardent foyer dont ils s'efforcent de contenir les flammes trop hautes, il prenait ainsi ses précautions. Il pouvait rioter à part lui en songeant aux religions qui se vantent du nombre de leurs fidèles, alors qu'une demi-douzaine de fidèles suf-

fisent pour que la foi la plus fraîche pourrisse entre leurs mains dévotes.

La « religion plus grande » qu'en chantant il nous enseigne est celle dont chacun de nous doit être l'unique fidèle. Elle est d'autant plus haute qu'elle est plus personnelle. Bien que plongeant ses langues mouvantes par delà le dernier horizon, elle n'est rien en dehors de l'individu et ne réclame jamais une demeure plus vaste que n'est vaste l'individu. Quelque intimement associé que celui-ci s'éprouve à une foule éphémère, aux heures de lutte, de douleur ou d'enthousiasme collectifs, elle reste fidèle à la demeure où elle est née et où elle entend mourir, et ne se plaît à aucune manifestation autre que nos regards, nos gestes, nos méditations et nos œuvres. Comprenons ainsi la suprême recommandation du poète. « Un homme ne peut aller plus loin que sa propre âme, et il n'est rien de plus élevé que l'âme. » Ne perdons pas nos belles heures à chercher le divin en des régions trompeuses quand pour nous il s'est condensé à portée de nos sens. Et, à en croire l'exemple de celui qui le respirait en son propre souffle, nous trouverons d'autant plus sûrement le divin que notre alacrité sera plus légère au contact de la vie, que notre cœur conservera mieux son parfum d'allégresse et que notre confiance se maintiendra plus jeune et plus spontanée.

TROISIÈME PARTIE

DEVANT L'AVENIR

I

LE RÉPONDEUR

> Il fait sortir l'aujourd'hui de soi-même avec amour et plasticité. . . . .
> C'est le Répondeur...
>
> W. W.

Sous chacun des aspects par lesquels il cherche à nous suggérer sa pensée, Whitman met assez de lui-même pour que nous puissions l'y entrevoir tout entier. Nous ne savons isoler un des traits de sa physionomie sans que ce trait en atteste la sphéricité. Toute sa taille se profile dans le moindre de ses gestes, et sa plus vraie figure en chacune de ces diverses rencontres où nous l'avons reconnue. Il n'en demeure pas moins que de cette figure et de son livre, quand nous nous éloignons à une certaine distance pour en embrasser l'ensemble, émane un sens plus général, — informulé, mais indubitable. L'art, l'attitude, l'accent de ce poète supposent certains « dessous » qu'il ne nous est pas indifférent de découvrir si nous voulons examiner de plus près

la valeur du cadeau qu'il nous offre, enguirlandé de ses versets.

Ce sens général est un sens d'*équilibre*. Au fond de la joie instinctive, cordiale qui gicle ou suinte de ses poèmes, il y a l'intime félicité d'un homme qui se sent si parfaitement d'aplomb qu'il voudrait, par son exemple, imprégner le monde du désir de se retrouver tel que lui. Il est trop fermement appuyé au sol pour vaciller. Ses appétits ne le tiraillent pas par le bras pendant que ses aspirations cherchent à l'entraîner par la taille. Il s'avance comme un bel attelage bien gouverné, parfaitement d'accord avec lui-même et avec les choses. Cette humanité, qu'il aime passionnément, ne connaît pas la même assurance. On la devine au fond très malheureuse d'être privée d'équilibre depuis des âges. Ne parvenant pas à se désenchevêtrer des conflits, des contradictions qui la blessent, elle ne s'aperçoit point que sa tendance maladive à classer, partitionner, hiérarchiser, ne fait que les rendre plus touffus, loin de les éclaircir. C'est une humanité tâtillonne et égarée, qui souffre et accroît sa souffrance en appliquant obstinément ses facultés ratiocinantes et logiques à des problèmes qui exigent beaucoup plus et beaucoup moins que cela.

Si lui ne connaît pas cette fiévreuse inquiétude, c'est qu'il n'a jamais cherché à concilier les contraires : il les survole aisément et va se poser au delà. Il se dirige tout droit et irrésistiblement vers la région où les antagonismes se fondent d'eux-mêmes en un naturel accord. Sans s'arrêter devant l'insoluble, il gagne une autre atmosphère où les

conflits apparaissent comme spontanément résolus. Il n'a pas besoin de calculs pour accomplir cet exode, les larges ailes de son instinct le portent là où il faut. Du point de vue où il les considère les choses apparaissent, telles qu'aux yeux d'un artiste, éclairées par une lumière qui les enveloppe et les unit : pas une ne proteste contre une présence voisine, elles sont trop heureuses d'être côte à côte et de s'entendre si bien. Elles tendent vers lui leurs faces d'accord, leur visage grave et ardent d'amoureuses. Il est bien possible qu'à ceux-là qui ne savent où et comment se placer pour les voir, elles apparaissent tourmentées et discordes ; mais de l'endroit que connaît le grand artiste on ne perçoit aucun bruit de dispute. Lorsqu'il demande à son corps s'il s'entend avec son associée, l'âme, et à celle-ci si elle est satisfaite de son partenaire, la réponse empressée et identique qu'il reçoit de tous deux atteste qu'ils forment le modèle des ménages. C'est la beauté de l'un qui rayonne dans les traits de l'autre. C'est celui-ci, plus hardi, qui se charge de représenter celle-là et de parler pour elle. Ils se comprennent mieux que sans mot dire ; ce ne sont point des époux querelleurs. Tous leurs bonheurs sont partagés. Les sens du corps viennent raconter à l'âme tout ce qu'ils voient, touchent, entendent, aspirent, chaque plaisir qu'ils ont tiré du dehors, et l'âme les approuve, se réjouit avec eux et ne leur fait aucun reproche s'ils sont allés un peu trop loin, car elle sait bien qu'elle aura sa part de ce qu'ils rapportent. Ils n'ont pas deux volontés et vivent sur un pied d'absolue égalité.

Je crois en toi, mon âme, l'autre que je suis ne doi
pas s'abaisser devant toi,
Et tu ne dois pas t'abaisser devant l'autre.

L'âme, de par sa nature intangible et secrète, ne se montre pas en personne ; elle a confié sans crainte tous ses intérêts à son compagnon, qui est un interprète délicieux disposant de moyens infinis d'expression, et c'est à lui qu'elle renvoie quiconque demande à lui parler et à la voir.

Vois ta propre forme et ta figure...

. . . .

Regardez, le corps comprend et s'atteste le sens,
l'affaire principale, le corps comprend et s'atteste
l'âme.

Chargé d'un office de confiance, le corps le sait et s'en acquitte loyalement. Distributeur des richesses du monde spirituel, il ne les dilapide point, mais les dépense avec profit pour la communauté. En vérité, l'alliance est si intime entre les deux conjoints qu'ils ne forment qu'une seule existence dont la face externe tend son front à tout ce qui lui vient du dehors, dont la face interne jouit merveilleusement de sa position à l'abri et communique avec ses pareilles, innombrables en leurs cachettes, par le canal des sens fraternels d'où elle reçoit également sa quotidienne nourriture. Leur union est forte du penchant incroyable qui les attire l'un vers l'autre et de sentir que la vie pour chacun serait impossible sans l'assistance et l'affection de l'autre.

Éprouvant en son propre individu ce parfait équilibre, comment l'homme qui voit les choses sous la lumière qui les fait apparaître sans discordance ne découvrirait-il pas une entente analogue entre son moi et le monde extérieur? Où trouverait-il dans l'en-dehors un conflit dont la solution ne se trouve en lui-même? Les réalités viennent vers lui et il va vers leur multitude bigarrée. Ce qu'elles apportent et ce qu'il apporte concordent admirablement, car elles ne peuvent être plus diverses qu'il n'est divers. Il y a dans cet échange les éléments du poème le plus complet. L'homme est ce qu'il est, par les objets, et sans lui, qui les nomme et s'atteste leur plus haute conscience, ceux-ci ne sortiraient pas de la confusion. Le monde et le soi sont également complémentaires, non moins que le corps et l'âme.

Il faut qu'un tel individu paraisse aussi à l'aise dans l'univers que dans sa propre maison, où les objets familiers sont devenus une part de lui-même, pour que nous mesurions aussitôt le mal-fondé de nos reproches, de nos dédains et de nos plaintes. Nous étions simplement myopes ou bien ne nous placions pas au point voulu; en tout cas, ce ne sont pas les choses qui se plaisent dans une confusion déroutante, puisque le regard de cet homme a suffi pour que chacune fût à sa place. Nous comprenons notre faiblesse et notre erreur. Faisions-nous pourtant assez grand cas de nos antithèses, les croyions-nous assez solidement fondées! Voici un nouveau venu qui n'en fait aucun cas, qui n'oppose point l'esprit à la matière, le noble au vil,

le beau au laid, ce qui est haut à ce qui est bas, mais les confond dans la générosité de son accueil. Un individu qui place l'humanité et la nature sur un pied de parfaite égalité, parce qu'il les voit chaque jour se rencontrer secrètement sous son toit et se tendre la main comme de parfaites amies. Et nous qui les pensions ennemies mortelles, sinistrement jalouses l'une de l'autre et toujours prêtes à s'entre-tuer (tant de poètes nous les avaient dépeintes sous ce jour), nous qui n'exaltions l'une que pour rabaisser l'autre... Voyez donc comme elles s'entendent sous l'égide de celui qui connaît leur vrai visage et leurs vrais sentiments. Voyez-les marcher la main dans la main à travers cette existence parfaitement balancée en son rythme de solitude et de multitude. L'individu qui sait leurs délices ne peut choisir entre elles deux; il les prend toutes deux, parce qu'il les aime pareillement, passant de celle-ci à celle-là sans déchirements ni luttes, les trouvant dans le prolongement l'une de l'autre. Lorsqu'il prenait fantaisie à Walt Whitman, par exemple, de gagner une grève déserte pour y rester des jours loin des hommes, à se promener, rêver, se baigner, était-ce afin de remâcher sa misanthropie? Pas plus qu'il ne lui serait venu à l'idée de mépriser la nature en la considérant, après tout, comme un simple décor, à l'instant où il se mêlait en jouisseur à la foule des « trottoirs populeux ». Pour lui, l'humanité et la nature se sont donné la main pour ne plus la reprendre. Quand il touche celle-ci, il sent que celle-là n'est pas loin, qu'elles sont l'une à l'autre liées

comme l'est, en son propre être, l'ardente vie physique à la vie spirituelle intense.

Ainsi nous est-il permis d'entrevoir ce qui est probablement la suprême qualité de la pensée whitmanienne : la force sereine et rayonnante qu'elle tire de la base d'*harmonie* sur laquelle elle est fondée. La grossièreté et l'apparent chaos de ses poèmes ne sont qu'une écorce. Lorsque nous pénétrons en leurs fibres profondes, nous aboutissons toujours à un centre qui est unité, fusion, mesure. Nous commençons alors à percevoir une musique comme lointaine, une musique intérieure et très large qui est l'expression la plus fidèle d'une âme en laquelle toutes les mélodies particulières viennent se fondre pour s'ordonner selon une loi nouvelle.

Cet équilibre interne revêt sa plus haute expression en une *acceptation totale* du monde, dont les *Feuilles* ne font qu'offrir le long et divers témoignage. Depuis le commencement Whitman s'était proposé un but dont la lente réalisation occupa sa vie entière : celui « de formuler un poème dont toutes les pensées et tous les actes seraient l'expression directe ou indirecte d'une croyance implicite, ou convergeraient vers une croyance implicite, en la sagesse, la santé, le mystère, la beauté de toutes les opérations, de tous les objets concrets, de toutes les existences humaines ou non, considérés non seulement au point de vue de l'ensemble mais de chacun ». Lorsqu'il cherchait à résumer la signification plénière de son livre, il lui semblait toujours qu'il ne pouvait

mieux le définir, après tout, que comme « le Chant de la foi entière en tout ce que la Nature est, sous ses aspects universels aussi bien que particuliers — et en tout ce qui fait partie de l'homme, dans son corps et dans son âme. » Le simple optimisme n'explique, pensait-il, « que la surface ou la lisière » de ce sentiment, qui dépasse largement la pure adhésion de l'esprit à l'ensemble cosmique. Il y reconnaît plutôt une sorte de confiance souveraine et joyeuse qui, en même temps qu'elle voit contradictions, illogismes, maux, les embrasse, en fait le tour et les domine. Ce n'est pas l'acquiescement plus ou moins résigné d'un sage, mais l'intuition émerveillée d'un croyant qui aspire avec délices la certitude que « tout est vérité » en lui-même comme en dehors de lui-même.

Oh ! l'homme de foi molle que je fus si longtemps,
Me tenant à l'écart, reniant des parties si longtemps,
Qui seulement aujourd'hui n'ignore plus la vérité compacte et partout répandue,
. . . .
En méditant parmi les menteurs et me repliant gravement en moi-même, je vois qu'en réalité il n'y a ni menteurs ni mensonges après tout,
Et que rien ne manque de produire son résultat parfait, et que ce qu'on appelle mensonges sont résultats parfaits,
Et que chaque chose représente exactement elle-même et ce qui l'a précédée,
Et que la vérité inclut tout et qu'elle est tout aussi compacte que l'univers est compact,
Et qu'il n'y a ni paille ni vide dans la somme de la vérité, — mais que tout est vérité sans exception ;

Et je m'en irai désormais célébrer toute chose que
je verrai ou serai,
Et chanter et rire sans rien renier.

Cette foi n'est pas non plus celle de l'illuminé ravi par sa vision intérieure au point de ne pas distinguer la réalité la plus patente. Whitman n'a pas oublié dans son enquête sur la vie et les hommes d'examiner curieusement les Alpes d'ordure, les grands lacs de douleur, les chancres énormes et l'infinie variété des visages que prend la misère humaine. Il connaît bien, pour l'avoir traversé, « ce chaos multiple et fou, fait de mensonge, de bêtise, de goinfrerie — ce sabbat de sots, cette incroyable imposture, cette universelle vacillation qu'on nomme le monde ». Il contemple tout cela longuement, attentivement, et pourtant il ne dit rien. Il ne trouve pas un mot de reproche ou de colère. Il a sondé le mal autant en lui-même que dans les autres, et refuse de prononcer sa condamnation. Qui oserait donc proscrire le mal, cet indispensable compagnon du bien ? Walt Whitman aurait plutôt envie de lui dédier un poème, comme à une majesté méconnue et calomniée. Quand il nomme les grandes figures en lesquelles se résument les quatre points cardinaux de l'âme humaine, il ne voudrait pas écrire en plus belles majuscules le nom du Sauveur que celui de Satan. Le Malin ne le gène nullement, c'est un camarade comme les autres, et au fond pas si mauvais diable qu'on le croit.

Cette « acceptation totale » est celle d'un homme

qui « regarde l'univers en plein visage — regarde son mal en face, regarde son bien — et lui dit : oui. » La pensée du philosophe, que ce monde est le meilleur des mondes possibles, effleure à peine sa foi. Celle-ci se repaît plutôt de la certitude, enregistrée par l'âme, que l'humanite, en dépit des monstruosités, crimes, bassesses, médiocrités et du terrible déchet qu'elle entasse, engendre toujours, aussi frais qu'aux matins du monde, l'antique bonté, héroïsme, naïveté, confiance, beauté, et qu'il n'est rien que nous puissions concevoir de plus merveilleux et de plus jeune que la vie. En cette existence où la trame du bonheur d'y participer est sans cesse traversée par la chaîne des souffrances et des maux qui la menacent, l'individu néanmoins se redresse toujours après chaque nouvelle atteinte et, en son vieux cœur éprouvé, c'est toujours la confiance allègre qui l'emporte. Si fétide ou pesante que soit l'atmosphère autour de lui, rien n'est assez fort pour l'empêcher de se sentir finalement en sécurité au foyer de l'univers. Walt Whitman se plaisait à redire le récit biblique de la Création et quand il arrivait au mot : « Et Dieu vit que cela était bien... » il ne pouvait s'empêcher de le répéter plusieurs fois à soi-même, comme pour le contresigner avec bonheur. Car, semblable au Seigneur des mythologies, il avait passé son existence à regarder défiler devant lui les choses, les animaux, les astres et les hommes, les nommant à mesure et trouvant chaque fois que « cela était bien » ainsi. Il aimait aussi la définition que Marc Aurèle a donnée de la vertu : « Sympa-

thie vivante et enthousiaste avec la Nature », et peut-être n'ignorait-il pas, malgré qu'il n'eût fait que des promenades fort brèves dans le jardin des philosophes, la belle formule de celui qui ne voyait « rien de vil dans la maison de Jupiter ». En lui, toutefois, c'était un sentiment plus spontané, plus ingénu, plus religieux encore, de la parfaite beauté du monde, que chez ces grandes âmes et ces magnifiques esprits avec lesquels il s'accordait. Ce sentiment tenait de l'exultation, de l'action de grâces, d'une allégresse à laquelle la chair même en quelque sorte participait. Cette émotion faisait de ses pensées des « hymnes à la louange des choses ». Elle jaillissait en strophes d'adoration, telle cette longue effusion où le poète trouve en face du soleil couchant les souverains accents qui s'égalent à sa gratitude :

Splendeur du jour fini qui me porte et m'emplit,
Heure prophétique, heure ressuscitant le passé,
Me gonflant le gosier, pour toi, divine moyenne,
Vous, terre et vie, jusqu'à ce que le dernier rayon
luise, vous chanter.
Bouche entr'ouverte de mon âme qui publie le bonheur,
Yeux de mon âme qui contemplent la perfection,
Vie naturelle de mon être qui loue fidèlement les choses,
Confirme à jamais le triomphe des choses.
Glorieuse toute existence !
Glorieux ce que nous nommons l'espace, sphère d'esprits sans nombre,

Glorieux le mystère du mouvement en tous êtres, même le plus chétif insecte,
Glorieux l'attribut de la parole, les sens, le corps,
Glorieuse la lumière qui passe à cet instant — glorieux le pâle reflet sur la nouvelle lune à l'ouest du ciel,
Glorieux tout ce que je vois ou entends ou touche, jusqu'au bout.
Le bien dans tout,
Dans le contentement et l'équilibre des animaux,
Dans l'annuel retour des saisons,
Dans la jovialité de la jeunesse,
Dans la force et l'ardeur épanouie de l'âge viril,
Dans la grandeur et l'exquis de la vieillesse,
Dans les perspectives magnifiques de la mort.

. . . .

J'ai descendu le Mississipi sur un vapeur,
J'ai vagué par les prairies,
J'ai vécu, j'ai regardé par les fenêtres de mes yeux,
Je suis sorti dans le matin, j'ai regardé la lumière poindre à l'Orient,
Je me suis baigné sur la plage de la mer du Levant, puis sur la plage de la mer du Ponant,
J'ai roulé dans les rues de Chicago, la cité de l'intérieur, et en quelque rue que j'aie roulé,
Villes ou bois silencieux, ou même au milieu des spectacles de la guerre,
Partout où j'ai été, je me suis saturé de contentement et triomphe.
Je chante jusqu'au bout les égalités, modernes ou anciennes,
Je chante les fins éternelles des choses,
Je dis que la Nature continue, la gloire continue,
J'élève ma louange d'une voie électrique,

Car je ne vois pas une seule imperfection dans l'univers,
Et je ne vois pas une seule cause ni un seul résultat à déplorer en fin de compte dans l'univers.
O soleil couchant ! Quoique l'heure soit venue,
Je module encore au-dessous de toi, si nul autre ne le fait, une adoration sans mélange.

Comment un Walt Whitman, dont la vieillesse confirme de pareils accents, n'accepterait-il pas le monde en sa totalité, comment se voudrait-il moins contradictoire que la vie ? La dialectique la plus subtile n'y pourrait rien : il chérit trop chaque aspect de ce vivant ensemble pour le discuter, il sait trop bien ce qu'il lui doit. Il est en face de ce spectacle comme un amant qui remercie pour les merveilleuses joies qu'il a reçues de ce qu'il aime. Sans la gratitude, l'amour et la foi ne seraient-ils pas de pauvres choses ? Il n'avait composé ses versets, en somme, que pour louer les choses d'être si belles et demander aux hommes d'être encore plus beaux qu'ils ne sont. Et quand, par l'effet de l'âge, l'ardeur de sa passion pour le divin spectacle terrestre s'était apaisée et que son corps même était torturé par la maladie, il murmurait encore des actions de grâces chaque fois qu'il revivait en imagination les phases révolues d'un amour qui ne s'éteindrait qu'avec lui.

Merci dans ma vieillesse — merci avant que je m'en aille,
Pour la santé, le soleil de midi, l'air impalpable — pour la vie, la simple vie,

. . . .

Pour tous mes jours — non seulement ceux de paix — les jours de guerre pareillement,

. . . .

Pour les êtres, groupes, l'affection, les actes, paroles, livres — pour les couleurs et formes.

. . . .

Comme un soldat revenu d'une guerre terminée — comme un voyageur parmi des myriades, à la longue procession passée,
Merci — joyeux merci ! — le merci d'un soldat, d'un voyageur.



En considérant cette disposition à l'égard du monde, ce sens d'équilibre et le prix illimité qu'il accordait au bienfait de vivre, nous comprenons facilement la grande admiration de Walt Whitman pour la Grèce antique. Quelque exclusive qu'ait été sa dilection du présent et de cette portion de la terre où il vivait, comment n'aurait-il pas adressé un hommage spécial, avec la joie d'y reconnaître les ancêtres de sa pensée la plus intime, à la race qui avait créé les plus beaux des mythes, celui du Grand Pan ou celui d'Antée ?

Il ne connaissait la civilisation hellénique que fort sommairement, à travers certains ouvrages qu'il avait lus de très près toutefois. Mais ce qui lui avait surtout entr'ouvert les portes de ce do-

maine, assez largement pour qu'il pût y jeter un long regard, c'était la lecture répétée de l'*Odyssée* dont il avait fait son pain quotidien. Avec sa prodigieuse intuition, cela lui avait suffi pour saisir en sa vérité l'attitude essentielle des anciens Grecs. En ses vieux jours le poète conservait toujours à portée de sa main, sur le coin de table où voisinaient ses quelques bouquins favoris, un Homère et un Eschyle, ainsi que les livres de Symonds et de Felton sur la Grèce. Pour ce dernier ouvrage notamment, il éprouvait une très particulière tendresse. Depuis qu'il en avait fait l'acquisition au temps de son arrivée à Washington, il s'en était nourri au point de le connaître presque par cœur. Et dans ce livre il y avait une page qu'il aimait à lire à ses amis, aux heures d'intimité où l'on voudrait que ceux qui vous entourent connussent le goût du miel qui vous semble le plus exquis. C'était celle-ci :

Les Grecs regardaient l'homme comme placé au centre d'un univers harmonieux. Quand il considérait les objets de la nature non seulement leurs couleurs lui étaient agréables par leur variété, mais elles se combinaient en un effet harmonieux sur ses organes visuels. Les bruits de la nature, le chant des oiseaux, la voix des vents et des vagues emplissaient délicieusement son oreille et pénétraient son esprit d'un sens indéfinissable d'eurythmie. Les formes également, la surface changeante de la terre — les contours des collines — les arbres, les animaux et les hommes en leur variété myriadaire — les nuages toujours mouvants, toujours beaux, en fuite au travers du firmament, éveillaient en

lui une perfection rythmique qui ne se distinguait pas absolument de l'harmonie des sons. Ces objets, eux aussi, étaient en vie et en mouvement; et ce mouvement, si indéterminé qu'il soit, possède une régularité et un développement rythmiques. Parfois certains des objets de la nature qui frappent le plus tôt et le plus profondément les sens — les astres, par exemple — s'avancent en leur cours silencieux dans un ordre si imposant que l'imagination de l'homme des premiers âges concevait une musique des sphères inentendue, musique dont les philosophes eux-mêmes ne se refusaient pas à admettre la réalité. Et l'adaptation morale de l'homme à la nature constituait une harmonie que nous ne devons jamais perdre de vue, quand nous nous efforçons de nous figurer les pensées, les sentiments et les spéculations de l'antiquité. Sur ces harmonies primitives les arts étaient bâtis; harmonie et forme s'accomplissaient dans la sculpture, l'architecture et les arts plastiques en général; l'harmonie des couleurs, combinée avec la forme, se réalisait dans la peinture et les arts du dessin; l'harmonie des sons trouvait son expression artistique dans la musique, le rythme des poèmes, et la mesure passionnée de l'art oratoire; l'harmonie des mouvements était portée jusqu'à l'ordre et au système dans les mouvements rythmiques et modulés des danseurs et le développement raffiné de l'orchestique.

Mais il y avait une harmonie plus profonde encore qui fondait en un seul tous ces rythmes particuliers, et qui constituait cette musique que les Anciens se représentaient comme la base de la civilisation et l'essence de l'éducation. Pour eux l'homme naturel n'est pas le sauvage nu qui parcourt les bois, mais l'homme dont les sens, l'imagination et la raison sont développés jusqu'à leur plus lointaine portée; dont les forces corporelles et

les forces mentales s'équilibrent et s'attestent en pleine et saine action ; qui a l'œil le plus perçant, la main la plus sûre, l'oreille la plus juste, la voix la plus riche, le pas le plus fier et le plus rythmique; dont les passions quoique fortes sont tenues en respect, dont la nature morale ne tombe dans aucune perversion morbide, et dont l'être intellectuel est robustement développé ; dont la vie marche en accord rythmique avec Dieu, la nature et l'homme, sans nulle discordance hormis pour en rompre la monotonie et se résoudre en l'harmonie d'une fin tranquille et sans souffrance. C'est là l'être idéal dont la nature se développe sans maladie, imperfection ni faute, pour le bonheur et la joie perpétuels. C'est là l'éducation idéale telle que les maîtres antiques la concevaient. C'est là l'idéale musique en laquelle toutes les harmonies du monde se fondaient. C'est là l'homme idéal, l'homme musicien que les philosophes anciens s'imaginaient possible.

D'ailleurs ce n'était nullement en la Grèce élégante qui séduit les littérateurs que Walt Whitman retrouvait de si précises concordances avec ses rêves les plus chers. Ce n'était pas celle de Keats, d'André Chénier ou de Maurice de Guérin. (Cependant il avait copié sur le vieux carnet où il recueillait des extraits de ses lectures ces vers de Maurice F. Egan sur ce dernier :

Il avait un cœur païen, une âme chrétienne,
Fidèle au Christ, il soupirait pourtant après le défunt [Pan,
A tel point que terre et ciel se joignaient en son sein :
Comme si Théocrite en Sicile
Eût rencontré le Crucifié,
Et abîmé ses dieux en la profonde paix christiaque.

Ce n'était pas la Grèce qui emplit nos musées de ses types efféminés et mous dont le poncif a encouragé depuis la Renaissance l'art le plus fade et le plus nul. C'était la primitive Hellade, rude et à demi barbare encore, l'Hellade robuste et saine d'avant « la mortelle maturité », celle dont les types virils et puissants nous apparaissent dans les statues antérieures à l'époque classique. Avec cette Grèce-là, il se sentait en commun un culte de la santé parfaite, de la force et de la joie. Lui-même, tout Américain et homme du dix-neuvième siècle qu'il fût, ne portait-il pas sur les traits de son visage et dans les proportions de son corps une beauté d'eurythmie dans la puissance, très apparentée à la noblesse grecque la plus pure? Et lui aussi n'avait-il pas incliné toutes les puissances secrètes de son livre vers la création de cet individu complet et harmonieusement développé, de cet homme idéal, de cet homme musicien en lequel croyaient les philosophes grecs? Il était celui qui, venu des milliers d'années après eux, après les siècles d'ascétisme, d'inquiète ardeur, de fiévreuses et fécondes recherches, de science, sur un continent qu'ils ne soupçonnaient pas, parlant un autre langage, nourrissait une foi aussi robuste que la leur en la possibilité de cette suprême création. Les plus urgents versets de son évangile de poète nous invitent à envisager comme des nécessités primordiales la rentrée dans l'ordre de la réalité et de la nature, l'exaltation du normal et de l'héroïque, de la beauté du corps humain et de toutes les formes sous le soleil, de la nudité et du plein air : toutes

choses qui pour les Grecs conditionnaient la noblesse et le bonheur de l'individu. « En vérité — écrivait le poète sur son carnet, un matin de mai, après s'être baigné en pleine solitude sauvage — peut-être que celui ou celle qui n'a pas été à même d'éprouver la libre et exaltante extase de la nudité dans la nature (et combien de milliers sont-ils dans ce cas !) n'a réellement pas su ce qu'est la pureté, ni ce que sont réellement la foi, l'art ou la santé ». Et au même moment, des bords d'un ruisseau du New-Jersey, sa pensée allait vers la noble race qui avait eu jadis cette même « idée naturelle et religieuse de la Nudité ». Le grand amoureux de la vie saluait les hommes lointains qui, dans un milieu exigu et avec les limitations que leur imposait leur place dans l'évolution, n'avaient pas méprisé les choses ni rougi de leur corps et des ardeurs de leur sang, en nous laissant par leurs œuvres d'art l'attestation de ce qu'avait été pour eux la beauté de vivre.

Plus loin nous nous avançons dans les régions profondes de l'œuvre whitmanienne, davantage s'affermit notre impression qu'elle est le fleurissement d'un paganisme autochtone, une poussée de paganisme d'un ordre nouveau, débarrassé des fables accessoires et transfiguré par les plus essentiels d'entre les sentiments modernes.

En cette œuvre le spiritualisme traditionnel ou mitigé cesse brusquement d'avoir cours ; il est dénoncé comme une monnaie fausse. Whitman refuse d'attribuer à l'âme la moindre éminence que le corps ne puisse revendiquer tout ausi bien. Il les

met l'un et l'autre exactement au même plan, les confond et leur prodigue la même dilection. Le corps, toléré comme un fardeau, méprisé comme une guenille, estimé comme un instrument, resplendit soudain dans une clarté triomphale. Toute la noblesse dont il avait été dépouillé lui est rendue au centuple comme pour le dédommager de sa longue humiliation. L'expression du corps de l'homme, dans son ensemble ou en chacun de ses organes, apparaît comme le réceptacle des sens les plus profonds de la terre. La pleine vie animale de l'individu se voit confier l'honneur, qu'elle ne connaissait plus, d'être la condition et la base de tout, « y compris la droiture. » La chair non seulement est affranchie du vieil interdit qui pesait sur sa merveilleuse délicatesse, mais appelée à prendre connaissance de ses « divins usages (peut-être les plus divins, qui sait). » Sur les sens, absorbeurs de la vie du dehors, admirables et dociles préparateurs des aliments de l'âme, rejaillit l'éclat de la fonction glorieuse qu'ils accomplissent en fidèles alliés. La jouissance physique ne dissimule plus ses frémissements voluptueux, n'étouffe plus ses cris ; elle se libère de l'excès de son bonheur dans une clameur d'autant plus libre qu'elle sait que sa compagne spirituelle est de la fête. De nouveau la ronde orgiaque se déroule, la grande folie phallique s'irrue, les rouges appétits s'exaltent : mêlé aux Corybantes, c'est le petit-fils des Quakers, beau et nu comme un dieu, saoul du vin de la vie, qui mène la ronde sacrée et invite le passant à se joindre à lui dans son offrande à Priape. L'homme se livre,

avec une joie grave et sauvage, à la lasciveté innocente de ses instincts. Il a pleine confiance en eux, car il sait que si loin qu'ils le mènent, il en reviendra non diminué mais grandi. Il n'a plus peur de son corps et de ses écarts, ne le regarde plus du coin de l'œil comme on surveille un individu dangereux, ne lui mesure pas sa grande amitié en échange de celle que son corps à tout instant lui témoigne. Aussi, la beauté de se sentir libre et de voir sa noblesse enfin reconnue, celui-ci la porte au front comme un diadème. Bien d'autres traits encore de la physionomie du poète le rattachent au naturalisme religieux de l'Inde et de l'Hellade, comme sa passion tellurienne et son émerveillement devant les choses ; car le champ infini de la matière participe à l'ennoblissement du genre humain, et toute la terre avec les objets qu'elle porte, cessant d'être de simples comparses dédaignés, apportent au jeu magnifique leur royale contribution. Mais le trait le plus net qui dénonce chez lui le fond authentiquement païen est ce grand orgueil qu'éprouve l'individu des *Feuilles*, cette fierté épandue et tranquille d'être soi avec son bien et avec son mal, en ignorant ce qu'on appelle le remords. Durant des siècles on avait dit à l'individu : « Tu es un pécheur, tu n'es que poussière, humilie-toi, prends place parmi les soumis ». Et il avait goûté et remâché, jusqu'à en oublier presque l'amertume, cette nourriture horrible : le mépris de soi. Le voici maintenant de nouveau en possession de sa dignité, invité à ne reconnaître absolument rien qui le dépasse. Invité à devenir, après les dieux de souche noble, après

le dieu de naissance misérable, le dieu de naissance moyenne, le dieu-homme, vous ou moi. Au-dessus des morales d'émasculation, voici ce type de mâleté qui est à soi-même sa propre loi. A travers lui, les passions comprimées, suspectées trouvent l'issue large qui leur convient. Elles ne sont pas défendues par quelqu'un qui les excuse et demande pardon pour elles, mais quelqu'un qui les exalte et réclame, pour leur déploiement, tout le champ qu'elles exigent. Telles sont ces affirmations dont la poussée puissante noie et balaye les dernières cendres de l'ascétisme. Il n'y a point ici parlementage, ni plaidoyer, ni transaction, mais définitive rupture avec la tradition chrétienne. Ce n'est pas l'insurrection contre un mauvais maître dont on voudrait bien se débarrasser : c'est la victoire hautaine, écrasante, où nous apercevons l'usurpateur gisant à terre dans un coin, comme une « charogne », qu'on va emporter de la scène avec un croc pour qu'elle n'empeste pas l'air.

Remarquons, d'ailleurs, que l'attitude de Walt Whitman à l'égard du christianisme n'est nullement hostile. Il est trop au delà de ce domaine pour ne point le considérer avec la même indulgence indifférente que tout autre credo autour duquel se groupèrent les hommes. Il le jugeait fort tranquillement, sans tendresse ni haine. Il disait, par exemple, à un ami : « Le christianisme est une chose fort honorable pour le « type » qui l'a bâtie. » Mais il distinguait de la construction elle-même la personnalité de celui qui en avait été le prétexte, sans chercher à cacher son admiration pour le beau dieu de Galilée, irresponsable de la noire ou grise tradi-

tion qui se réclame de lui. Çà et là, dans ses poèmes, quand il voit passer dans le champ de sa vision Jésus de Nazareth, fils de Joseph et de Marie, et compagnon à travers le temps de tous les grands gueux divins, il lui adresse un salut très cordial; il est heureux de lui dire, d'homme à homme, d'égal à égal, qu'il le reconnaît et qu'il l'aime bien :

> Avec joie, ô mon camarade, je te désigne pour te saluer et saluer ceux qui sont avec toi, avant et depuis, et aussi ceux qui viendront,
> Afin que tous nous travaillions ensemble, transmettant la même charge et le même héritage...

Cette part d'humanité universelle et éternelle, que le christianisme utilise mais ne retient pas, car elle déborde son cadre formel, il ne craint pas de la faire sienne, puisqu'il la respire dans l'air, qu'elle appartient à tous, indépendante des doctrines qui prétendent se l'approprier. Il n'est pas de culte, si étrange soit-il, qui ne contienne une amande de vérité vivante; et quand il retrouve celle-ci, mêlée à ses aliments quotidiens, il l'accepte de bon cœur, sans s'inquiéter de quelle contrée elle peut provenir. Sa première et sûre origine n'est-elle pas la terre et le cœur de l'homme? Si c'est se prouver chrétien que d'aimer son prochain comme soi-même, assurément Walt Whitman était chrétien, sans le savoir. Il aurait pu être réclamé par bien d'autres « religions » encore, également à son insu.

En réalité, si on tenait à le situer à une place

plutôt qu'à une autre, il apparaîtrait comme une combinaison des éléments les plus hétérogènes, et particulièrement de ces deux éléments que nous entendons suggérer par les qualificatifs un peu vagues de païen et de chrétien. (Le Christ lui-même — ou plutôt la figure légendaire qui fut nommée d'après lui — n'était-il pas une combinaison d'éléments variés, fondus à la flamme d'une personnalité?) La tendre ferveur du Nouveau Testament, son grand élan de fraternité, d'amour et de pardon, le don de soi christiaque ne se sont jamais réincarnés en un homme avec plus d'entièreté, de pureté et d'infini qu'en ce Walt qui était si proche des petits enfants, des mauvais gars et des femmes qui vont puiser de l'eau aux fontaines — et qui était si dur pour les Pharisiens et les marchands du temple. Pourtant le même homme atteste fortement l'innocente allégresse charnelle d'un sauvage, le naturalisme vital et rude d'un vieux Northman; et, dans son panthéon, Dieu le père n'est pas davantage que le dernier ouvrier du port. Nous remarquons, en outre, qu'en se rencontrant sous son toit, des figures demeurées jusqu'ici étrangères l'une à l'autre et apparemment venues des régions les plus opposées ne manifestent aucune surprise de se trouver ensemble. Elles se comprennent et s'entendent. Mais ce qui davantage nous étonne en cette physionomie si simple et si riche, et ce qui l'achève, ce n'est pas tant que des éléments regardés comme franchement antagonistes s'y marient et s'y balancent sans effort, avec autant d'aisance que la nature harmonisant tous les contrastes —

ce n'est pas tant qu'il soit, pour la première fois sans doute en de si parfaites proportions, le conciliateur, — mais surtout le caractère *créateur* de cette fusion, ce quelque chose d'inédit, d'original apporté par lui, qui n'est ni païen ni chrétien, qui est au delà de ces deux éléments, et qui est *son* cadeau. Comment nommer ce précieux aliment nouveau offert aux âmes d'aujourd'hui? Mais est-il besoin d'un mot pour le désigner? Acceptons-le plutôt comme quelque blé merveilleux jailli frais, natif, vigoureux, d'un sol humecté de sentiments chrétiens mais ayant conservé intacte la vertu de ses sucs indigènes. Ce n'est pas à une restauration que nous sommes ici conviés, à un néo-ceci ou cela, mais à la naissance de ce qui lève et qui a l'éclat frais et la viridité d'une jeune pousse. Le surpaganisme des *Feuilles* n'est fait d'aucun ressouvenir de l'antiquité, pas l'ombre d'un regret ne s'y mêle des Olympes, des Angkhors et des Acropoles, ni de la mort de Pan. Il est gonflé au contraire de l'assurance que les dieux et les héros foulent continûment la terre et que les chênes ont une voix, aussi bien à cette heure qu'il y a trois ou quatre mille ans. Walt Whitman est avant tout notre contemporain. Et l'homme d'aujourd'hui en inventoriant sa richesse sans négliger la plus enfouie, si épaisse que soit la couche chrétienne durcie par les siècles, retrouve au fond de lui-même l'âme païenne. Il est heureux de découvrir d'antiques vestiges bien plus émouvants que ceux qu'il exhume chaque fois qu'en disant les jours de la semaine il nomme les dieux antiques. Il recueille

ces vestiges, les confronte à lui-même et les fait servir à son édifice dans la mesure où ils attestent leur valeur d'éternité. L'homme d'aujourd'hui, puisant à toutes les sources qui feront son humanité plus belle, plus vitale et plus claire, ne néglige pas plus ce paganisme essentiel demeuré latent en lui que l'homme des siècles futurs ne négligera ce christianisme essentiel qui survivra à la ruine de tous les dogmatismes à base galiléenne.

Route en vérité, ô âme, vers la primitive pensée,
Point les terres et mers seules, mais ta fraîcheur claire,
La jeune maturité de l'oiselet et la fleur,
Vers le royaume des bibles fraîches écloses.
O âme, sans restriction, moi avec toi, toi avec moi,
Commence ton périple du monde,
Le périple de l'homme, le voyage de retour de son esprit,
Vers les premiers paradis de la raison,
Reviens, reviens au berceau de la sagesse, aux intuitions candides,
De nouveau avec la belle création.

Parti du paganisme superstitieux des premiers âges de l'histoire, maintenant avec son âme élargie et roburée par les expériences et les errances fécondes, les analyses et les recherches, baignée finalement par le grand souffle de purification de la science, l'homme se trouve de nouveau en possession de l'antique foi émerveillée devant la vieille terre ronde et rude et délicieuse, foi plus ferme que jamais d'être débarrassée des terreurs d'antan et

fondée en pleine réalité solide et dense. L'homme se retrouve une manière d'idolâtre amplifié, conscient, à la fois ingénu et averti, sentant s'épanouir en lui cette religion qui se repait de l'assurance joyeuse que Pan, dont la mort fut annoncée avec triomphe ou douleur, a seulement sommeillé un petit moment de l'éternité pour se réveiller « restauré par le sommeil » et s'avancer dans nos chemins.

L'âme a accompli son tour du monde, le cycle est parcouru. C'est devant son berceau qu'elle s'est arrêtée un moment pour de là, nullement lasse, aussi jeune que jamais, poursuivre son voyage et s'avancer plus outre dans l'inconnu.



Si arbitraires que soient les tranches égales que nous coupons dans la chair indiscontinue du temps, on ne peut s'empêcher de remarquer comme Walt Whitman est bien allongé sur l'étendue d'un siècle dont la physionomie fut si émouvante. La première vingtaine d'années du dix-neuvième siècle lui sert de base et il en touche du faîte la dernière décade. Quand il naquit, la période de l'Indépendance n'était pas encore de l'histoire refroidie, et sa grand'mère paternelle pouvait lui en raconter certains épisodes. Brooklyn au temps où, gamin, il y vagabondait, était un bourg provincial. Jusqu'à la quarantaine

il put connaître les marchés aux esclaves. L'expansion formidable de sa race à travers le continent, l'arrivée des flots d'immigrants se déroulèrent au temps de sa jeunesse et de sa maturité. Ses premiers poèmes parurent au milieu du siècle. Et il vécut assez vieux pour pouvoir apprécier l'universel bouleversement causé par les triomphes de l'industrie et du machinisme, depuis qu'il avait vu l'eau de la baie rejaillir sous les aubes du premier bateau à vapeur et le continent traversé d'un océan à l'autre par le double ruban du rail. L'ère proprement moderne s'était déterminée vers le temps où il parvenait lui-même à la maturité, en sorte qu'il avait pu sentir les pulsations fiévreuses de l'époque correspondre au battement de sa propre personnalité qui s'épanouissait.

« Mon livre et moi — écrivait-il au temps où il jetait « un coup d'œil en arrière sur la route parcourue » — quelle époque, celle que nous avons conçu l'audacieux dessein d'embrasser! Ces trente années de 1850 à 1880 — et l'Amérique en elles! Nous pouvons être fiers, en vérité, oui, fiers si nous sommes parvenus à recueillir assez de cette période en son esprit pour en porter dignement quelques souffles vivants à l'avenir! » Comment aurait-il pu se trouver mieux placé pour offrir un « témoignage fidèle » des aspirations de l'homme à ce prodigieux moment où s'opère un « changement complet du front de l'armée, sur toute la ligne, dans tout le monde civilisé »? Il appartenait à la plus ample démocratie du monde, c'est-à-dire à cette portion de l'humanité où ce changement complet devait

entraîner les conséquences les plus vastes et les plus profondes. Avec son âme qui ne refusait point de s'égaler aux dimensions du continent, avec son génie, — à la fois mêlé au jeu, comme acteur, et en dehors du jeu, comme contemplatif — Walt Whitman possédait des chances presque uniques, reconsons-le, pour traduire l'élan, l'espoir jeune d'un siècle passionné et plus qu'aucun autre fertile en surprises.

Tandis qu'il confiait à ses versets l'émotion d'une âme du Nouveau Monde, là-bas, sur l'Ancien Continent, d'autres hommes-humanité, grands artistes, magnifiques génies, exprimaient à leur façon les désirs et les fièvres de la même époque, telle qu'elle se manifestait à eux et en eux, dans le cadre imposé par les siècles. Il y avait là-bas d'autres poètes qui savaient eux aussi imprégner leurs accents d'un certain sens excédant l'art même et cacher au cœur de leur œuvre des « messages bien enveloppés ». Avec tels des plus grands d'entre eux, malgré qu'il ignorât leur langue et ne connût pas leurs préjugés, Walt Whitman aurait pu souvent se sentir « en concordance ».

Il y avait, par exemple, celui qui était né au cœur d'une vieille province française, lorsque le siècle avait deux ans et était mort quelques années avant le sage de Camden. Ce jour-là Walt avait suspendu le portrait du grand mort, face aux passants, à la fenêtre du rez-de-chaussée de sa maisonnette, pour témoigner son hommage et son deuil. Il avait bien des raisons de révérer ce grand compagnon d'Europe qui avait voulu que son art

illustrât des « causes » dont certaines étaient si chères au poète des *Feuilles*. Hugo n'avait-il pas parlé et chanté avant tout pour glorifier l'homme, — salué le peuple, les travailleurs et les misérables, — exalté la rébellion, la grande mission du poète parmi les hommes? N'était-il pas, lui aussi, comme un grand vol qui avait parcouru le siècle, comme une grande âme de fraternité qui s'était penchée sur toute la misère humaine? N'avait-il pas résumé son évangile en ces mots qu'il avait gravés un jour avec son couteau au dossier d'un vieux banc de sa demeure : « *Vive Ama* » ? Ils étaient l'un comme l'autre un chêne puissant; leur génie à tous deux s'enracinait dans un tempérament fortement sensuel et s'épanouissait en une contemplation religieuse du monde. Ce qui les séparait était surtout, parmi les plus évidentes divergences, cette puissance verbale que le poète français avait reçue en don, puissance si redoutable qu'il n'avait pu la maîtriser qu'à certains moments. Trop souvent la vieille rhétorique gallo-latine avait écrasé, sous ses éclats et ses gestes vainqueurs, l'artiste incapable de résister au besoin de frapper un vers ou une phrase sonore : on eût dit que le réel s'était vidé de sa vertu et de son prestige au profit de la période oratoire. Assailli par ce grand flot verbal qui le battait continûment, l'homme n'émergeait que de temps à autre, comme un rocher parmi les vagues; mais alors le spectacle était inoubliable.

Il y avait aussi deux grands Allemands qu'une affection passionnée avait unis durant quelques

années et qui s'étaient séparés ensuite. Le premier rêvait d'une œuvre d'art totale — poème, musique, tableau — qui serait non seulement une source de joie esthétique, mais une rédemption. Richard Wagner visait avant tout l'âme religieuse de l'auditeur de ses drames, devenu comme le fidèle participant à un mystère auguste, et la voulait purifier par le canal des sens. Siegfried dans la forêt à la poursuite de l'oiseau divin, les glauques Ondines, les Walkures guerrières, Erda au visage d'éternité atteignent, dans leurs chants, ces notes surmusicales au contact desquelles notre humanité tressaille de se sentir marquée pour un destin plus grand. Le drame wagnérien est une tentation qui nous est à dessein offerte de fortifier notre qualité héroïque. Le déclin de ce grand rêve vint le jour où le musicien emprunta au passé le plus aboli l'esprit même de cette rédemption. Lorsque l'arc-en-ciel que gravissaient les dieux pour monter au Walhall se fut éteint et qu'à sa place rayonna le Graal, l'auditeur put ressentir une grande émotion d'art, mais l'homme s'en revint désenchanté. De l'œuvre testamentaire de Wagner se dégageait une odeur trop rance pour que la magie de son art pût suffire à la faire passer pour de la beauté fraîche. Le second de ces deux grands Allemands rêvait, lui, d'être l'avant-coureur d'une joie dionysiaque offerte aux hommes qui consentiraient l'effort surhumain de la cueillir comme une fleur des cimes. Sur les ruines de la vieille morale chrétienne il voulait enseigner un nouveau grand art de vivre. Et il s'offrit presque en holocauste pour sau-

ver l'humanité, il se consuma, en jetant les flammes superbement pures et hautes de ses poèmes, de ses aphorismes. Il fut beau comme un saint. Mais, comme un saint, il se maintint hors l'humanité — non pas au delà, mais à côté. Son temps et lui étaient deux puissances qui n'eurent pas entre elles le moindre contact et s'ignorèrent complètement l'une l'autre. Dans sa dénonciation du christianisme, il instaurait une nouvelle inhumanité. N'allait-il pas, par exemple, pour favoriser la venue de la « morale des maîtres » et de leur haute culture, jusqu'à proposer une autre féodalité fondée sur une caste de parias auxquels devait être enseignée l'humilité, comme le plus haut devoir social ? Tel un second Carlyle, tyrannisé par son cerveau et ses nerfs malades comme le premier l'était par la dyspepsie, animé (ce timide, ce farouche, ce tendre) d'une passion d'infirme pour la « force nue » qui s'assouvit sans autre nécessité que sa propre joie, il jetait sa clameur de réprobation à la face du monde moderne, où il ne lisait que décadence. En sorte que cet homme, qui ne connut pas les hommes, ce penseur voué à tous les renoncements, accoutumé seulement aux orgies de sa pensée, semblait aussi admirable et profond lorsqu'il parlait au nom de lui-même que faible et vain lorsqu'il voulait enseigner les autres. Peut-être ne manquait-il à celui qui vécut une existence si effroyablement solitaire et dont l'œuvre garde l'effroi, comme sacré, de cette solitude, que le simple pouvoir qu'a le moindre journalier de se mettre en communication avec ses semblables.

Nietzsche s'était enivré de la pensée des solitudes au point de ne plus se reconnaître aucun semblable et se sentir aussi détaché de son prochain et de la vie réelle de la planète qu'un ascète dans le désert. Rien de plus pathétique dans son œuvre que la grandeur de cette misère; et de toutes les leçons qu'il avait proposées aux hommes, l'héroïsme et la magnifique pureté morale de sa vie demeuraient la plus véridique. C'est pourquoi il y avait si peu de chance que l'avenir s'attachât à la « bonne nouvelle » que chacun de ces deux très grands artistes, Wagner et Nietzsche, avait tenu si fort à lui offrir, dans les plis de son art.

Il y avait encore, tout à l'est de l'Europe, ce gentilhomme, maître d'un domaine seigneurial, ce romancier puissant qui, vers la cinquantaine, à l'apogée de sa gloire littéraire, renonça à son art et le renia presque, pour se consacrer uniquement à l'apostolat. Il n'avait pourtant ni doctrine, ni sentiment nouveaux à proposer aux hommes. Il voulait seulement les amener à la pratique stricte de cette simplicité et cette pureté évangéliques qui depuis si longtemps leur avaient été vainement proposées comme idéal. Tout le monde civilisé, avec ses gouvernements, ses soldats, ses juges, ses prêtres, ses trafiquants, ses artistes, était devenu pour Tolstoï, depuis cette crise de conscience, une imposture abominable. Sa propre vie jusqu'à son éveil ne contenait à ses yeux que vilenie, et il en portait le souvenir comme une besace trop lourde qui lui courbait les épaules. Et désormais Léon Nikolaïevitch apparaissait comme une incarnation

moderne et slave du Renoncement et du Remords : l'homme était si beau de corps et d'âme, d'une si farouche et savoureuse grandeur qu'il parvenait à ranimer, en quelque sorte, ces figures oubliées. Mais quand ce souffle puissant s'éteindrait et que cette force vivante ne serait plus là pour balancer les fantômes, qui pourrait empêcher ceux-ci de retomber à leur poussière? Car le monde, qui n'avait pas refusé d'accepter l'ascétisme, l'humilité et la contrition quand ils empruntaient les traits magnifiques d'un homme, pourrait-il faire autrement que de les rejeter, comme de funèbres loques, dès que le grand cœur qui les animait aurait cessé de battre? Le monde aimerait mieux alors relire les immortelles pages qu'avait écrites le diable avant de se faire ermite, ces pages de vie éclatante, d'humanité et de nature, que de toucher désormais aux aliments moisis que le grand vieillard à la blouse blanche avait cherché, pendant trente années, à lui faire accepter comme le pain frais de sa vie nouvelle.

Le poète des *Feuilles d'herbe*, lui aussi, a les accents du prophète. Il se sent chargé d'une auguste mission, il est le *sacer vates* que Hugo reconnaissait en lui-même. A certains moments, le tendre compagnon qui avait passé le bras autour de votre épaule et recherchait la solitude pour vous confier ce qu'il n'aurait confié à nul autre, se transforme : sous la poussée de l'esprit semblant tout à coup donner un sens infini à ses moindres paroles, le voici devenu celui qui proclame des vérités, stigmatise, objurgue, entraîne, annonce. Il parle au nom

d'un continent et d'un âge, il est une voix consciente à travers laquelle s'expriment des millions de voix qui n'ont pas encore éprouvé leur puissance. « En voici venir un, parmi les bien-aimés tailleurs de pierre, qui s'annonce lui-même, trace le plan avec décision et science, et voit les formes solides et belles de l'avenir là où il n'y a aujourd'hui aucune forme solide. » Ses strophes ont alors un accent testamentaire, et c'est moins au présent immédiat qu'à l'avenir qu'elles sont dédiées. Le temps s'entr'ouvre et les siècles se pressent devant lui comme un auditoire sans fin. Des affirmations solennelles, d'émouvantes promesses passent au-dessus des premiers rangs de l'auditoire pour atteindre ses profondeurs compactes.

> Pour conclure, j'annonce ce qui viendra après moi.
>
> . . . .
>
> J'annonce des êtres de la nature qui se lèveront.
> J'annonce le triomphe de la justice,
> J'annonce une liberté et une égalité sans restriction,
> J'annonce la justification de la candeur et la justification de la fierté.
>
> . . . .
>
> Je laisse à des siècles et des siècles encore la germination de la semence...

Il y a des instants où l'emplit et le transfigure une si souveraine assurance que sa voix devient âprement autoritaire et qu'il est près de s'écrier, sans égard à l'indifférence ou l'attention de ceux qui l'entourent : Vous m'écouterez, vous serez con-

formes à ma vision, vous me justifierez. Vous deviendrez pleinement ces hommes nouveaux dont j'aperçois le germe en vous, sinon vous ne serez rien. Car je sais ce que vous ne savez pas.

> Je suis celui qui force avec des invectives hommes, femmes, nations,
> En criant : Bondissez de vos sièges et luttez pour votre vie !
> Je suis celui qui parcourt les États avec une langue barbelée, questionnant tous ceux que je rencontre.
> Qui êtes-vous qui demandiez seulement un livre pour épouser votre absurdité ?

Hugo n'a pas plus de souveraine ampleur dans la méditation, ni Zarathustra de plus âpres apostrophes, ni Wagner un plus rayonnant orgueil. Comme eux, il a cet accent péremptoire qui domine les siècles et leur trace les voies où ils s'engageront. Comme eux, il est impuissant à contenir la « bonne nouvelle » qui lui a été confiée ; elle est trop vaste, trop précieuse pour demeurer enfouie en son âme, et il l'épanche à flots afin qu'elle nous humecte malgré nous.

Mais ce qui le sépare de ces poètes-prophètes de l'Ancien Continent, ce qui fait que la voix avec laquelle il nous offre sa « bonne nouvelle » a de ces inflexions qui nous touchent peut-être plus intimement et plus fortement que la leur, c'est d'appartenir à un monde absolument autre. Qu'il reste en arrière de ces grandes âmes ou les dépasse, que parfois il les croise ou les côtoie, son atmosphère

est totalement différente de celle où se meuvent ce Français, ces Allemands, ce Russe. Cet on ne sait quoi de plus suave et de plus persuasif et de plus riche qui appartient en propre à son art vient avant tout, sans doute, de ce qu'il sort d'un sol neuf dont les sucs ont nourri ses poèmes, mais aussi d'une couche d'humanité jusque-là muette ou à peu près, d'un fond populaire qui, en tout cas, ne s'était jamais encore révélé avec une pareille puissance. Il est entendu que l'art ignore autant les classes que les patries. Il n'en demeure pas moins que le fait d'être sorti d'une pure race de paysans, de marins, d'artisans, d'hommes sans culture mêlés aux forces élémentaires au point d'être devenus eux-mêmes comme des forces élémentaires, a une signification dont on ne saurait trop affirmer l'importance si l'on rapproche, un instant, Walt Whitman, né dans une médiocre ferme, du fils du général comte Hugo, du fils de l'employé lettré Wagner, du fils du pasteu Nietzsche ou de Léon Tolstoï, gentilhomme. Quoi qu'il en soit, ses épaules de Long-Islandais sont absolument libres du lourd et double passé, historique et familial, qui pèse sur ceux-ci. Ce passé, lui le tient à distance, le mesure, l'évalue froidement et le prend pour ce qu'il est et pas un liard de plus. Il n'en est pas la victime, il le domine en n'acceptant de l'héritage que ce qu'il lui convient. Il n'en reçoit pas de loi, demeure sa propre loi à lui-même. Il est *indépendant* à un degré qu'aucun homme de l'Ancien Monde, peut-être, ne saurait éprouver. Il se lève avec la franchise et la pureté d'une aube. Le « cri de barbare » qu'il

jette « sur les toits du monde » est l'exultation de cette liberté. Son cri est bien le cri vainqueur, le cri irrécusable de la jeunesse.

Je jetterai joie et rudesse neuve parmi eux...

L'avantage éclatant de Walt Whitman, quelles que puissent être ses faiblesses, est de s'attester, comme artiste, à la fois cet homme du peuple et cet autochtone à la vitalité sauvage, à la lyrique sapience imprégnée du sel des contours de son île natale et continument rafraîchie par le souffle des grandes plaines de l'Ouest, — cet instinct clair et vigoureux sublimé par le génie — cette source vive jaillie, sur un continent jeune, de la vieille âme occidentale rénovée dans ses profondeurs par les vertus du sol, de l'air, des océans et de l'exode. Ne cherchons pas à scruter plus avant les éléments qui font qu'il y a autour de cet homme, de ce poète, une certaine beauté et une certaine grandeur vraiment sans parallèles avec ce que nous admirons le plus dans les plus hautes figures de son âge : il est ce qu'il est, c'est-à-dire inexplicable. Qu'il nous suffise de reconnaître et de chérir en lui la force qui, en dégageant les plus précieuses émotions que pouvait pressentir la jeune humanité en renouveau, apporte à celle-ci quelque chose qui dépasse magnifiquement son attente et comble ses appétits, — le conquérant qui a ouvert à l'âme d'infinis territoires avant lui inconnus et où il y a de la nourriture pour tout un âge du monde.

N'est-il pas en effet, parmi tant de signes et de promesses, le plus clair annonciateur de cette ère postchrétienne chercheuse d'un nouvel équilibre, cette ère à peine commencée, bégayante, trébuchante, mal assurée et douteuse de soi encore, mais en laquelle *nous nous sentons* vivre ? Et comment ne pas regarder son évangile de santé, de joie, de plénitude, de chaude humanité, rayonnant de chair, de terre et d'âme, complet, fait pour les vivants que nous voudrions être, comme l'attestation que l'idée nouvelle, sortie de la phase des doutes, des tâtonnements, des échecs, s'est incarnée dans le fait ? Comme la preuve que nous devons la considérer désormais, non sous l'aspect d'une conception ou d'un espoir, mais d'une réalité palpable et certaine, en travaillant à la faire fructifier en nous-même ? Voyez plutôt avec quelle assurance allègre l'homme, l'étape franchie, ayant repris contact avec la terre comme Antée, s'affirme à travers ses versets et se carre dans cette plus vaste province, fraîchement conquise, de sa destinée.

Car c'est bien le chant inaugural des commencements d'un monde qu'il a voulu chanter. L'heure est passée des chants d'avant l'aube. C'est ici le poème du matin, fort, confiant, affirmatif, ivre de toucher ce qui déjà existe, l'hymne des premiers âges de la terre, repris avec des sens inédits et plus riches, par un homme semblable à nous, dont l'émerveillement jeune nous enlace. Nous devinons soudain ce qui nous demeurait obscur et, libérés des doutes et des craintes, dans un grand rayonnement de conscience, nous nous émerveil-

lons à notre tour d'être aussi grands que nous nous voici paraître, en écoutant la chanson que nous dédie, avec son amour, un Adam plus robuste, au seuil de l'Eden reconquis, le monde.

II

UNIVERSALITÉ

> Je suis pour ceux qui marchent
> de front avec la terre entière,
> Qui instaurent un homme afin
> de les instaurer tous.
>
> W. W.

Ce n'est pas seulement dans sa volonté de s'affranchir de toute réminiscence et de toute tradition, en créant uniquement par rapport à son milieu et son époque, que Walt Whitman affirme un américanisme intransigeant. La passion qu'il ressent pour sa terre et sa race jaillit directement de ses poèmes en cris, en strophes, en hymnes extasiés. En laissant à d'autres usages le mot corrompu et corrupteur de patriotisme, nous découvrons, à la source de cette passion exaltée, une foi ingénue et spontanée en un peuple dont il voyait la grandeur morale tôt ou tard s'égaler à l'ampleur et à la richesse du continent qu'il avait été donné à ce peuple d'approprier.

Avec la majorité de ses compatriotes, en leur grande fierté naïve, mais pour de toutes autres raisons qu'eux, le poète regarde son pays comme une terre d'élection appelée par le destin à jouer un rôle prépondérant dans le monde. Libre à qui le veut d'entrevoir ce rôle dans l'ordre politique, militaire ou économique ; quant à lui, il perçoit avant tout les chances uniques que possède l'Amérique de remporter une grande victoire spirituelle en réalisant ce qu'il appelle l'ère démocratique : à ses yeux, réalité nullement vague, mais si grande qu'il ne peut que la suggérer en nous laissant le soin d'en prolonger nous-mêmes les contours. Il est certaines choses d'importance vitale dont la plupart des hommes peuvent bien ne pas se soucier mais en lesquelles repose l'essence de ce qu'il y a de plus précieux au monde ; et si, comme il le croit fermement, la grande République de l'Ouest est faite pour promouvoir ces choses, elle aura planté « l'étendard de l'humanité un peu plus avant que les autres nations ». Telle est la qualité de sa foi. « Pour moi — dit-il — les États-Unis sont importants parce que, dans ce drame colossal [de l'âge présent], ils sont indiscutablement désignés pour jouer le rôle principal, pendant bien des siècles à venir. En eux l'histoire et l'humanité semblent chercher à culminer. Nos vastes domaines sont, même aujourd'hui, le théâtre affairé d'intrigues, de passions, d'intérêts et de problèmes en suspens, auprès desquels les intrigues du passé de l'Europe, les guerres dynastiques, le champ où se meuvent les rois et les royaumes et même le déve-

loppement des peuples, tels que tout cela est apparu jusqu'ici, montrent des proportions comparativement étroites et insignifiantes. Et sur ces domaines qui sont nôtres, comme sur un théâtre, tôt ou tard quelque chose comme un *éclaircissement* de toutes les civilisations de l'Europe et de l'Asie doit probablement se dégager. » Il a, au fond, cette idée que, pour parcourir un nouveau cycle de civilisation, l'humanité a besoin du levier d'une terre nouvelle. Dans leur déplacement de l'Orient vers l'Occident, les « lumières » ont d'abord brillé en Asie, pour de là se rallumer en Europe : c'est à présent au tour de l'Amérique et des jeunes démocraties, nées à sa suite, d'être ce foyer lumineux, en attendant que l'Asie peut-être soit de nouveau touchée.

Sa race lui apparaît la plus grande parce qu'elle est la plus moderne, la plus neuve, la mieux adaptée au présent. (Son respect est infini pour le passé et les morts, mais après les avoir couverts de fleurs et reconnu en lui-même tous les atomes qu'il a reçus d'eux, il trouve que rien n'est aussi beau que le présent et les vivants). La plus grande aussi parce qu'elle se témoigne, à cause des circonstances exceptionnelles de sa formation, une sorte de résumé de tous les autres peuples et leur aboutissement. Il pourrait la célébrer en bloc comme il chante sa métropole :

Cité du Monde ! (car toutes les races sont ici,
Tous les pays de la terre collaborent ici).....

Il a l'ivresse du continent autant que de lui-même : à chaque instant ces deux sources d'enthousiasme se mêlent et s'épanchent en un seul cours. Lorsqu'il a nommé les spectacles de l'Amérique, il sent celle-ci s'épanouir en lui, devenir lui : voici qu'il est le continent avec ses millions d'aspects et d'existences, qu'il vole avec les éperviers et les mouettes, bondit avec les fleuves, siffle un air avec le gars des villages conduisant ses chevaux dans le brouillard du matin. Le continent s'est fait chair, s'est incarné en l'un de ses atomes, et cet atome où rayonne une conscience hautaine et perçante se sent vivre et palpiter en la moindre des parcelles qui le jouxtent et le prolongent. Walt Whitman s'éprouve ainsi le centre électrique où vient s'accomplir toute la vaste communauté et cette conscience s'exalte parfois jusqu'à la folie d'amour. Il chante au continent des chants d'adoration et de foi démesurée. En le magnifiant, il le conjure de ne point oublier sa grandeur réelle et d'oser davantage s'affirmer. Il le montre avec orgueil, presque avec défi, au reste de la terre. Il offre ses poèmes « aux pays étrangers » pour que ceux-ci puissent y trouver quelque chose qui leur expliquât ce qui demeure pour eux « une énigme » : cette Amérique qui l'enchante parce qu'elle est faite de réalités et d'âmes à la mesure de l'homme qu'il est. Dans le fixe rayonnement de cette grande confiance candide, « les continents-ancêtres », qu'il est si loin de mépriser et dont il apprécie hautement les enseignements et les exemples, voient leur rôle réduit en quelque sorte à celui de satellites.

Sa vive amitié et sa déférence pour l'Ancien Monde ne sont pas telles qu'elles puissent empêcher sa franchise et sa partialité d'Américain de se manifester : çà et là il ne s'interdit pas de le caractériser sans feinte, en un verset ou une phrase d'une impitoyable brièveté. Il imprimera ceci, par exemple : « ... Cette vaste salle d'asile pour anormaux, cette infirmerie pour hystériques que l'Europe, avec toutes ses gloires, semble être, à tant d'égards ». Quand il s'arrête à la contempler, des rivages de sa mer orientale, toujours l'Europe lui apparaît dans l'éloignement à demi féodale encore, dans la mesure où, aux yeux d'un Européen, l'Asie — avant son réveil récent — apparaissait, dans un recul où se noient les détails, à demi sacerdotale.

Ce qui rend à ce point inébranlable et enthousiaste son attachement pour l' « Union sacrée », c'est donc qu'il la considère bien moins comme une expression nationale que comme la réalisation promise d'une grande Idée, ou mieux, de ce qu'il nomme la grande Idée. Walt Whitman ne chérit pas l'Amérique simplement parce qu'elle est son pays, mais avant tout parce qu'elle est faite pour incarner ses plus beaux espoirs : « ...devenir le grand pays producteur d'hommes et de femmes plus nobles — de peuples copieux, riches en joie et santé, tolérants, libres — devenir la nation qui renferme le plus d'amis (les Etats-*Unis* vraiment) — la moderne nation composite, faite de tous, avec de la place pour tous, accueillant tous les immigrants... » Si elle devait mentir à cette grande espérance, on sent bien que sa passion pour elle

s'éteindrait ou ne serait plus qu'une petite flamme courte à ras de terre, au lieu de ce flamboiement haut comme un feu de joie ou un signal. Si l'Amérique ne s'élève pas à l'illustration du rôle qu'il lui attribue, si elle n'apporte pas cet « éclaircissement » qu'il attend de son évolution, elle n'est rien qu'une indigeste collectivité, plus grouillante et plus vulgaire aussi que tant d'autres, et alors elle lui devient à peu près indifférente. Il est bien loin de dédaigner les monceaux de richesses naturelles ou forgées qu'offrent les Etats, il les chante, les dénombre d'une voix joyeuse et inlassable, il n'a jamais fini de les repasser, tellement elles l'émerveillent, comme un homme jeune qui vient d'entrer en possession d'un héritage dont, si loin qu'il porte la vue, il n'aperçoit pas les limites.

> Terre du charbon et fer ! terre de l'or ! terre du coton, sucre, riz !
> Terre du blé, bœuf, porc ! terre de la laine et du chanvre ! terre de la pomme et du raisin !
> Terre des plaines pastorales, herbages du monde ! terre de ces interminables plateaux à l'air délicieux !...

Mais ces richesses ne l'écrasent point, et comme elles se réduiraient à l'insignifiance, si elles ne correspondaient pas à une opulence plus grande encore dans le domaine spirituel, si elle ne devait pas être le contrepoids et la condition de ressources infinies, découvertes et exploitées par l'homme en les tréfonds de son humanité ! Toutes ces matérialités pullulantes ne trouvent leur fin et leur

justification que si elles doivent concourir à dégager de sa chrysalide l'âme neuve de l'individu, cette âme précieuse, encore torpide, aux ailes non dépliées et dont il lui reste à connaître l'essor, la puissance et la couleur.

Il est facile d'ailleurs de remarquer combien l'Amérique que Walt Whitman peint et exalte diffère de l'Amérique courante. Autant qu'un portrait peint par un très grand artiste diffère du modèle. Ce que le public appellerait la « ressemblance » importe peu ; c'est ce que le peintre a ajouté de son propre fond qui est le principal. Pourtant ce n'est pas avec sa pure fantaisie d'artiste que le poète crée cette Amérique : si elle demeure encore imaginaire dans ses développements, il en voit, il en touche les bases dans une réalité quotidienne qui peut passer inaperçue aux yeux de la plupart, mais que lui a mesurée soigneusement et nombre de fois. En architecte inspiré mais sachant d'où il faut partir, il trace les contours du futur édifice en harmonie avec ces solides bases existantes qu'il a reconnues. Il passe du positif à l'inconnu sans effort, parce qu'il a le génie qui sait traduire les suggestions et embrasser d'un coup d'œil les ensembles. Il ne fait que montrer et développer ce qui est virtuel et latent, ce qu'il a touché du doigt à chaque jour de son existence parmi les hommes (mais jamais plus vivement que durant la guerre civile), en dégageant des halliers du visible toutes ces richesses ensevelies. Il voudrait susciter pleinement par la ferveur de son appel et la fermeté de sa confiance ce qui est encore à venir, ce

qui doit s'élever, si les proportions de l'édifice sont d'accord avec les fondations. Il sait toute l'efficacité, pour le présent même, des évocations et de l'amour. Et quant à une certaine Amérique courante, à maints spectacles offerts par ces Etats dont il est le fils conscient et clairvoyant, il ne trouve aucun mot trop dur pour en stigmatiser l'évidente bassesse. C'est la contrepartie de son œuvre de créateur, d'Orphée qui bâtit en chantant la cité nouvelle. Il flagelle cette autre figure de son pays des mots les plus âpres et les plus méprisants qu'un ennemi pourrait trouver ; il va jusqu'à déclarer que celui qui, du dehors, a le plus furieusement dénoncé les tares de la démocratie américaine n'a pas dit la moitié de ce qu'elle mérite. Il écrit lui-même des pages brûlantes et vengeresses où il la fouaille et lui tend impitoyablement le miroir pour qu'elle voie mieux ses verrues, ses chancres, ses hideurs, ses traits crapuleux. En dénonçant une immense catégorie d'individus que seuls son époque et son pays pouvaient produire, il les range sous cette expression plutôt colorée : « les démêlures pouilleuses de la terre ». Rien de l'horreur de cette Amérique-là ne lui est inconnu. Ordinairement il n'en dit rien et la laisse passer : mais quand il s'en empare il ne la lâche que zébrée d'épithètes dont elle portera longtemps la marque. Puis il retourne à son œuvre, à l'Amérique vraie, cachée, presque muette et inconsciente d'elle-même, incontaminable sous les plaies et la puanteur, promesse de l'Amérique future qu'il voudrait tant aider à se dégager et montrer hardiment son pur visage

d'humanité. Les *Feuilles d'herbe* sont les chants de cette Amérique future, de cette Amérique idéale dont Whitman portait l'image en son cœur, où elle s'y était naturellement formée par le grandissement de certains traits profonds et intimes qu'il avait observés et précieusement recueillis au contact des hommes de sa race autant qu'en lui-même. Et c'est elle qu'il nomme l'Amérique, tout court ; l'autre ne vaut pas qu'on la nomme. Il veut envisager l'Union dans ses possibilités plutôt que sous ses apparences les plus évidentes. Il la chérit pour ce qu'elle doit être. Il l'exalte au-dessus de tout, dans la mesure où elle doit réaliser cette grande victoire d'humanité qu'il attend d'elle, comme en cet hymne magnifique qu'il lui dédie, sur le tard, « avant de s'en aller », tel qu'un chant suprême de confiance et de hautaine dévotion : *Toi, Mère aux enfants égaux...* Il se pouvait qu'il ne fît là qu'un rêve de poète. Mais il savait aussi que les poètes ont toujours raison contre le reste du monde et toute sa prose étalée : il n'est point de lame plus tranchante que la confiance, que l'on tient droite et serrée en sa main comme une épée. Il laissait à l'avenir le soin de justifier la puissante image qu'il avait tracée de « Ces Etats » ou bien de démontrer que leur poète n'était qu'un songe-creux. On pouvait bien attendre le temps nécessaire et accorder un long crédit à ce pays : d'ici là aucun spectacle d'aujourd'hui ou de demain, si désenchanteur fût-il, ne serait de nature à démentir celui qui avait sondé au plus profond cette région de l'humanité et reconnu ce qu'elle contenait.

En outre vous chercherez en vain dans Walt Whitman ce qui, dans presque tous les cas, accompagne une passion vive comme celle qu'il éprouve pour sa terre et les vivants qu'elle porte : de l'aversion plus ou moins manifeste pour « l'étranger ». Vous ne trouverez ce sentiment à aucun degré chez lui. Point d'étrangers à ses yeux, point de barrières entre les peuples, plus qu'entre notre moi et l'en-dehors. L'humanité qu'il envisage n'est pas répartie par casiers comme les paperasses des bureaucrates : il la sent une et parcourue du même frisson. Walt est de la grande patrie. Vous reconnaîtrez dans sa manière habituelle, quels que soient son franc-parler et sa clairvoyance, l'accueil le plus spontanément large et cordial, le plus exempt de réserves à tout ce qui vient des au-delà de son pays. Voyez donc l'ampleur de son geste lorsqu'il salue le monde, mais voyez aussi comme il est anxieux de n'en oublier aucune parcelle, si enfouie soit-elle dans les lointains. Son doigt suit avec amour les contours de tous les rivages où il y a des hommes comme lui qui, eux aussi, viennent regarder la mer et essayer de plonger leurs regards par delà. Il brûle d'aller vers ces inconnus et de leur poser la main sur l'épaule en leur disant : « Comme vous êtes grands, comme vous êtes beaux... », puis de leur proposer de faire ensemble le tour du monde. Il a faim d'univers et de communion. Le plus étroit compagnonnage entre les hommes de sa race ne lui suffit pas, il ne souffre aucune restriction, il veut dilater jusqu'aux limites extrêmes le cercle fraternitaire.. Il

demande une camaraderie qui embrasse et noue tous les peuples de la terre, une union globale dont l'Union serait le noyau. Quand il se représente le commun des hommes, la « moyenne », dont son pays, s'il ne manque pas à sa mission, doit déterminer l'essor magnifique, il voit sa fortune confiée au même navire; il n'admet pas que la diversité de langages, la couleur de la peau, la forme du crâne créent une différence plus qu'insignifiante entre les passagers de la nef éternelle. Il compte bien que, sous ses versets, nous découvrirons ce sens primordial de compagnonnage, car il n'en est aucun auquel il tienne davantage; il voudrait que de l'amitié personnelle qu'il vous propose vous alliez, par d'insensibles degrés, jusqu'à ce nœud serré d'affection dans lequel doivent se trouver engagés tous les cœurs battants de la terre. Peut-être lui objecterez-vous que cette vision du monde est peu compatible avec son sentiment exalté d'une Amérique prédominante et cette espèce de pitié hautaine qu'il ne peut dissimuler parfois lorsque des rivages de son océan oriental il considère les milieux et les passions exigus de l'Ancien Monde. Mais il n'a cure de votre objection. Vous n'êtes pas le premier à lui déclarer qu'il est fait de contradictions : il entend chaque jour ce reproche qui ne le trouble pas. Libre à vous qui n'êtes pas dans le secret des conciliations de lire une antinomie là où il n'en découvre aucune. Il sait ce qu'il sait et il sent ce qu'il sent, et il le dit comme il le sent.

Mais il y a plus. Nous n'aurons pas saisi la nuance et la portée de cette espèce d'extase en laquelle le

poète nomme l'Amérique tant que nous échappera tout ce que ce mot atteint par delà ses syllabes. (Il faut toujours prendre garde, avec cet homme subtil, à ce qu'il cèle au delà du contour des mots, au *surplus* qu'il a déposé soigneusement et furtivement à leur abri, car c'est souvent le plus précieux de leur apport.) Chez Walt Whitman, comme chez nombre d'entre les très grands poètes — et pas seulement dans la *Vita nuova* de Dante ou le *Faust* de Gœthe, mais peut-être bien chez la plupart des très grands poètes — il y a parfois plusieurs sens l'un derrière l'autre, une série de sens concentriques dont les plus larges, dans le cas des *Feuilles*, sont encore loin d'être atteints aujourd'hui ; au centre, formant noyau, est le sens propre, beau et complet eu soi, mais de nature à s'amplifier en des acceptions de plus en plus figurées, jusqu'à embrasser des ensembles. Aussi, dès que nous nous sommes accoutumés à l'atmosphère, aux manières et au langage de ce poète, nous ne tardons pas à reconnaître que son Amérique n'est pas contenue seulement entre la « mer du Ponant » et la « mer du Levant ». Les États-Unis, avec leurs idiosyncrasies, ne sont que le noyau de cette Amérique whitmanienne qui s'étend bien plus outre : elle a toute l'extension qu'a prise et que prendra l'idée nouvelle dont ces États, dans le sentiment du poète, sont appelés à offrir la réalisation. Cette Amérique aux contours infiniment extensibles embrasse toute la jeune humanité, travaillée par le levain de cette idée nouvelle, aussi bien les « continents ancêtres » que les plus récentes com-

munautés, et elle en devient le symbole. Elle est comme le pavillon du navire où l'on parle entre soi bien des langues, mais où l'on se comprend à merveille entre passagers, où l'on se sent absolument compatriotes, lorsque la conversation devient générale et qu'elle porte sur le but commun de la croisière. Si extrême que fut l'admirative confiance de Whitman en son propre pays, aucune nation particulière n'était finalement assez grande pour coïncider avec le magnifique idéal que le poète nous propose sous le nom d'Amérique. Seul le monde jeune dans son ensemble a des contours assez indéfinis pour y correspondre; et c'est bien celui-ci, résumé en sa totalité, qui vivifie et gonfle les strophes des *Feuilles* — le monde sans limites et sans frontières, le monde des réalités et des espoirs d'aujourd'hui sous toutes les latitudes. « Toute Amérique qui s'arrêterait à l'Amérique — déclarait un jour Walt Whitman — serait une histoire interrompue à la moitié. » Il disait aussi dans un cercle d'amis : « L'Amérique n'est pas des chemins de fer, mais des hommes. N'importe de quelle excellence soient vos chemins de fer, vos hommes doivent être meilleurs. Le principal c'est l'homme. L'Amérique est l'influence qui rendra posssible les hommes. Et cette Amérique peut être aussi active sur un sol qui n'est pas géographiquement celui de l'Amérique que dans l'Amérique même. »

On voit donc que le livre où ces quatre syllabes passent et repassent comme un refrain peut être, au sens propre, le poème d'un peuple et d'une terre — et il est d'abord cela, assurément — tout en

s'adressant, en somme, dans sa plus ample et vraie signification, au monde entier qui y reconnaît ses traits, sa foi et ses espoirs magnifiés. En chantant la nationalité et l'orgueil d'un Américain, Whitman entendait inaugurer une nouvelle forme de « poèmes internationaux » par leur portée. Il cherchait l'expression d'une sorte de patriotisme de la planète. De même que le mot Union signifie, pour lui, bien davantage que le lien qui réunit en un tout la cinquantaine d'États compris entre le Mexique et le Canada — cette Union n'étant que l'avant-courrière de « la fraternité par tout le globe, ce rêve éblouissant des âges songeurs et mélancoliques de n'y point atteindre » — ainsi l'expression de « Nouveau Monde » est prise par lui bien moins comme une désignation géographique que dans l'acception large de Monde Nouveau. Aisément il prend la partie pour le tout et compte que nous le comprendrons à demi-mot, si nous avons gardé en mémoire l'avis permanent qu'il a voulu résumer en ses gestes et ses regards les plus graves et que nous avons ainsi traduit : Épandez-vous, faites le tour spirituel du globe, faites pénétrer l'univers en vous comme je l'ai fait pénétrer en moi sans cesser d'être moi. Fortifiez en vous le sens de l'unité du monde à travers l'unité de vous-même. Dans ses poèmes « Amérique » devient, pour l'homme d'aujourd'hui conscient de l'élargissement qui le sollicite, et pour celui de demain en qui s'accomplira pleinement cette expansion, un peu ce qu'est « Israël » pour l'homme qui lit sa Bible avec ferveur : un territoire spirituel, un emblème de ral-

liement, un mot de passe. En chantant pour les siens, dans leur langage, il chante pour tous dans la langue qui est comprise de tous. Il vous suffit de transposer ses mots en vos mots. Entendez ceux-ci : l'Amérique, l'Ouest, l'Union, le plus grand domaine, à votre façon. Voyez donc si en vous les appliquant ils perdent leur sens. Voyez si vous n'avez pas votre Ouest, vos grandes Plaines, vos Montagnes Rocheuses, même si vous vivez dans le pays le plus étroit et le moins merveilleux. Voyez si vous n'avez pas votre démocratie, même si au-dessus de vous se tient encore un semblant de tête couronnée. Voyez si ce n'est pas de vous spécialement qu'il est question tout autant que d'un riverain du Pacifique ou du Mississipi. Voyez tout ce que les mots peuvent contenir d'universel lorsqu'un génie de cette envergure les prononce sur un certain ton.

C'est-à-dire que, dans le vocabulaire de ce poète, le nom qui désigne son pays natal est devenu un terme « vicarial » et compréhensif, autant que le « Je » sous lequel il illustre, dans ses *Feuilles*, le type d'homme qu'il nous propose : cette Amérique, elle aussi, est une *illustration* du type de peuple qu'il voudrait susciter. Rappelons-nous à quel point l'individu simple et composite de ses poèmes, l' « Américain de la moyenne » auquel il a imposé ses propres traits, est une figure universelle. En grandissant les proportions et en développant à leur maximum les virtualités d'un homme particulier vivant et respirant, il en a fait, par la force de son art et de son amour, un homme-

humanité en lequel chacun de nous retrouve quelque chose du plus intime de soi-même. Son chant d'un moi exalté atteint aux proportions d'un chant de la communauté. « Je suis vaste, je contiens des multitudes », déclare le « Walt Whitman » des poèmes. Il a place en lui pour tout ce qui ne semblait pas lui et qui le devient dès qu'il l'a regardé. Il est comme un grand port où, sous tous les pavillons, les navires peuvent entrer, sûrs de retrouver la terre commune et un bout de quai pour s'y amarrer, avant de repartir. Son grand orgueil lui vient d'être comme le fondé de pouvoir, le représentant d'une foule innombrable d'individus qui ne savent ou n'osent point parler. Ses proportions ne sont si généreuses qu'afin que le plus grand individu possible ne les trouve pas inférieures aux siennes.

> Car ce n'est pas ma vie et mes années seules que je
> donne, — je les donne toutes, toutes.

Il abrite toutes les races et les différences, au point d'être comme la commune mesure des hommes. Sans rien sacrifier de son moi, mais au contraire à force de l'exalter au-dessus de lui-même, il a l'air de se résigner fièrement à n'être plus qu'un prête-nom, en vous invitant à signer son livre dès l'instant que vous vous y reconnaîtrez. La bannière de son égotisme outrancier sert également d'insigne à la plus totale communion. L'Américain de souche paysanne, né à Long-Island, tient si étroitement les fils de l'existence de ceux qui sont

nés où que ce soit qu'il semble être fait d'une parcelle de chacun d'eux. Les nationalités, les couleurs, les tempéraments confluent en lui et s'y refondent en une sorte d'homme représentatif d'une ère et d'une grande espérance.

Je chante l'Homme Moderne.

Semblablement le monde moderne, sous le couvert de l' « Amérique » est le thème de son chant. Il prononce ce mot d'une telle sorte qu'il devient d'application générale. Il était d'ailleurs conduit à cette acception par le spectacle des États-Unis, fusion de maintes races qui y collaborèrent, aussi naturellement qu'il était entraîné à concevoir l'homme multitudinaire de ses poèmes en reconnaissant en lui-même, tel qu'il était dans la vie, les plus diverses aptitudes. Cette Amérique et cet Américain se témoignent, en fin de compte, l'expression synthétisée du grand désir que nourrissait le poète-prophète de nous confier ce qu'il entendait par l'individu et la société de demain. Après qu'on a levé les yeux de la page imprimée c'est cette vision « de mondes nouveaux et meilleurs, avec leur parturition puissante » qui se lève et demeure, environnée d'une lumière grandissante, à l'horizon de ses poèmes.

Reconnaissons là l'un des signes les moins contestables de la grandeur d'une œuvre qui, en partant des très particuliers aspects d'une époque déterminée, aboutit de toute part à l'universel. L'universel dans le temps aussi bien que dans l'es-

pace, car cet homme et ce monde modernes dont il nous suggère la richesse pour que nous la fassions nôtre s'offrent à nous sous des traits qui ne sont pas seulement d'aujourd'hui mais de toujours. On ne saurait trop affirmer que Walt Whitman est éminemment un produit de sa race et de son sol ni qu'il leur appartient. Mais combien plus encore il excède sa race, combien plus il appartient à l'humanité entière, par les émotions, les solides matières et les beaux rêves que charrient ses poèmes ! Il se dépasse lui-même autant qu'il dépasse son pays : toute forme qui arrête et circonscrit ne peut le retenir qu'en laissant échapper le meilleur de ce qui est sa force.

Lui-même se complaisait dans la pensée qu'il y avait vraiment dans son livre quelque chose — précieux ou non, l'avenir le dirait — pour le commun des hommes d'aujourd'hui. Du moins sa préoccupation invariable, depuis le jour où l'idée de s'exprimer l'avait tourmenté jusqu'à celui où, sur son lit de mort, il avait donné le bon à tirer de l'édition définitive de ses poèmes, avait été de ne rien dire pour moi ni pour qui que ce soit qui ne s'adressât aussi bien à vous : c'est-à-dire d'exprimer des choses si essentielles qu'il n'y eût aucune parcelle de sensibilité humaine qui ne fût directement intéressée à les entendre. Et si ses *Feuilles* se prouvaient vivaces en résistant à l'action du temps — qui sait ? — le Bon Poète était parfois inondé d'une émotion singulière à la pensée que peut-être elles couvriraient un jour la terre comme l'herbe la couvre, partout où il y a seulement un

peu de poussière, d'humidité et de chaleur. En tout cas, il eût refusé d'avance de regarder comme une victoire finale tout succès qui n'atteindrait pas ces proportions, car cela seul était le vrai but qu'il s'était assigné en composant ses chants rudes : envahir la terre comme elle l'avait envahi.

*
* *

Une vingtaine d'années seulement ont passé depuis la mort du poète, et ce n'est pas à nous, ses proches dans le temps, qu'il appartient de rechercher dans quelles mesures cette espérance pourra être justifiée et ce but atteint. Il sera permis d'en causer à loisir, dans un siècle ou d'eux d'ici, avec des données peut-être plus précises. En tout cas, rien ne presse. Ne nous témoignons pas plus impatients que ne l'est Whitman lui-même, qui situe très loin du présent l'époque où le « goût de sa personnalité » se sera développé. « Mon volume est un candidat à l'avenir », déclare-t-il simplement et sans amertume, parce qu'il a bonne confiance sans doute dans la vitalité et la robustesse de ce « double » qui le remplacera et le continuera lorsqu'il ne sera plus. Peu de temps avant sa mort il avait même composé ce petit poème :

Après une longue, longue carrière, centaines d'années, refus,
Accumulations, amour et joie et pensée soulevés,

Espoirs, vœux, apirations, méditations, victoires, myriades de lecteurs,
Les enduisant, entourant, recouvrant — après ces croûtes des siècles et des siècles,
Alors seulement ces chants peuvent arriver à maturité.

Il n'y avait là nul désenchantement de sa part, nul orgueil blessé se réfugiant dans le futur. C'était un fait qu'il constatait aussi tranquillement qu'il aurait constaté un phénomène naturel, en se basant sur l'attitude du monde envers ses poèmes depuis quarante ans. Et « cela était bien ainsi », selon l'invariable jugement qu'il portait sur tout événement inéluctable en l'accompagnant d'un sourire. Oui, il avait donné tout ce qu'il devait donner, — le fruit que son espèce porte, — et maintenant il attendrait bien volontiers et sans se plaindre que « se développe, pour qu'on le comprenne, le goût » de ce fruit sauvage.

Sans préjuger en rien de la décision de l'avenir, il n'est pas moins curieux d'enregistrer dès maintenant le commencement de réponse que le monde a murmuré — formulé même — jusqu'ici, à celui qui lui avait adressé cet appel émouvant parmi ses *Feuilles*. Si réservée que doive être notre opinion sur un point dont la solution n'est pas uniquement de notre ressort, négligerons-nous de lire en ce premier accueil les signes qui nous inclinent à prévoir la nature et l'étendue de la réponse finale, lorsque le temps, seul arbitre valable, l'aura prononcée sans appel ? Alors même

que le caractère d'universalité ne serait pas inscrit aussi clairement que nous venons de le reconnaître aux pages du livre et dans la physionomie de Walt Whitman, la fortune des *Feuilles d'herbe* à travers le monde jusqu'à ce jour nous en apporterait l'indice. Étonnante fortune qui s'est manifestée et se déroule sous nos yeux, comme l'accomplissement, déjà, de la prophétie en laquelle s'achève la *Prière de Colomb,* cette oraison où le Colomb spirituel d'un Nouveau Monde a mis ses propres accents les plus intimes :

> Comme si quelque miracle, quelque divine main dessillait mes yeux,
> De vastes formes ombreuses me sourient à travers l'air et le ciel,
> Et sur les vagues lointaines voguent des navires sans nombre,
> Et j'entends en langues nouvelles des hymnes qui me saluent.

Car c'est bien par delà les « vagues lointaines » qu'il a remporté jusqu'ici ses plus belles victoires. C'est le plus souvent « en des langues nouvelles » qu'il a été salué avec le plus d'amour.

De son vivant déjà les plus décisives adhésions lui étaient venues de l'Ancien Monde. Il avait été accueilli avec respect et enthousiasme par des voix anglaises, allemandes, françaises, danoises, russes. Dans sa vieillesse ces hommages lui arrivaient de temps à autre d'outre-océan en chaudes bouffées d'admiration et d'affection, au toucher desquelles

son cœur jeune, point meurtri et toujours aussi optimiste, de vieil homme solitaire et méconnu par les siens se fondait d'émotion, en bénissant le destin. Tandis que son pays, auquel il s'était adressé plus directement qu'à tout autre fragment du monde et avec des accents qui devaient le toucher davantage, n'avait pas bougé. Il avait eu beau lui dire :

> Prends mes feuilles, Amérique, prends-les au Midi et au Nord,
> Fais-leur partout bon accueil, car c'est de toi qu'elles sont sorties,
> Entoure-les à l'Est et à l'Ouest, car elles voudraient t'entourer...

Mais l'Amérique ne les avait point prises, les avait dédaignées comme on dédaigne le prospectus qu'un pauvre diable vous tend dans la rue. L'admiration première et spontanée d'Emerson n'avait pas eu de répercussion dans la masse. A part une petite phalange d'amis fervents et tenaces qu'il avait trouvés le long de sa route, le doux et hautain vieillard de Camden n'avait récolté, parmi les siens, au bout du voyage, après les insultes et les quolibets, que la plus morne indifférence. S'il ne parlait point positivement dans le désert, car il y avait tout près de lui quelques chaudes présences qui lui suffisaient en le rendant immensément reconnaissant envers la vie qui les lui avait données, sa voix ne s'étendait pas au delà de ce petit cercle intime. Si bien que ces quelques-uns lui

étaient devenus comme une sorte de résumé du monde, puisque le grand continent compact s'obstinait en son insensibilité dédaigneuse.

On pourrait estimer de prime abord que les compatriotes du poète, en l'ignorant à ce point, affirmaient simplement leur droit de se prouver démesurés en tout et jusque dans l'incompréhension de leurs plus grands hommes. Mais ce serait porter là un jugement bien hâtif. Dans quelle mesure en effet l'Amérique se distinguerait-elle, à cet égard, des autres pays qui n'ont point reconnu davantage leurs vraies gloires? L'histoire de presque tous les génies novateurs, sur quelque point du monde qu'ils aient surgi, ne se confond-elle pas avec celle de l'ingratitude et de l'aveuglement de leur milieu et de leur temps vis-à-vis d'eux? On ne saurait reprocher à l'Amérique d'avoir ignoré qu'elle possédait un Whitman sans reprocher à l'Allemagne d'avoir laissé mourir Nietzsche, ou à la France d'avoir laissé mourir Cézanne ou à la Hollande d'avoir laissé mourir Van Gogh sans presque leur avoir fait un signe d'amitié. Whitman, méconnu des siens, n'a subi que la simple loi commune — loi détestable ou bienfaisante, nous ne savons exactement. Mais dans son cas il y a une raison plus précise, une raison particulière, qui explique qu'il soit resté lettre morte pour les Américains du dix-neuvième siècle ; sans justifier ceux-ci, cette raison devrait du moins leur être comptée comme circonstance atténuante. Les peuples jeunes et en pleine croissance matérielle, comme étaient les contemporains de Whit-

man, n'ont pas encore de sens pour le beau, et en attendant que ce sens leur vienne au cours d'une naturelle évolution, leur goût d'adolescents les porte presque irrésistiblement vers le conventionnel, le joli, le romanesque, la virtuosité, le simili et la bonne vieille habileté, vers tout ce qui a un parfum d'antiquaille, de tradition et de romance, en un mot vers la caricature de l'art. Ils ne sont plus assez primitifs et ne sont pas encore assez avancés pour reconnaître ce qui est fort et authentique dans la beauté : celle-ci peut surgir à côté d'eux sans même qu'ils la voient — plus que nous-mêmes, vieux Européens, ne découvririons telle chose neuve à laquelle notre sensibilité ne correspond pas. Qu'on la leur fasse remarquer, cette beauté, et ils s'en détournent ou la repoussent, pensant qu'on veut les tromper. Ils ne sont point plus coupables que celui qui ne reconnaît pas un point de l'horizon parce que sa vue n'est pas exercée. En même temps l'Europe découvrait Whitman parce qu'elle a la vue exercée : en Amérique même les quelques rares succès partiels remportés par le poète de son vivant lui venaient, pour la même raison, surtout du New-England, la partie la plus « européenne » du continent. Pour les Américains du dix-neuvième siècle, si proches encore de leurs origines, à peine sortis de la période de formation, trop accaparés par d'énormes soins matériels pour soupçonner encore ce que c'est au fond qu'un tel phénomène : un homme, mettant toute son âme dans un livre ou une œuvre d'art — et qui, pour cette raison, em-

pruntèrent au dehors des formules d'art toutes faites, nécessairement conventionnelles — un Walt Whitman, s'offrant à eux de pied en cap, sans parure ni pommade, trop grand, trop rude, trop hirsute, et leur demandant de s'admirer en lui, était difficilement admissible. Entre ses compatriotes, naïvement imbus de leurs préjugés d'importation européenne, et lui-même, qui était pleinement conscient des possibilités d'art qu'offrait un pays aussi jeune, il dressait ces obstacles à peu près insurmontables : sa puissance, sa nudité, son ampleur. C'étaient là des qualités qu'un Américain pouvait peut-être bien admirer ailleurs, mais qu'il n'était absolument pas préparé à rencontrer dans l'art, et surtout dans l'art de son pays. Celui qui cherchait à proposer ces qualités à ses compatriotes était un imposteur, puisque l'art, selon les modèles séculaires et les opinions courantes les plus autorisées, est mensonge élégant, sucrerie, dessert. Comment des gens imbus de ces opinions auraient-ils reconnu l'art chez un individu assez ignorant de ses exigences pour vouloir exprimer la vérité et la réalité de son temps? Ce temps, c'était eux, « le public »; et eux, ce n'était pas de la matière à poésie, mais des « affaires », des hommes et des femmes ordinaires, de la vie courante, de la bousculade, de la laideur... On peut bien affirmer, sans exagération, que ce foncier malentendu entre Whitman et ses compatriotes était inéluctable ; en tout cas, bien plus explicable dans son cas que dans celui de n'importe quel génie de même envergure et pareillement méconnu. « Ce n'est que vers

ceux qui lui ressemblent qu'elle s'avancera à mi-chemin », avait écrit, à propos de l'Amérique, le poète à ses débuts. Beau rêve juvénile, qui se réaliserait peut-être quelque jour.... En attendant, c'était vers ceux qui se témoignaient le plus loin d'elle, c'était vers ceux qui lui faisaient oublier le mieux, dans la langueur de leurs musiquettes ou les trémolos de leurs mélos, le vivant et rude poème qu'elle vivait inconsciemment, c'était vers ceux-là qu'elle s'avançait avec le sourire du contentement.

Whitman lui-même savait bien tout cela, ou du moins le pressentait. Comment celui qui a une grande avance sur son temps pourrait-il concorder avec son temps? Et pour que ceux qu'il invitait à le suivre regagnassent le terrain d'eux à lui, ne fallait-il pas un nombre d'années ou de siècles proportionné à l'étendue de cette avance? C'était là pourtant une chose bien facile à comprendre. Whitman avait fini par le comprendre, s'il ne l'avait pas toujours compris ; et à partir de ce moment il abandonna les illusions qu'il avait entretenues aux heures de ses débuts. Il n'ignorait pas non plus que la justification d'une œuvre durable comporte le plus souvent deux aspects, l'un positif, l'autre négatif : son acceptation par l'avenir et son rejet par le présent. Il contemplait l'un en philosophe sans amertume et envisageait l'autre avec une sereine confiance. L'indifférence présente de ses compatriotes ne prouvait rien contre son livre : celui-ci restait intact et attendait son heure. Et, jusqu'à son dernier moment, le poète ne perdit pas un pouce de sa foi. Ce n'était nullement la foi imagi-

naire à laquelle essaie de se cramponner un vieil inventeur pauvre et seul, intérieurement désespéré, mais l'assurance calmement ensoleillée et sans emphase de celui qui se sent très fort. Tout l'avenir était devant lui, avec son mystère et ses promesses :

> Voyez, projeté à travers le temps,
> Pour moi un auditoire sans fin.

Et il lui suffisait, pour se sentir parfaitement heureux, de laisser errer ses pensées dans les chemins de ce futur, peuplé des

> ... autres qui tournent leurs regards en arrière vers moi parce que j'ai regardé en avant vers eux.

En 1892, le poème de sa vie s'achevait. Maintenant allait commencer la vraie vie de son poème. Et la réalité de cet avertissement ne tarderait pas à se révéler :

> Le meilleur de moi alors quand je ne serai plus visible, car en vue de ce futur je me suis préparé sans relâche.

Comme on passe en revue un bâtiment aventurier qui va fournir une course dont l'issue est incertaine, une dernière fois, avant de mourir, il avait regardé son livre bien en face, d'un regard qui embrassait l'ensemble et s'assurait que toutes les dispositions étaient bien prises. Tant de fois il en avait vérifié longuement, minutieusement toutes les parties,

voile par voile, agrès par agrès, que cet ultime coup d'œil lui suffisait avant d'abandonner le navire à son sort inconnu, d'un cœur satisfait et sans remords.

Et le navire était parti cette fois pour une croisière bien plus longue que ses précédentes traversées de l'Atlantique, et dont nul ne pouvait prévoir le terme. C'était le véritable tour du monde des *Feuilles,* prédit par Douglas O'Connor, l'ami tenace des jours d'obscurité. Dès lors l'expansion du livre hors de l'Amérique, qui avait commencé du vivant du poète, se poursuit sans trêve. Lentement, sûrement, il annexe de nouveaux territoires. L'Angleterre depuis longtemps était conquise. C'était là que Whitman avait trouvé son premier point d'appui vraiment solide. Du groupe de ses premiers admirateurs anglais — ses découvreurs, pourrait-on dire presque — son nom avait rayonné largement, et, avec le siècle nouveau, il s'inscrit désormais, en ce pays, au grand livre des gloires indéniables. Aux timides éditions expurgées du début succèdent des éditions populaires à gros tirage, parmi lesquelles d'excellents « morceaux choisis » — et choisis sans aucun souci de la « morale » des presbytères et des salons bourgeois — parus dans une collection à dix centimes. A peine soixante ans après qu'Emerson, en envoyant à Carlyle un livre nouveau, lui écrivait : « Un livre a paru, l'été dernier, à New-York, un monstre indéfinissable, avec cependant des yeux terribles et une force de bison, et indéniablement américain... Cela s'appelle *Feuilles d'herbe* et a été écrit et imprimé par un ouvrier typographe de

Brooklyn, du nom de Walter Whitman ; lorsque vous l'aurez parcouru, si vous trouvez, comme cela se peut, qu'il n'y a là qu'un inventaire de magasin dressé par un commissaire-priseur, vous pouvez vous en servir pour allumer votre pipe... » Le solitaire de Chelsea avait peut-être allumé sa pipe ou son feu avec les feuillets du pauvre livre, mais peu après l'Angleterre se chauffait l'âme à ces pages que lui avait envoyées un rejeton de sa race.

La conquête de l'Angleterre n'était d'ailleurs que le beau prélude d'autres victoires plus décisives. Ici le poète restait encore dans les limites de sa langue. « C'est un intéressant mystère pour moi — disait-il un jour — la question de savoir comment je subirai l'épreuve du passage dans une autre langue. » Ce passage, c'était non seulement une épreuve, mais la grande contre-épreuve, pour ainsi dire, où se prouverait la solidité de ses poèmes ou bien leur inconsistance. S'il avait pu prévoir de quelle façon ceux-ci la supporteraient — non seulement sans faiblir, mais parfois en se revêtant d'une sorte de beauté nouvelle, en développant des sens latents, en acquérant au contact d'un autre vocabulaire plus de plénitude encore ou de plus riches nuances, en échange d'autres qualités qu'ils devaient sans doute abandonner au pied de l'obstacle d'une langue étrangère — Walt Whitman aurait eu le contentement d'y trouver l'une des plus solides justifications de sa confiance en l'avenir.

L'Allemagne devint ainsi le théâtre de ses plus beaux triomphes. En une langue sœur de celle de son livre, celui-ci pouvait passer de plain-pied sans

devoir rien abandonner, ou presque, sur le seuil de la demeure qui l'accueillait. Traduit et retraduit, la jeune Allemagne absorbe Whitman comme une nourriture qui lui est spécialement destinée, subit son influence et oppose même l'exaltateur de la « divine moyenne » à son propre poète-prophète, Nietzsche, lyrique champion des « maîtres ». En 1889, les premiers traducteurs allemands des *Feuilles* avaient dû recourir à un éditeur de Zurich pour faire imprimer leur travail, aucun éditeur d'Allemagne n'ayant accepté de s'en charger. Il y a sept ans aujourd'hui que la quatrième version allemande du même livre a pris place dans une collection populaire assurant la plus large diffusion aux chefs-d'œuvre de toutes les races et de tous les temps. Mesurons à ce seul rapprochement la carrière parcourue en moins de vingt ans. Reconnaissons également, à l'honneur de la pensée allemande, que nulle part mieux qu'en ce pays, dont Whitman admirait en profane les philosophes, on n'a senti ce qu'un tel homme et un tel livre signifient. A son tour, la Hollande, à laquelle le poète aimait à s'avouer redevable d'une part de son tempérament, en songeant à sa mère qui en était issue, lui paye un double tribut d'admiration. L'Italie s'assure le mérite d'être la première, en ce concours d'hommages, à offrir une version intégrale des *Feuilles*. En Russie, on prépare et imprime un choix de ses poèmes : il est vrai que les autorités confisquent toute l'édition avant qu'elle n'ait pu voir le jour. Mais la vigilante police du tsar n'agit-elle pas là pour que nous lui sachions gré de con-

firmer ainsi, une fois de plus, la force vive d'affranchissement et de révolte à tous les degrés, que ce livre porte en lui ? Ayons pitié des pauvres moyens dont disposent tous les *tchinovnik* du monde pour arrêter ce qui est fluide, ce qui n'a pas de poignets où l'on puisse agrafer des menottes. En ce cas, ils ont probablement fait davantage pour le prestige du poète, en détruisant un millier d'exemplaires, que si l'on en avait tiré et répandu dix mille à travers l'empire. Et puis c'est la France, où, de son vivant déjà, Whitman avait trouvé quelques admirateurs fervents et isolés. A propos de l'un d'eux, qui lui avait manifesté le désir de traduire son livre, le poète dit un jour : « Qu'on me traduise, je les y encourage... Mais je ne pense pas que les Français me saisissent, que j'entre dans leur orbite. » Une fois par hasard, comme en ce cas, le Sage de Camden pouvait se payer le luxe d'être mauvais prophète. S'il avait eu en vue seulement une France qui se cramponne peureusement à ses vieilles traditions, poétiques ou autres, il aurait eu raison. Mais, pas plus que quiconque, il ne pouvait compter sur une nouvelle génération dont les représentants naissaient vers le temps où il prononçait ces mots sceptiques. Dès que Whitman lui devint accessible, une jeunesse qui sortait alors de l'ombre et s'affirmait superbement reconnut en lui un de ses aînés préférés et absorba sa leçon comme une providentielle nourriture qui la fortifiait pour l'accomplissement de ses propres desseins. Là aussi il s'implaute et s'acclimate, et bien des regards déjà s'émerveillent de voir comme les

touffes de son exotique feuillage s'harmonisent avec les plus robustes verdures indigènes. En peu d'années, il a poussé des racines assez profond en cette « étrange, passionnée, moqueuse, frivole contrée » qu'il avait saluée dans ses révoltes et ses chansons et ses deuils, pour qu'il soit vain désormais d'essayer de l'en arracher. N'oublions pas que cette étape du beau voyage comporte un intérêt particulier, à cause de la puissance de rayonnement de la langue française, qui, bien qu'un peu affaiblie, se prouve encore très considérable. Si imparfaites que soient des traductions, le livre sous cette forme devient accessible, à peu près partout, au grand nombre de ceux qui ne peuvent aborder son texte. Poussant une autre pointe vers le sud, Whitman s'installe en Espagne, où l'atmosphère paraît lui convenir à merveille. Il ne se sent un étranger nulle part.

> Les Anglais croient qu'il sort de leur souche anglaise,
> Aux Juifs il semble un Juif, aux Russes un Russe, ordinaire et proche, d'aucun éloigné.

Il devient là celui que son premier traducteur propose à ses compatriotes catalans pour les aider à devenir eux-mêmes. Il ne trouve pas que la terre est trop maigre ni trop sèche, il est prêt à y fleurir comme ailleurs. Il y montre un visage heureux. Et, de la péninsule, il est prêt à refranchir l'Atlantique pour respirer l'air de l'Amérique espagnole, où il sait qu'il trouvera des amis.

C'est ainsi que le beau navire fait escale à tous les ports, débarquant sur leurs quais les richesses qu'il apporte de contrées plus fabuleuses que les Californies. Le miracle est que plus il laisse de sa cargaison sur les quais du monde plus ses flancs paraissent s'emplir, à croire qu'à mesure qu'il donne il reçoit mystérieusement en échange des cadeaux à profusion, témoignages de la gratitude des hommes. Comme il se rit des obstacles, comme il traverse les ouragans et les calmes plats ! Comme les vagues soulevées sont impuissantes contre l'avance impitoyable de son étrave !

> Voyez, la mer sans bornes,
> Sur son sein un navire qui part, déployant toutes ses voiles, portant même ses monte-en-ciel,
> La flamme d'étamine flotte en haut tandis qu'il s'avance, s'avance si superbement — au-dessous les vagues à l'envi se bousculent,
> Elles entourent le navire d'un resplendissement de courbes mouvantes et d'écume.

Qu'est-ce que tous ces hommages, sinon le salut du monde à celui qui salua le monde sans oublier personne ? C'est la réponse attendue, sollicitée, qui s'élève de plus en plus distincte, de plus en plus pleine. C'est le « goût de moi-même » qui se répand. Des mains se tendent, des élans affluent, vers celui qui voulut ceinturer le monde de son affection. « Comment ne l'aimerais-je pas, — écrivait un poète arménien à l'un des traducteurs de Whitman, — puisqu'il a pu m'aimer ? » Vous

vous attendiez à prononcer son nom pour la première fois en certaines régions et vous trouvez que là des inconnus en font silencieusement leurs délices. Du vivant de Walt, des flots d'amitié et d'admiration allèrent vers le vieil homme qui, du fond de sa maisonnette en un faubourg, contemplait en souriant le monde dont les murmures venaient mourir à sa fenêtre ouverte. Mais depuis sa mort on ne saurait évaluer les hommages, les élans qui, de tous les points du globe, ont convergé vers sa mémoire, ni dénombrer ceux qui se penchent sur lui avec ferveur pour saisir cet « écho mélodieux » qu'il a laissé après son passage.

Il est devenu une figure universelle, encore très peu connue dans ses profondeurs, admirée de loin plutôt que de près, mais irrécusable. Il demeure jusqu'ici, pour la plupart de ceux qui l'admirent, ce « grand quelque chose » que Tennyson, qui l'honorait pour cela, ne savait définir autrement. Trop amples sont ses proportions, trop rude est sa surface pour qu'on le saisisse aussi facilement et de prime abord. Nous ne sommes pas assez désaccoutumés des charmeurs faciles et des perspectives parmi lesquels ils nous ont promenés. Nous n'avons pas encore assez de confiance en la santé, en la beauté des choses et en nos forces. Mais l'homme qui nous invite à développer en nous cette confiance s'est montré suffisamment pour qu'on ne l'oublie pas. Il s'est imposé par sa présence. Le reste est l'œuvre du temps.

*
* *

Quelle pourra bien être la conclusion de ce tour du monde qui s'accomplit actuellement sous nos yeux? Nul ne saurait le dire à coup sûr, mais il est des raisons d'augurer, avec ceux qui furent assez clairvoyants pour le prédire dès le début, que le terme naturel du voyage sera le retour au pays. Bien que nulle part dans le monde il ne se sente en exil, un Walt Whitman ne peut rester éternellement loin du pays où il a ses racines. Et si l'errant y revient, il y a tout lieu de penser que ce ne sera point pour un retour furtif ou y laisser pourrir en quelque lagune sa vieille carène oubliée, mais plutôt pour recevoir enfin l'accueil chaud que rehaussera le prestige de la longue absence et des merveilleux présents rapportés de tous les ports où il aura fait escale. Les qualités qui dressaient auparavant les plus solides obstacles entre ses compatriotes et lui, c'est-à-dire sa nudité, sa rudesse, son ampleur apparaîtraient alors comme les motifs majeurs de sa victoire.

Bien des signes menus permettent déjà, sans que l'on fasse preuve d'un optimisme exagéré, d'imaginer ce terme de la merveilleuse aventure. Au premier 31 mai qui suivit la mort du poète, ses intimes se réunirent comme si sa présence ne leur manqnait pas et depuis lors ce compagnonnage dont il avait été l'âme ne s'est plus dénoué. Autour du groupe tenace et patient de ses admirables amis,

résolus à conserver son nom intact comme un dépôt sacré jusqu'au jour où tous le réclameraient — et qui, fidèles au désir formel de Walt Whitman, s'abstinrent de tout prosélytisme — le cercle peu à peu s'est élargi en Amérique. Bien des préventions se sont effritées. Au milieu de cette presque totale indifférence qui avait succédé à l'hostilité furieuse du début, les marques d'un certain et timide intérêt lèvent et pointent çà et là. Sourdement, un travail s'opère. La période d'inhibition, d'absorption lente et limitée, qui sera vraisemblablement assez longue, a commencé. Les lecteurs des *Feuilles* qui, du vivant de Whitman, pouvaient aisément se compter, sinon par unités, du moins par dizaines, correspondent aujourd'hui à une vente annuelle de plusieurs milliers d'exemplaires de l'édition autorisée seule ; vente à laquelle on doit ajouter celle, beaucoup plus considérable, des éditions tombées dans le domaine public et réimprimées dans des collections à gros tirage. Certaines grandes revues américaines, qui jadis renvoyaient au poète ses manuscrits accompagnés d'une lettre méprisante, ne le citent aujourd'hui qu'avec déférence. Les Universités souscrivent à des réimpressions de ses livres. Les librairies les plus respectables n'hésitent plus à exposer à leur étalage le livre « obscène ». Jusqu'aux rédacteurs de prospectus des grandes compagnies de chemins de fer transcontinentaux qui ne craignent pas de lui emprunter des versets : ce qui pourrait déjà être considéré comme un aspect mineur de la gloire. Assurément il n'y a rien là qui ressemble à la popularité, rien encore qui

autorise à croire que l'émouvant appel « Prends mes feuilles, Amérique... » a porté. La masse n'a pas été entraînée. Whitman, pour un public moutonnier comme tous les publics du monde, demeure uniquement celui des *poetæ minores* qui a écrit *Capitaine, mon Capitaine,* ce morceau pour anthologies que tout Américain a lu ou entendu ou appris par cœur à l'école. On trouve encore de tenaces résistances en certains de ces camps retranchés sur lesquels flotte, un peu déteint et effiloché, l'étendard de la « vertu ». Mais on sent aussi que les pudibonds personnages qui déclarent ceci, par exemple : « Ce poète eût-il dix fois plus de génie qu'il n'en a, jamais l'Amérique ne l'acceptera parce qu'il a outragé la pudeur de celle-ci dans ses poèmes », n'auront pas toujours raison. Il se pourrait même que le public américain leur infligeât, plus tôt qu'on ne se l'imagine, un formel démenti, en prouvant par son attitude qu'ils l'ont cru beaucoup plus sot qu'il n'est en réalité. Il se pourrait que la sensualité, la passion des poèmes whitmaniens ne fussent plus très longtemps, entre le poète et ses compatriotes, l'infranchissable barrière que soutiennent certaines « momies ». Les milieux universitaires de même, parmi lesquels Whitman a toutefois de très chaleureux admirateurs, se tiennent de même sur la défensive. On sait combien tels de ces dignes professeurs qui lui reprochent de manquer d'art ou daignent trouver çà et là de réelles beautés dans les *Feuilles d'herbe,* mais regrettent, etc., etc., seraient embarrassés si nous leur demandions ce qu'ils entendent

par ce mot qu'ils répètent comme une leçon apprise : l'art. Comme certains de leurs congénères d'Europe, ce sont des esprits distingués, incapables d'admettre ce qui les dépasse. Ils auraient grand besoin qu'on épinglât sur leurs diplômes ces lignes d'Henry Becque :

Je me suis demandé bien souvent si l'instruction et le savoir étaient des qualités suffisantes pour juger une œuvre d'art et s'il ne fallait pas y ajouter quelque chose qui ne s'apprend pas.

La critique s'est toujours trouvée divisée en deux camps : d'un côté, les professeurs (j'étends un peu le mot), et de l'autre, les artistes. Les professeurs légifèrent et argumentent ; les artistes palpitent et s'emballent.

Depuis que le monde existe, les professeurs, avec leurs principes et leurs dédains, se sont régulièrement trompés ; ce que les artistes ont aimé, applaudi, défendu, méritait de l'être ; c'est ce qui a vécu, sinon survécu.

A cet avis on pourrait ajouter deux listes parallèles : celle des génies que les magisters ont accablés sous le silence et le mépris et que chaque génération est occupée à réhabiliter, celle des fantoches ensevelis dans l'éternel oubli, que les doctes de leur temps portèrent aux nues. Il faudrait donc être doué d'une dose exceptionnelle de naïveté pour s'imaginer que c'est aux professeurs, fussent-ils de la plus vénérable Université, qu'il appartiendra de décider finalement s'il faut accueillir Walt Whitman ou le repousser et que le public leur abandonnera ce soin. Que voulez-vous donc que fassent

quelques douzaines de porte-plumes diplômés pour arrêter l'essor d'un beau livre? Ils ne sont même pas capables de fabriquer, selon leur vœu, un Whitman *ad usum delphini* ni de transformer l'auteur des *Feuilles* en un estimable lyrique dont les anthologies citeraient éternellement, avec quelques mots élogieux, deux ou trois poèmes, tout le reste demeurant ignoré et justement ignoré comme un impossible fatras. Étonnons-nous donc qu'un fait minime mais indéniable ne retienne pas davantage l'attention de certaines gens professionnellement enclins à tenir compte des faits menus : c'est qu'aucun autre poète américain n'a suscité, de fort loin, un pareil nombre de biographies, d'études, de gloses, d'éditions, de versions, aussi bien en Amérique que dans le monde entier — ni Poe, ni Emerson, en tant que poète, ni, à plus forte raison, l'infortuné Longfellow. Nous pourrions aussi demander à tels de ces hommes distingués qui montent en chaire chaque jour pour donner la pâture à la jeunesse comment ils font pour accorder leur médiocre opinion d'un poète qui ne passa point par leur enseignement avec cet autre fait : que presque aucun précis de littérature américaine ne paraît, depuis une dizaine d'années, si orthodoxe soit-il, qui ne consacre, avec toutes les réserves imposées par la tradition, le bon goût et les convenances, un nombre de pages respectable (et fort important par rapport au volume entier) à l'auteur du *Chant de moi-même* et autres rapsodies plus ou moins grotesques au moyen desquelles on est sûr de provoquer l'hilarité de son auditoire, si

l'on se donne la peine d'en lire certains passages de la façon qu'aucun homme d'esprit n'ignore.

Voici donc à quel point en est présentement l'Amérique à l'égard de son poète. Il y a peu de raisons pour que l'espèce de revirement, très minime encore, qui s'est esquissé en sa faveur ne se dessine pas plus nettement. Il y a bien des raisons de croire, au contraire, que ces divers signes présagent un changement d'attitude plus marqué de la part du public. Nous ne possédons encore aucune donnée qui nous permette de situer à une heure du temps plutôt qu'à une autre le moment probable où sera faite la démonstration que Walt Whitman définissait ainsi : « La preuve du mérite d'un poète devra être sévèrement différée jusqu'au jour où son pays l'aura absorbé ainsi amoureusement qu'il l'a absorbé lui-même. » Mais pourquoi serions-nous plus pressés que lui-même ne le fût ? Pourquoi nous plaindre ou nous étonner de la lenteur des revirements ? Un demi-siècle seulement s'est écoulé depuis les sifflets et les rires qui accueillirent le livre à son apparition. Que demander de plus, après tout ? Déjà Walt Whitman, hier absolument méprisé, est considéré, presque officiellement aujourd'hui, comme l'un des quatre grands poètes américains. Qui ne pressent que, demain ou après-demain, il sera estimé le plus grand d'entre eux, ou même le seul très grand jusqu'ici ? Et puis le long stage imposé à tant de livres souverains est peut-être plus nécessaire à celui-ci qu'à tout autre. La plupart de ceux qui l'admirent avec la plus entière ferveur n'y sont

venus que lentement et par degrés ; car au premier contact, généralement, il repousse ou étonne, et ce n'est que peu à peu et par lambeaux que sa beauté se révèle. Walt Whitman exige de ses admirateurs qu'ils le conquièrent. En admettant que l'âme d'un peuple assimile les nourritures beaucoup plus lentement que celle d'un individu, nous serions sans excuse de n'avoir pas toute confiance, si minimes que soient aujourd'hui les signes qu'elle ne sera pas trompée.

Il se peut que l'Amérique reste encore des siècles avant d'entendre celui qui l'a invoqué si pathétiquement. Lorsque, moins absorbée par les détails, elle verra mieux son propre ensemble, lorsqu'elle aura fini d'aménager sa demeure, songera-t-elle peut-être à y accrocher, à une place d'honneur, le « portrait du plus parfait ami ». Mais dès qu'elle aura réellement « pris ces feuilles », il est à présumer que ce sera pour de bon, qu'elle ne les lâchera plus et les serrera contre elle. L'homme sera alors aimé dans la mesure où il a aimé. L'Amérique reconnaîtra alors ce que tout artiste reconnaît aujourd'hui : que le continent et son humanité se sont vraiment exprimés par sa voix et que son affirmation de poète, à cet égard, est moins une prétention qu'une réalité. Le jour où elle découvrira enfin les proportions de l'homme qu'elle a pu créer, elle se sentira très fière de cette découverte. Et elle n'aura pas trop de voix, de l'Atlantique au Pacifique, pour proclamer son grand aède, son Homère ; elle ne se lassera pas d'en redire les chants, dont elle se témoignera plus orgueilleuse

que de ses plus prodigieux spectacles, parce qu'elle y trouvera quelque chose de bien plus vaste que l'étendue de ses territoires, de plus durable que ses architectures de fer, de plus altier que ses plus hautes cimes. Elle reconnaîtra en même temps combien l'iconoclaste, le briseur de toutes les traditions, est bien, en somme, dans la tradition des plus grands génies du passé. Le sens de ce vœu deviendra clair :

> Je suis resté à étudier au pied des grands maîtres,
> Maintenant, s'il convenait, oh ! si les grands maîtres
> pouvaient revenir m'étudier...

Elle sera venue alors, cette heure de l'épanouissement en vue de laquelle le poète s'était préparé sans relâche. Le monde entier, auquel s'adressent les *Feuilles,* y participera assurément dans la plus large mesure, mais c'est peut-être dans l'air même où elles se sont développées, sur le sol qui les a nourries, qu'elles se trouveront, mieux que partout ailleurs, « en pleine concordance, enfin », et qu'elles éveilleront les plus longs échos.

> Prends mes feuilles, Amérique, prends-les au Midi
> et au Nord,
> Fais-leur partout bon accueil, car c'est de toi qu'elles
> sont sorties...

Et alors même qu'anticipant sur le temps nous supposerions venue cette heure où l'Amérique

reconnaîtra son poète, il resterait encore pour celui-ci une décisive étape à franchir, la plus importante de toutes et la dernière. Si son livre ne parvenait pas à surmonter ce dernier obstacle, le vrai but qu'il se propose demeurerait inatteint et son épanouissement incomplet.

La même raison pour quoi celui qui s'adressa au Nouveau Monde fut surtout entendu par l'Ancien a fait que ce sont seulement les hommes cultivés, les plus raffinés même, qu'il a touchés jusqu'ici : accident sans doute inévitable et où se corrobore la preuve du grand artiste qu'il est, d'abord reconnu et senti par ceux-là qui ont la faculté de reconnaître et de sentir l'art. Mais il y a dans les *Feuilles* tout un élément — et c'est l'essentiel du livre — qui ne s'adresse pas spécialement aux plus cultivés. Ce n'est pas finalement à ceux-ci que Walt Whitman a fait appel et ce n'est pas sur eux qu'il compte pour être estimé *à sa valeur*. C'est vers *tous*, et point vers quelques-uns, nullement vers ce qu'on appelle l'élite, qu'il se tourne ; et la réponse qu'il attend c'est, sans exclure personne, plus particulièrement des simples et des incultes qu'il la sollicite. Car il était des leurs et il recherchait leur témoignage, comme nous recherchons celui des plus proches de notre cœur. En confiant au monde tout ce qu'il avait à lui dire, il voulait finalement convaincre sa famille.

Or, comme il arrive si souvent, la famille n'avait rien entendu. Autant les simples et les incultes (et par là le poète n'entendait pas les absolus illettrés, mais surtout la « moyenne » du peuple, hom-

mes et femmes) étaient irrésistiblement attirés vers l'homme réel et vivant qui leur parlait leur langage, autant ses poèmes leur demeuraient étrangers. Whitman, qui n'avait pas tardé à le reconnaître, ne s'en troublait guère d'ailleurs. On peut même penser que, sans l'ombre d'ironie, dans la simplicité de son cœur, il bénissait, de son vivant, cette incompréhension. Les poèmes eussent peut-être jeté une ombre sur ce délicieux compagnonnage entre simples, qu'il aimait mieux que tout au monde. « Je fraternise de pair à compagnon, disait-il d'un air de contentement, avec des artisans qui ignorent complètement que je publie des poèmes ». Il avait cherché parfois à expliquer à Peter Doyle ce qu'il entendait réaliser dans ses versets ; mais le petit Irlandais n'y avait rien compris et Walt n'avait pas insisté, pensant que cela était aussi bien ainsi. Peut-être bien que les simples n'avaient pas besoin de ses poèmes, après tout, parce qu'ils les vivaient inconsciemment, tandis que maints cérébraux étaient puissamment attirés par l'aimant de la santé, de la vie prodigieuse qu'il avait su saisir. Ou bien c'était son art de grand artiste qui était le gros obstacle entre le peuple et lui. Car il savait bien qu'au fond le peuple était déjà virtuellement de cœur et d'âme avec son livre, et que c'était la lettre seule qui l'arrêtait. N'empêche qu'il s'attendait bien à ce qu'il n'en fût pas toujours ainsi après lui. Un jour le peuple vivrait peut-être avec moins d'inconscience les poèmes que Walt Whitman avait notés d'après lui et pour lui. Le poète comptait que sa foi profonde en la « divine

moyenne » et particulièrement en les facultés spirituelles et intuitives de la masse ne serait pas trompée. Car si cette foi devait être démentie, son œuvre s'écroulerait du même coup, qui était bâtie sur cette foi. Si le peuple devait éternellement se contenter des flonflons que les amuseurs lui préparent et repousser les nourritures substantielles et exaltantes que lui offrent ceux qui, sortis de lui, œuvrent dans son propre esprit, adieu les *Feuilles d'herbe!* Walt se serait trompé lourdement, et il n'y aurait eu qu'un rêveur de plus sur la planète. Mais, jusqu'à preuve du contraire, Walt refusait de se prendre pour un simple rêveur et il patienterait tout le temps qu'il faudrait.

Ce ne sont pas des gloses savantes qu'il attend de ces nouveaux lecteurs, ni qu'ils savourent en fins connaisseurs son art supérieur d'ouvrier du verbe. C'est une adhésion intime et silencieuse qui l'envelopperait, lui, comme il les avait enveloppés, eux. C'est d'être chéri d'eux, sans raisons, comme on chérit l'air qui vous entoure, le feu qui vous chauffe, l'eau qui vous désaltère. C'est ce contentement parfait et inexplicable qui le comblerait. Ce qu'il demande simplement, c'est l'accomplissement de ces versets prophétiques (souvenons-nous, en les relisant, que c'est le livre — le livre-homme — qui parle ici) :

> L'ouvrier jeune est le plus proche de moi, il me connaît à merveille,
> Le bûcheron qui emporte avec lui sa hache et sa cruche m'emmènera avec lui tout le jour,

Le gars de ferme qui laboure le champ éprouve du bien-être au son de ma voix,
Sur les vaisseaux qui naviguent, mes paroles naviguent, je m'en vais avec pêcheurs et marins et les chéris.

. . . .

Ma face frotte contre la face du chasseur lorsqu'il est couché seul dans sa couverture,
Le charretier, en pensant à moi, ne prend pas garde aux cahots de sa charrette,
La jeune mère et la vieille mère me comprennent,
La jeune fille et la femme reposent un moment leur aiguille et oublient où elles sont,
Elles et tous voudraient reprendre ce que je leur ai dit.

Tous ceux-là, auxquels il a pensé plus souvent qu'aux autres, demeurent et demeureront longtemps encore, inatteints par lui. Ils sont l'immense territoire vierge que son ambition magnifique de conquérant s'est réservé pour plus tard. Ce bûcheron, ce jeune gars, ce chasseur, ce charretier, cette mère sont la royale proie qu'il convoite et qui seule peut assouvir son appétit d'homme qui « se repaissait du peuple comme les abeilles se nourrissent des fleurs ». Chaque victoire remportée par son livre lui fait un grand bien, mais celle-là, lorsqu'il en jouira, sera pour lui le divin baume et le grand motif d'orgueil, parce qu'il ne sera plus la sienne, mais la victoire de chacun, la vôtre et la mienne, autant que celle de l'homme qui a fabriqué le papier de cette page ou de l'homme qui l'a manipulé et charrié, la victoire enfin de « tous les moi

que les *Feuilles* concerneront en fin de compte ». Parmi les ouvrages que des hommes perspicaces, animés des plus généreux sentiments, écrivent sur lui, il en est de bien beaux qui le touchent plus qu'il ne saurait dire, mais ce qu'il entrevoit de plus beau encore, ce sera le jour où l'on n'écrira point d'ouvrages sur lui, mais où l'on ne pourra prononcer son nom dans la plus petite cabane du Comté le plus éloigné sans qu'aussitôt l'homme qui vit dans cette cabane et l'épouse de cet homme et ses gamins comprennent, plus familièrement peut-être qu'aucun de nous ne le comprend aujourd'hui, ce que ce nom signifie. Ces gens-là n'auront pas acheté une belle édition des *Feuilles d'herbe* sur vélin spécial, ils n'en posséderont peut-être pas même un exemplaire à deux sous. Néanmoins, ils en auront absorbé la substance et chacun d'eux pourra en répéter par cœur des passages. C'était toute cette humanité qui vit loin des livres, que ce livre « à part, sans lien avec les autres », mais gonflé de foi en la destinée que cette humanité *devait* remplir, comptait bien s'annexer un jour, pour régner sur elle par les droits de l'amour.

FIN



TABLE

TABLE DES MATIÈRES

—

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt-sept juillet mil neuf cent vingt et un

par

L'IMPRIMERIE ORLÉANAISE

à Orléans

pour le

MERCVRE DE FRANCE

